N° 15
premier
semestre
2002

Mémoire Spiritaine

Histoire - Mission - Spiritualité

François Libermann d'hier à aujourd'hui

1802 – 1852 – 2002

Congrégation du Saint-Esprit,
30, rue Lhomond, 75005 PARIS

Mémoire Spiritaine

Histoire, Mission, Spiritualité

Revue semestrielle

La Congrégation du Saint-Esprit se prépare à commémorer, en 2003 son troisième centenaire. Différentes Églises locales à la naissance desquelles elle a travaillé célèbrent, ces temps-ci, leur centenaire. Dans ces perspectives, la revue *Mémoire Spiritaine* offre un instrument de publication qui encourage les études historiques sur la Congrégation et qui en permet la diffusion.

Directeur : Paul Coulon. – *Administrateur* : René Charrier
Comité de rédaction : Jean Ernoult, Michel Legrain, Srs Anita Disier et Paul Girolet, Gérard Vieira, Joseph Wollenschneider, Robert Metzger
Conseil de rédaction : Annie Bart (Bordeaux) - Joseph-Roger de Benoist, pb (Sénégal) - François Bontinck, cicm (Congo démocratique) - Paule Brasseur (Paris) - Joseph Carrard, cssp (Suisse) - Gérard Cholvy (Montpellier) - Jean Comby (Lyon) - Philippe Delisle (Lyon) - Elisabeth Dufourcq (Paris) - Nazaire Diatta, cssp (Guinée) - Casimir Eke, cssp (Nigéria) - Sean P. Farragher, cssp (Irlande) - Jacques Gadille (Lyon) - David E. Gardinier (U.S.A.) - Johann Henschel, cssp Bagamoyo - Bruno Hubsch (Madagascar) - J. Koren, cssp (U.S.A.) - Philippe Laburthe-Tolra (Paris) - Jean Le Gall. cssp (Allex) - Gallus Marandu, cssp (Tanzanie) - Christian de Mare. cssp (Rome) - Henry F. Moloney, cssp (Rome) - Gérard Morel, cssp (Gabon) - Adelio Torres Neiva, cssp (Portugal) - Vincent O'Toole, cssp (Rome) - Jean-Claude Pariat. cssp (Suisse) - Jean Pirotte (Belgique) - Bernard Plongeron (Paris) - Jacques Prévotat (Paris) - Claude Prudhomme (Lyon) - Gaétan Renaud, cssp (Canada) - Claude Soetens (Belgique) - Jean-Louis Vellut (Belgique) - Pierre Wauters, cssp (Congo)

Mémoire Spiritaine

Siège social : 30, rue Lhomond, 75005 Paris
Rédaction et administration :
12, rue du P. Mazurié, 94669 Chevilly-Larue Cedex
Téléphone et fax : 01 41 80 92 44 - E-mail : MemoireSpi@aol.com

Diffusion hors-abonnement :
Éditions Karthala, 22-24, boulevard Arago. F-75013 Paris
Tél. : (33) 01 43 31 15 59 - Fax : (33) 01 45 35 27 05
E. mail : karthala@wanadoo.fr

Abonnements :
France : 31 Euros, 200 F - Autres pays : 35 Euros. 230 F
CCP : Mémoire Spiritaine. La Source 38.854 54 K

(Nous consentons le demi-tarif pour les abonnements à destination des pays de la zone CFA)
Paraissent en 2002 : n° 15 et 16
Les onze premiers numéros de la revue sont disponibles, au prix de 100 F le numéro (port compris, pour la France)
Promotion Karthala : Les numéros 1 à 10 ensemble : 99 Euros, 650 F

Imprimé par I.D.G. - 52200 Langres - Saints-Geosmes
N° d'imprimeur : 4775 - Dépôt légal : juillet 2002

ISSN : 1254-2520

Mémoire Spiritaine, n° 15, premier semestre 2002

Liminaire

3 *Paul Coulon*
L'actualité de Libermann : aujourd'hui 1 000 spiritains africains

Libermann, d'hier à aujourd'hui

7 *Paul Coulon*
Relecture historique et théologique de l'itinéraire
d'un fondateur missionnaire : François Libermann (1802-1852)
Esquisse de vingt années de recherche

41 *François Nicolas*
Soutenance de thèse devant la Sorbonne et l'Institut catholique de Paris :
une présentation renouvelée de Libermann

53 *Gérard Morel*
Mgr Edward Barron (1801-1854)
ou le vent d'Amérique et la reprise de la mission à la côte d'Afrique

81 *Arsène Aubert*
Nouveaux regards sur les origines des Sœurs missionnaires du Saint-Esprit :
correspondance entre Eugénie Caps et le P. Clauss (1919-1920)

103 *Paul Coulon*
Léopold Sédar Senghor, les spiritains et Libermann

In Memoriam

135 Henry J. Koren (1912-2002), historien de la congrégation du Saint-Esprit
151 Jean Criaud (1922-2002), historien de l'Église catholique au Cameroun

Postface

161 *Pierre Schouver*, supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit
Lettre de Pentecôte 2002 : L'Afrique dans la force de l'Esprit

Recensions

165 Une moisson de livres sur la Mission dans l'histoire

François Libermann (1802-1852)

(Essai de portrait par M. Frèrebeau, en 1958, à partir du daguerréotype de 1847.)

Mémoire Spiritaine, n° 15, premier semestre 2002, p. 3 à p. 5.

L'actualité de Libermann : aujourd'hui 1 000 spiritains africains

Paul Coulon

L'année commémorative spiritaine s'est ouverte le 2 février 2002 et se clôturera à la Pentecôte 2003, date à laquelle la congrégation du Saint-Esprit fera mémoire du troisième centenaire de sa fondation, à Paris, par le breton Poullart des Places, à la Pentecôte 1703. De cette congrégation, François Libermann a été le restaurateur au XIX^{e} siècle : 2002 a déjà vu le deuxième centenaire de sa naissance (12 avril 1802) et le cent cinquantième anniversaire de sa mort (2 février 1852). C'est pourquoi ce numéro 15 de *Mémoire Spiritaine* a été construit autour de la figure de Libermann.

Très bref – pour une fois ! – le liminaire se limitera à une présentation de l'enchaînement des articles. Sur le fond, la meilleure introduction à ce numéro et à l'Année Spiritaine tout entière est à chercher dans le texte que nous avons placé en *Postface* : la lettre adressée à l'ensemble de la congrégation par l'actuel supérieur général, le père Pierre Schouver, pour la fête de la Pentecôte 2002. C'est une très heureuse méditation sur l'histoire des spiritains, en forme de reconnaissance de dette à l'égard de Libermann, véritable « ancêtre de l'avenir » dont la vivante actualité tient en un chiffre : sur un peu plus de 3 000 spiritains, il y a aujourd'hui 1 000 spiritains africains…

Certes, le nombre ne fait pas forcément quelque chose à l'affaire ! Cette présence de l'Afrique dans la congrégation représente à la fois un héritage et

un don, une promesse et un défi. Pour passer en vérité de la mission spiritaine occidentale vers l'Afrique à la mission spiritaine africaine vers le monde entier, la simple succession dans le temps ne suffit pas, encore faut-il la fidélité à – et le développement de – l'Esprit des origines dont Libermann, après Poullart des Places, fut l'ancêtre dépositaire. D'où l'importance de relire sans cesse – exégèse et herméneutique – les Écritures libermanniennes. Cela justifie les deux premières contributions de ce numéro : les travaux de Paul Coulon ne se comprennent que par cette urgence.

Gérard Morel rappelle ensuite fort opportunément l'homme par qui Libermann fut orienté vers l'Afrique, lui qui n'avait fondé que pour les îles… De même que Le Vavasseur avait eu l'idée de l'Œuvre des Noirs, de même c'est Barron qui est l'origine de la reprise effective de la mission catholique sur la côte d'Afrique, et avec lui, l'Église d'Amérique, dans une traite à l'envers, un commerce triangulaire inversé. Le génie de Libermann est dans sa lecture des « signes des temps », dans sa perception du « moment de Dieu », et dans sa persévérance à mettre en œuvre ce que l'Esprit lui a suggéré à travers les autres.

C'est dans la ligne et la spiritualité de Libermann qu'ont été fondées les Sœurs missionnaires du Saint-Esprit. L'article d'Arsène Aubert nous montre les préliminaires de cette fondation qui ne fut rien moins que facile pour Eugénie Caps : comment à la fois écouter son saint homme de confesseur et lui tenir tête par fidélité à un appel intérieur persistant ? Dans la vocation d'Eugénie Caps, comme jadis dans celle de Libermann, il faut bien reconnaître que Dieu écrit décidément droit avec des lignes courbes.

La disparition de Senghor a commandé la contribution suivante : toute sa vie, ce dernier s'est explicitement référé à Libermann. C'est pour cette raison que Paul Coulon avait correspondu avec lui pour obtenir une *Préface* à son *Libermann* de 1988 (Cerf). Est repris ici l'ensemble du dossier des relations Senghor-Spiritains-Libermann, à partir des documents conservés aux archives spiritaines et de ce que Senghor lui-même a dit ou écrit à ce sujet, depuis son enfance à Joal jusqu'à sa mort en terre normande en 2001, à 95 ans.

C'est encore – hélas ! – l'actualité funèbre qui nous a imposé la suite de ce numéro. Certes, tous les spiritains sont égaux mais, pour une revue d'histoire, certains sont plus égaux que d'autres : impossible de ne pas faire mémoire de ces deux historiens spiritains qui viennent de nous quitter : Henry J. Koren et Jean Criaud. Toute la congrégation doit beaucoup à H. J. Koren, car il fut le seul – jusqu'à présent – historien d'ensemble de la congrégation du Saint-Esprit. On peut souligner que si Koren, dans un premier temps, s'était surtout intéressé à Poullart des Places et aux premiers spiritains, à la fin de sa vie, il

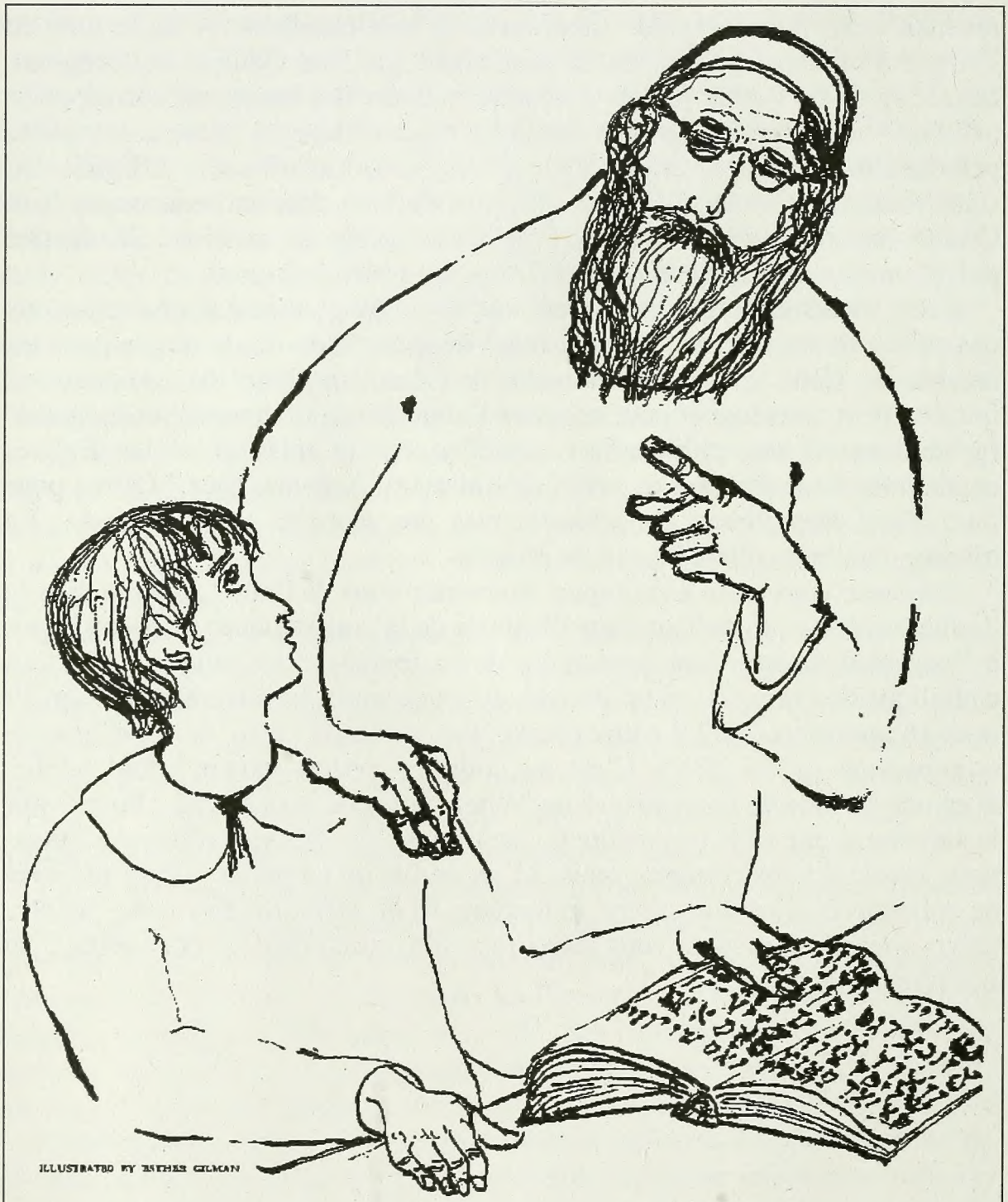
revenait avec insistance sur Libermann et son charisme. À la lecture de l'article à lui consacré, on sentira sans peine que Paul Coulon – qui regrette beaucoup de ne l'avoir jamais rencontré même s'il a beaucoup correspondu avec lui – éprouve une grande admiration pour Henry J. Koren, étonnante personnalité, puissant intellectuel, prodigieux travailleur... L'Église du Cameroun, de son côté, – et les spiritains, du leur, doivent beaucoup à Jean Criaud, missionnaire et historien de son champ de mission : le dossier polyphonique rassemblé en ce numéro montre bien pourquoi...

Cette livraison se termine en fanfare ! Il y a longtemps que nous n'avions pas publié de recensions, souvent faute de recenseurs ou de temps pour les recenseurs. Cette fois-ci, en l'honneur de Libermann bien sûr !, nous avons fait un effort conséquent pour montrer l'abondance, la diversité et la qualité (généralement) des publications actuelles sur la mission et les Églises engendrées de la mission au cours de l'histoire. Achetez, lisez ! Offrez pour faire lire ! Remplissez les bibliothèques des maisons de formation ! La mission continue, elle a besoin de racines.

Préparez-vous enfin à colloquer. Souvenez-vous de l'annonce faite dans le dernier numéro : un colloque sur l'histoire de la congrégation du Saint-Esprit à l'occasion du troisième centenaire de sa fondation se tiendra à l'Institut catholique de Paris (21, rue d'Assas), du jeudi matin 14 novembre au samedi midi 16 novembre 2002. Le titre choisi : *Les spiritains : trois siècles d'histoire missionnaire (1703-2003)*. C'est un colloque gratuit ouvert à tout public, avec une pléiade de bons historiens. Venez, faites de la publicité ! Pour éviter la surprise d'une salle trop petite (...ou trop grande !), éventuellement faites-nous savoir si vous comptez venir, à l'ensemble ou en partie [1]. Pour préparer ce colloque et aider à le suivre, le numéro 16 de *Mémoire Spiritaine* paraîtra début novembre, et ainsi vous aurez reçu trois numéros la même année : on n'arrête pas le progrès !

---

1. En le signalant à : P. Paul Coulon, *Mémoire Spiritaine*, 12, rue du P. Mazurié F-94550 CHEVILLY-LARUE Tél.-Fax : 01 41 80 92 44 - E-mail : MemoireSpi@aol.com



En février 1958, preuve du rayonnement international de Libermann, paraissait dans le magazine catholique américain *Jubilée. A Magazine of the Church and her people* (p. 36-40), un article de Richard Gilman sous le titre « The two worlds of Jacob Francis Libermann, the Rabbi's son », illustré en pleine page par ce dessin d'Esther Gilman.

Mémoire Spiritaine, n° 15, premier semestre 2002, p. 7 à p. 40.

Relecture historique et théologique de l'itinéraire d'un fondateur missionnaire : François Libermann (1802-1852)

Esquisse de vingt années de recherche

*Paul Coulon**

Avant-propos

Le 8 décembre 2001, en Sorbonne (Centre Malesherbes), Paul Coulon a soutenu une double thèse en Histoire des Religions/Anthropologie religieuse et en Théologie, devant un jury de six membres (trois pour la Sorbonne-Paris IV, et trois pour l'Institut Catholique de Paris). Son titre : « François Libermann (1802-1852). Relecture historique et théologique de l'itinéraire d'un fondateur missionnaire ». *Cette thèse portait sur tous les travaux de Paul Coulon publiés depuis vingt ans, accompagnés d'une partie inédite de plus*

---

* Paul Coulon, spiritain, a passé quatre années au Congo, notamment comme journaliste à *La Semaine Africaine* (Brazzaville). Actuellement directeur de l'Institut de Science et de Théologie des Religions (ISTR) à l'Institut catholique de Paris où il est enseignant (Ethnologie religieuse africaine, Histoire des missions, Théologie de la Mission). Directeur de la revue *Mémoire Spiritaine*, il s'est spécialisé depuis vingt ans dans les sources spiritaines, principalement libermanniennes. C'est sur Libermann qu'il a soutenu sa thèse en Histoire des Religions - Anthropologie Religieuse (Paris-Sorbonne, Paris IV) et en Théologie (Institut Catholique de Paris). Il collabore aux revues *Spiritus* et *Pentecôte sur le monde*. Directeur de la collection *Mémoire d'Églises* aux éditions Karthala. Membre titulaire de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer.

de 400 pages et précédés d'un Rapport général *de synthèse intitulé* « Itinéraire et bilan d'un recherche (1980-2001) ». *En ce premier numéro de l'année 2002, qui fait mémoire de la naissance (1802) et de la mort (1852) de Libermann, nous publions ci-dessous une version un peu raccourcie et adaptée de ce* Rapport général.

*
* *

Introduction : l'esprit d'une relecture

On sait bien aujourd'hui que la vocation d'historien ne peut être séparée de l'histoire personnelle de celui qui produit le plus scientifiquement possible des travaux historiques [1], pas plus que de l'actualité plus ou moins brûlante dans laquelle il baigne : « C'est en fonction de la vie qu'elle (l'histoire) interroge la mort : Organiser le passé en fonction du présent : c'est ce qu'on pourrait nommer la fonction sociale de l'histoire. » (Lucien Febvre [2]) Pour modeste que soit ma vocation historienne, qu'il me soit permis d'évoquer le contexte personnel des recherches qui vont être exposées ici.

Entré dans une congrégation missionnaire se reconnaissant une double paternité – Claude-François Poullart des Places (1679-1709) et François Libermann (1802-1852) – juste avant les indépendances africaines (1958-1960), formé théologiquement à Rome, de l'ouverture du concile Vatican II (1962) au premier synode des évêques (1967), enseignant jusqu'à aujourd'hui de sociologie et d'anthropologie culturelle africaine pour des candidats à la mission, missionnaire moi-même au service d'une Église particulière, au Congo, de 1975 à 1979, dans une période extrêmement troublée, je me suis trouvé, par vocation, par occasion et par obligation de

1. Et on en fait même des livres : voir les *Essais d'Ego-histoire*, réunis et présentés par Pierre NORA, Paris, Gallimard, 1987, 378 p. (Bibliothèque des histoires). On y trouve des textes de M. Agulhon, P. Chaunu, G. Duby, R. Girardet, J. Le Goff, M. Perrot, R. Rémond.

2. Cité par J. LE GOFF, *Histoire et mémoire*, Paris, Gallimard, 1988 (Folio/histoire, 20), p. 190. *Idem*, p. 186-193 : Bonne mise au point récente pour l'*Enciclopedia Einaudi* (Turin) sur « L'histoire, science du passé ou " il n'y a d'histoire que contemporaine " ? ».

la part de mes supérieurs, confronté en permanence aux éternelles questions : « D'où venons-nous ? Où allons-nous ? Que faire ? » appliquées à notre congrégation, à l'Église et à sa mission, aux peuples et aux communautés chrétiennes auxquels nous étions charnellement et spirituellement liés.

Dans les dernières décennies du XX^e siècle, nous avons été les spectateurs et les acteurs d'une formidable mutation du panorama religieux mondial et de la situation du christianisme en particulier. Dans la conclusion du dernier volume de la récente *Histoire du christianisme*, Jean-Marie Mayeur fait remarquer que « la dimension mondiale du christianisme », si elle n'est pas une nouveauté, est à prendre aujourd'hui dans une acception toute nouvelle :

> « Certes, celle-ci remonte aux Temps modernes, mais le poids des continents autres qu'européen – l'Amérique, l'Afrique, l'Asie même – va croissant. Surtout le centre de gravité du christianisme se déplace vers le sud, l'Afrique, l'Amérique latine. Dès lors le christianisme est amené à s'incarner dans des réalités culturelles diverses. Cette situation n'est pas nouvelle – les missionnaires depuis bien longtemps l'avaient rencontrée –, mais c'en est fini de l'exportation des modèles religieux européens. Le souci d'inculturation désormais affirmé témoigne d'une mutation considérable et ouvre la voie à un pluralisme de situations [3]. »

Le monde à l'envers, littéralement. Même sur le plan missionnaire, puisqu'O. Degrijse, dès le début des années 1980, pouvait consacrer un ouvrage entier [4] à l'apparition de vocations missionnaires de plus en plus nombreuses dans ce que le théologien africain A. Sanon, puis le missiologue W. Buhlmann, ont appelé « la Tierce Église [5] ». Moins que jamais, d'après eux, la fin de la mission, mais une des nombreuses métamorphoses de l'ardente obligation d'évangélisation qui est au cœur de l'être-chrétien. « Dans l'histoire de l'Église, en effet, le dynamisme missionnaire a toujours été un signe de vitalité, de même que son affaiblissement est le signe d'une

---

3. MAYEUR (J.- M.), PIETRI (CH.), VAUCHEZ (A.), VENARD (M.) (dir.), H*istoire du christianisme des origines à nos jours*, t. XIII : MAYEUR (Jean-Marie) (dir.), *Crises et renouveau, de 1958 à nos jours*, Paris, Desclée, 2000, p. 739-740.

4. O. DEGRIJSE, *L'Éveil missionnaire des Églises du Tiers Monde*, Paris, Le Sarment/ Fayard, 1983.

5. A. SANON, *Tierce-Église, ma mère, ou la conversion d'une communauté païenne au Christ*, Paris, Beauchesne, 1972 ; W. BUHLMANN, *La Tierce-Église est là*, Kinshasa, Éditions Saint-Paul Afrique, 1978 [1re édition en allemand : Roma, 1974].

crise de la foi », note classiquement Jean-Paul II dans l'encyclique *Redemptoris Missio* [6] dont l'originalité vient de son « esprit d'intégration », de « la recherche d'une synthèse créatrice entre l'ancien et le nouveau, vingt-cinq ans après le concile [7] », du refus de séparer « la nouvelle évangélisation des peuples chrétiens » de « la mission *ad gentes* [8] ».

Libermann au tournant

Tout converge donc pour montrer que, dans le domaine religieux comme en tout autre, notre monde est arrivé à un tournant, renforcé psychologiquement par le fait que vient de s'accomplir le passage d'un millénaire à un autre. L'Église a vu bien d'autres tournants depuis deux millénaires ; cela n'en fait guère qu'un de plus et ce n'est pas pour effrayer Jean-Paul II :

« Dans l'histoire de l'humanité, de nombreux tournants marquants ont stimulé le dynamisme missionnaire, et l'Église, guidée par l'Esprit, y a toujours répondu avec générosité et prévoyance... On a [...] célébré récemment le centenaire des premières missions de plusieurs pays d'Asie, d'Afrique et d'Océanie... Il est aujourd'hui demandé à tous les chrétiens, aux Églises particulières et à l'Église universelle le même courage que celui qui animait les missionnaires du passé, la même disponibilité à écouter la voix de l'Esprit [9]. »

Peut-être serait-il bon, pour mieux prendre ce nouveau tournant dans le sens de l'Évangile, de regarder ces *missionnaires du passé*, de voir quel a été leur *courage* et ce qu'a bien pu être leur *disponibilité à écouter la voix de l'Esprit*. La figure de Libermann semble tout à fait indiquée pour cet examen instructif. D'une part, son inspiration et son action sont à l'origine de plus d'une de ces Églises africaines qui célèbrent ou ont déjà célébré leur centenaire. On peut même le considérer comme l'initiateur de la « Reprise

---

6. Lettre encyclique de JEAN-PAUL II, *Redemptoris Missio*, du 7 décembre 1990, p. 10 dans l'édition française que nous utilisons : JEAN-PAUL II, *La Mission du Christ Rédempteur*, Paris, Le Cerf, 1991, XII-134 p. (Introduction préliminaire de Claude Geffré, o.p.).

7. Claude GEFFRÉ dans l'introduction, *op. cit.*, p. III.

8. « La nouvelle évangélisation des peuples chrétiens trouvera inspiration et soutien dans l'engagement pour la mission universelle [...] J'estime que le moment est venu d'engager toutes les forces ecclésiales dans la nouvelle évangélisation et dans la mission *ad gentes*. » JEAN-PAUL II, *op. cit.*, p. 11 et 12.

9. JEAN-PAUL II, *La Mission du Christ Rédempteur*, Paris, Le Cerf, 1991, n° 30, p. 41.

des Missions d'Afrique au XIX[e] siècle [10] ». D'autre part, Libermann est moins connu qu'on ne le croit. En effet, le maître spirituel, le fondateur de la Congrégation du Très-Saint-Cœur de Marie (1841) qui se *transfusionnera* dans la Société du Saint-Esprit, la sauvant par l'apport de son sang neuf (1848), a certes déjà suscité énormément de recherches et de publications : mais beaucoup en dehors de tout contexte historique sérieux, ce qui réduit indûment sa « spiritualité » à des principes désincarnés. Et que sait-on du théoricien et de l'organisateur de la mission ? Finalement, beaucoup moins de choses.

Nous avons peu de goût pour les notices nécrologiques et je n'ai pas l'intention d'édifier un monument aux morts de la mission. Ce n'est pas de morts qu'il s'agit, mais de dettes contractées par les vivants d'aujourd'hui et de demain. En effet, la grandeur et la force de Libermann se mesurent à ce qu'il a engendré dans l'histoire des milliers de disciples – depuis Libermann, plus de 14 000 ! – dont les os, pour beaucoup, sont restés en terre africaine, dans les fondations mêmes des jeunes Églises actuelles. Ces vies données, ces Églises nées justifient que l'on fasse l'histoire de l'homme des origines : Libermann.

Histoire et théologie : une théologie biographique

Les travaux que j'ai entrepris sur Libermann depuis vingt ans [11] se veulent conjointement histoire et théologie. Non pas histoire d'un côté, et théologie de l'autre. Pas non plus : histoire de la théologie (les *idées* théologiques et spirituelles de Libermann comme Auteur), ni davantage théologie de l'histoire universelle... Plus simplement, histoire de la vie – action et pensée – d'hommes croyants (Libermann et les siens) pour tenter d'y saisir le déploiement temporel du mystère chrétien. Ce « mystère tenu caché tout au long des âges, et que Dieu a manifesté maintenant à ses saints » (Col 1 : 26) par Christ en personne, non seulement point d'aboutissement de l'histoire sainte du peuple élu (« Après avoir, à bien des reprises et de bien des

---

10. C'est le titre d'une biographie consacrée à Libermann : M. BRIAULT, *La Reprise des Missions d'Afrique au XIX[e] siècle. Le Vénérable Père F.- M.- P. Libermann*, Paris, J. de Gigord, 1946, VI-580 p.

11. Dont une partie éditée dans : P. COULON, P. BRASSEUR, *Libermann, 1802-1852. Une pensée et une mystique missionnaires*, Paris, Le Cerf, 1988, 942 p. (Collection Histoire - Préface de Léopold Sédar Senghor, de l'Académie Française).

manières, parlé autrefois aux pères dans les prophètes, Dieu nous a parlé à nous en un Fils qu'il a établi héritier de tout... » He 1 : 1-2) mais tête d'un Corps mystique se construisant dans l'historique des communautés (Col 1 : 8 ; Ep 1 : 22). De ce Christ ecclésial, il importe de faire la biographie, non purement intellectuelle, mais de chair et de sang, de corps et de cœur, suivant la voie suggérée par le théologien Jean-Baptiste Metz, qui appelle de ses vœux « une dogmatique de la vie vécue, une sorte de biographie théologique et existentielle [12] » dont il définit ainsi la visée :

« Une théologie serait appelée biographique parce qu'elle inscrirait dans la doxographie de la foi la biographie mystique de l'expérience religieuse et de la vie vécue devant la face voilée de Dieu. Biographique, elle le serait aussi dans la mesure où elle ne serait pas une théologie déductive et narcissique [...] mais un récit conceptuel, abrégé et condensé, de la vie vécue devant Dieu [13]. »

En effet, la meilleure justification théorique d'un travail conjointement présenté en histoire et en théologie se trouve dans le courant en plein développement de ce qu'on appelle *la théologie narrative* dont le projet est ainsi présenté par René Marlé : « La théologie [...] a pour tâche de mettre en valeur une tradition, qui vient dévoiler une origine et ouvrir un avenir à travers une histoire singulière, portée nécessairement par des récits [14]. » La mission, si l'on en croit Eberhard Jüngel, un des pionniers de l'approche narrative [15], se confond avec le procès de re-raconter dans lequel doit se formuler la foi :

---

12. J.-B. METZ, *La Foi dans l'histoire et dans la société*, Essai de théologie fondamentale pratique, Paris, Le Cerf, 1979, p. 247.

13. *Ibidem.*

14. R. MARLÉ, « La théologie, un art de raconter ? Le projet de théologie narrative », *Études*, t. 358, 1, janvier 1983, p. 123-127, citation p. 124.

15. C'est un texte de J.-B. METZ, « Petite apologie du récit », paru dans *Concilium*, 85, mai 1973, p. 57-59, qui est considéré comme le manifeste de cette approche, du côté catholique. Mais le protestant E. JÜNGEL avait déjà exploré cette voie (*Dieu mystère du monde*, Paris, Le Cerf, 1983, 2 tomes). Les travaux se sont ensuite multipliés : J.-B. METZ, *La Foi dans l'histoire et dans la société*. Essai de théologie fondamentale pratique, Paris, Le Cerf, 1979 ; P. BEAUCHAMP, *Le Récit, la lettre et le corps*. Essais bibliques, Paris, Le Cerf, 1982 ; « Narrativité et théologie dans les récits de la passion », dossier des *Recherches de science religieuse*, 73 (1985), p. 7-244 ; J.- N. ALETTI, *L'art de raconter Jésus-Christ*. L'écriture narrative de l'évangile de Luc, Paris, Le Seuil, 1989 ; B. SESBOÜE, *Jésus-Christ, l'unique médiateur*. Essai sur la rédemption et le salut, t. III : les récits du salut : Propositions de sotériologie narrative, Paris, Desclée, 1991.

« L'Évangile sous forme littéraire est la forme devenue texte des processus narratifs dans lesquels les communautés chrétiennes primitives racontaient l'humanité de Dieu comme histoire de Jésus-Christ. Et dans l'Évangile, Jésus est à son tour raconté comme un *narrateur* qui annonce un message ou comme un messager *qui raconte*, de sorte que le genre littéraire Évangile (récit de l'humanité de Dieu devenu événement dans l'histoire de Jésus-Christ) implique une narration sur le narrateur. Or, ce récit demande en même temps à être *raconté de nouveau*. Comme tel, il a un caractère kérygmatique et n'interpelle donc pas de façon privée seulement, mais de façon à être répercuté comme interpellant. En tant qu'il est discours kérygmatique, l'Évangile possède, même sous l'angle herméneutique, *un caractère missionnaire qui correspond assurément à l'exigence universelle de raconter l'humanité de Dieu* [16]. »

René Marlé montre que ce qui est dit de l'histoire de Jésus (narrée dans les récits évangéliques) vaut également pour l'histoire de l'Église qui a suivi :

« L'histoire de l'Église atteste que la créativité de la tradition narrative inaugurée dans l'Écriture ne s'est pas épuisée avec les temps apostoliques. On la rencontre sur les fresques ou les vitraux des églises [...]. Aux scènes bibliques s'ajoutent d'ailleurs alors le plus souvent celles de la vie des saints. Mais la créativité de la tradition narrative de la foi est à chercher encore davantage dans les *Actes* des martyrs, dans les œuvres comme les *Confessions* de saint Augustin, les *Fioretti* de saint François d'Assise, le *Récit du pèlerin* de saint Ignace de Loyola... La fécondité créatrice est un des critères du Raconter croyant [17]. »

C'est à l'intérieur de ce *Raconter croyant*, qu'il faut situer tout récit sur Libermann, en espérant qu'il ne sera pas non plus sans *fécondité créatrice* pour les spiritains, fils de Libermann et pour toutes les communautés chrétiennes nées de leurs travaux apostoliques.

Pour les spiritains. « Il est clair, comme le rappelle J. B. Metz, que chaque ordre religieux trouve son identité d'abord en racontant sa propre histoire »,

---

16. E. JÜNGEL, *Dieu mystère du monde*. Fondement de la théologie du Crucifié dans le débat entre théisme et athéisme, Paris, Le Cerf, 1983, t. 2, p. 132. C'est nous qui soulignons. Ces dernières années, deux spiritains ont soutenu, à l'Institut Catholique de Paris (Institut de Science et de Théologie des Religions) et sous la direction de Claude Geffré, leur mémoire de maîtrise en théologie sur le thème de la théologie narrative et dans une perspective missionnaire : Pierre JUBINVILLE, *Théologie et ressources narratives*, octobre 1990, 109 p. ; Brendan COGAVIN, *From Written to Oral Gospel*, Narrative Resources for Gospel Proclamation, juin 1994, 115 p.

17. R. MARLÉ, *article cité*, p. 130.

et tout particulièrement « le récit des origines [18] », parce que son histoire a été, est et sera, s'il le veut, non seulement la mémoire morte, mais le mémorial quasi-sacramentel de l'incarnation du Christ dans l'histoire :

« Là où l'on comprend l'histoire de la congrégation comme une biographie collective, comme la chronique familiale d'une communauté marchant à la suite de Jésus, cette histoire même a intrinsèquement une *valeur théologique*. Dans ces récits, en effet, continue à se raconter une part du savoir pratique sur Jésus le Christ, savoir central de la christologie [19]. »

Cette perspective vaut encore plus *pour les communautés chrétiennes* dont la naissance passe en partie par Libermann, et tout particulièrement pour les Églises surgies en terre africaine. En effet, plus encore en Afrique qu'ailleurs, *les morts ne sont pas morts* [20] et intéressent parce qu'ils sont *ancêtres* [21].

Origines d'une recherche

Alors que je rentrais du Congo-Brazzaville, l'invitation que m'a faite Bernard Plongeron – au séminaire duquel je m'étais inscrit – de participer au colloque de Lyon (1980) sur les *Réveils missionnaires en France du Moyen-Âge à nos jours (XII^e-XX^e siècle)* [22] a été déterminante pour mon orientation future : c'est là que m'est venue « la vocation historique », l'idée de participer moi-même à ces recherches d'histoire missionnaire et c'est également à Lyon que j'ai rencontré pour la première fois Madame Paule Brasseur, de l'École des hautes études en sciences sociales (ÉHÉSS) et vice-présidente de la Société française d'histoire d'Outre-Mer, avec laquelle j'allais être amené à une longue collaboration dans ce même domaine.

---

18. J.-B. METZ, *Un temps pour les ordres religieux ?* Mystique et politique de la suite de Jésus, Paris, Le Cerf, 1981, p. 20.

19. J.-B. METZ, *op. cit.*, p. 21.

20. Leitmotiv incantatoire qui rythme un des plus célèbres poème de la littérature africaine, *Souffles*, de Birago Diop (*Leurres et lueurs*, poèmes, Présence africaine, 1967).

21. Voir P. COULON, « Libermann comme ancêtre dans l'Eglise-famille en Afrique », *Mémoire Spiritaine*, n° 1, avril 1995, p. 15-26.

22. *Les Réveils missionnaires en France du Moyen Âge à nos jours (XII^e-XX^e siècle)* - (Actes du Colloque de Lyon 29-31 mai 1980, organisé par la Société d'histoire ecclésiastique de France et le concours de la Société d'histoire du protestantisme français), Paris, Beauchesne, 1984, 424 p. (préface de G. Duboscq et A. Latreille).

Je n'ai pas tardé à me rendre compte que, dans toutes les entreprises d'histoire religieuse récentes, poussées ou inchoatives, on ne trouvait que très peu – sous une forme renouvelée – la figure de Libermann et l'évocation de l'œuvre missionnaire des spiritains en Afrique (et ailleurs) depuis un siècle, faute de travaux historiques récents, valables et ... publiés !

Il m'est assez vite apparu évident que, pour combler cette lacune et donner à Libermann dans l'histoire telle qu'on l'écrivait en cette fin du XX[e] siècle la place qu'il a incontestablement eue dans l'histoire du siècle précédent, il devenait indispensable d'envisager des travaux biographiques « dans le continuel dialogue entre le personnage et les hommes et événements de son temps, en vue d'une histoire " globale " dont le héros n'est plus le centre mais le témoin privilégié [23] ».

Une telle réalisation apparaisait impossible pour longtemps encore. C'est du moins ce que j'ai dû conclure d'un temps de recherches considérable passé à faire *l'inventaire* de la somme assez colossale des travaux publiés sur Libermann depuis sa mort. Un regard critique sur le *vieux* permettait de voir immédiatement le *neuf* qu'il était urgent de mettre en chantier. Et dans un premier temps, j'ai surtout été frappé par le fait qu'il était toujours possible de souscrire au sous-titre que le père Jean Gay donnait en 1941 à un article paraissant dans la revue de l'Union Missionnaire du Clergé : « Un Libermann trop peu connu : le missionnaire [24] ». Cinquante ans plus tard, cela était toujours vrai, même si ce n'était plus exactement les mêmes choses qui étaient inconnues.

Cela ne revient pas à dire que rien a été fait, au contraire ! Il existait un certain nombre de contributions historiques solides parues depuis une vingtaine d'années mais inaccessibles parce que dispersées dans des publications variées ou purement internes à la congrégation. D'autre part, plusieurs chercheurs et historiens universitaires avaient étudié et publié sur Libermann, son époque et la mission spiritaine.

Au fur et à mesure que je m'enfonçais au cœur des études libermanniennes dans le cadre d'un sujet de thèse initialement beaucoup plus vaste

---

23. Bernard PLONGERON, *Religion et Sociétés en Occident (XVI[e]-XX[e] siècle). Recherches françaises et tendances internationales (1973-1981)*, nouvelle édition revue et augmentée, Paris, CNRS/Centre de documentation en sciences humaines, 1982, p. 255.

24. R.P. Jean GAY, « Le Père Libermann et les grands problèmes de l'apostolat », *L'Union Missionnaire du Clergé de France*, t. VI, n° 6-7, juillet 1941, p. 201-205 ; n° 8, octobre 1941, p. 224-238. Sous-titre mentionné : p. 201. Il s'agissait en fait de bonnes feuilles « d'un ouvrage à paraître incessamment » : Mgr J. GAY *cssp, La Doctrine missionnaire du Vénérable Père Libermann*, Basse-Terre (Guadeloupe), [1945], 173 p.

dans lequel Libermann ne devait constituer que le point de départ, l'idée a mûri d'une publication que la conjoncture éditoriale (la mode et le goût pour la nouvelle histoire) et ecclésiale (une volonté de retour aux sources et de recherche d'identité pour les congrégations religieuses [25]) rendait possible dans les années quatre-vingt du siècle dernier. Mission me fut alors confiée, tout en travaillant à ma thèse, d'élaborer un ouvrage qui, privilégiant l'approche *historique* des aspects *missionnaires* de la pensée et de l'action de Libermann, serait le fruit d'une collaboration entre spiritains et universitaires, symbolisée par la double direction du volume en chantier (Paul Coulon, professeur au séminaire des missions de Chevilly-Larue ; Paule Brasseur, de l'École des hautes études en sciences sociales) et destinée en quelque sorte à rapatrier l'histoire chez les libermanniens et Libermann chez les historiens [26].

Le chantier du *Libermann* (1988)

La préparation de ce volume a demandé un gros travail de recherches et de mise au point. La révision, l'annotation et la mise à jour des contributions

---

25. La volonté aussi de donner des points de repères renouvelés aux jeunes prenant les chemins de la Mission à la suite de Poullart des Places et de Libermann, qui, aujourd'hui, ne sont plus majoritairement du nord mais du sud : sur les huit-cents spiritains en formation aujourd'hui, une centaine seulement sont de l'hémisphère nord...

26. L'urgence de la chose apparaît encore plus grande lorsque l'on quitte les historiens spécialistes du domaine religieux. Ainsi, en 1990, dans l'*Histoire de la France coloniale*, parue chez Armand Colin en 2 tomes sous la plume de spécialistes, le premier volume, « Des origines à 1914 », ne consacre que trois pages au « renouveau missionnaire » pour la période de 1830 à 1870 sous la plume d'Annie REY-GOLDZEIGUER, au chapitre 14. Les notes montrent que sa source principale est A. PICCIOLA, *Missionnaires en Afrique. L'Afrique occidentale de 1840 à 1940* (Paris, Denoël, 1987), ouvrage bâclé, mal informé, rempli d'erreurs " hénaurmes " et/ou hilarantes, que j'ai longuement analysé pour la revue *Spiritus* : P. COULON, « Çà suffit : une chronique d'humeur », *Spiritus*, n° 109, décembre 1987, p. 428-436. Picciola relu par Annie Rey-Goldzeiguer, cela donne une note sur Libermann (note 68, p. 761) qui vaut d'être citée pour montrer le travail qui reste à faire : « Jakob (sic) Libermann, né en 1802, fils d'un rabbin de Saverne, se convertit à 24 ans et prend les prénoms de François, Marie, Paul. En 1842, il fonde la Société missionnaire des Pères du Saint-Cœur de Marie, vers les peuples d'Afrique. De France, il dirige l'entreprise missionnaire. Après un échec au Liberia en 1843, l'installation réussit en pays ouolof en 1845. La Société des Pères du Saint-Esprit, en déclin, fusionne en 1848 avec la jeune mission qui prend le nom de la vénérable mission des Pères du Saint-Esprit : communauté au Sénégal, au Gabon ; deux évêques mènent l'œuvre d'évangélisation. Atteint de crises d'épilepsie, il meurt le 2 février 1852. Il laisse une œuvre épistolaire considérable. » Il est hors de question de relever ici toutes les erreurs concentrées dans cette simple note...

anciennes, les échanges multiples avec les Auteurs, le recours aux archives originales pour éditer critiquement les textes-sources de Libermann furent bien l'équivalent de la préparation d'un colloque et constituèrent un excellent atelier de travail historien. Il me semblait objectivement plus important pour le rayonnement historique de la figure de Libermann de rassembler autour de lui le maximum de chercheurs. Et psychologiquement, à l'intérieur de la congrégation en tout cas, un *Libermann* de plus avait davantage de chances d'être accepté s'il n'était pas celui d'un seul homme, – et *a fortiori* du sérail ! – et si on se rendait compte que des universitaires d'aujourd'hui s'intéressaient à Libermann de façon neuve...

L'ouvrage parut en juin 1988 :

Paul COULON, Paule BRASSEUR et collaborateurs
Libermann (1802-1852). Une pensée et une mystique missionnaires,
Paris, Cerf, 1988, 938 p., dans la collection Cerf-Histoire,
avec une préface de Léopold Sédar Senghor.

Responsable de l'articulation générale de l'ouvrage, je me suis chargé du gros œuvre libermannien. Avant de parler plus loin de ma contribution sous forme de plusieurs études historiques neuves, je voudrais commencer par mentionner les divers chapitres de cet ouvrage rédigés par moi qui proposent les bases historiques et critiques pour une approche renouvelée de Libermann.

Bibliographie générale sur Libermann dans son époque

Aux pages 75-85 de cet ouvrage, nous proposons une bibliographie *générale* sur Libermann dans son époque qui reste volontairement limitée : 180 titres, auxquels il faut ajouter diverses bibliographies particulières réparties dans l'ouvrage. Elle ne reprend pas non plus tous les titres cités par les auteurs du volume et n'a pas le même but que le point sur la bibliographie missionnaire fait par B. Plongeron dans la dernière partie du livre.

Toutefois, elle déborde le sujet même du livre, dans la mesure où elle prend en compte la première partie de la vie de Libermann, avant qu'il ne devienne fondateur : ses origines juives, sa conversion, ses années à Saint-Sulpice et à Rennes ; toutefois, pour cette première partie de la vie de Libermann, il faut se reporter à toute la bibliographie spécifique à la partie nouvelle que nous avons présenté pour la soutenance de la thèse sous le titre *Le Livre de l'Exode* (voir plus loin).

Chronologie biographique : Événements, idées, œuvres, contexte

Il y a longtemps qu'on attendait une chronologie libermannienne satisfaisante, chez les spiritains comme chez les historiens... Le père Cabon aurait sans doute pu la fournir après une vie entière consacrée aux études libermanniennes et à l'édition des *Notes et Documents relatifs à la vie et à l'œuvre du Vénérable François-Marie-Paul Libermann* [27]. Il en a d'ailleurs fourni des éléments en donnant à la fin de chaque volume un " Tableau des principaux événements de la vie du Vénérable Père Libermann ". Mais ces tableaux, dispersés, ne sont pas d'une utilisation pratique ; ils ne sont pas complets ; ils ne sont pas toujours exacts ; ils ne font pas le lien avec un contexte un peu plus large...

Le travail proposé aux pages 89-129 du *Libermann*, est neuf. Il repose sur d'importants travaux de vérification et de recherches nouvelles menés à partir, d'une part, des différentes études libermanniennes anciennes ou plus récentes et, d'autre part, des textes originaux eux-mêmes (ou microfilmés) des archives, non seulement de Libermann mais de ses correspondants.

Nous avons sous-titré cette chronologie biographique : *Événements, idées, œuvres, contexte*. En effet, loin de nous en tenir à une histoire " factuelle ", nous avons voulu souligner le surgissement des idées chez Libermann, la genèse d'une pensée ou d'une action en attirant l'attention sur tel événement d'actualité, sur tel ou tel de ses correspondants, etc. Loin de nous en tenir à ce qui se passe en France du côté de Libermann, nous soulignons aussi succinctement ce qui se passe sur le terrain, en mission.

Dans la mesure du possible, notre chronologie met en évidence le décalage entre le moment où quelque chose se passe sur le terrain et le moment où Libermann l'apprend et peut en tenir compte... Cette chronologie essaie de suggérer les influences (événements, idées, personnes) qui ont pu marquer Libermann : en ce sens, elle est le fruit direct de nos propres travaux de recherches qui ont permis certaines découvertes ou mises au point.

---

27. Rappelons que la principale source documentaire sur Libermann est constituée par l'ensemble des documents rassemblés par le père Adolphe CABON (1873-1961), archiviste général de la congrégation du Saint-Esprit, dont voici la liste exhaustive des volumes (désormais cité : *ND*) : *Notes et Documents relatifs à la vie et à l'œuvre du Vénérable François-Marie-Paul Libermann, supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit et du Saint Cœur de Marie*, pour distribution privée, Paris, Maison Mère, 30, rue Lhomond. (13 tomes + 2 tomes d'*Appendices* et 1 tome de *Compléments*, 1929-1956.

Inventaire critique des études historiques sur Libermann Problèmes de sources et de méthode (1855-1986)

Dans l'optique où je me suis placé, on comprendra qu'il était important de ne pas faire l'impasse sur les études libermanniennes précédentes. En effet, d'une part, c'est sur elles que je m'appuie : elles ne font pas que me précéder chronologiquement, mon examen critique ne saurait être, en aucun cas, un outrage aux « ancêtres » !, mais bien plutôt un hommage. Mais, d'autre part, c'est de leurs insuffisances et de leurs lacunes que sont nées mes interrogations, et c'est à partir de ce qui a déjà été engrangé que se mesure la nouvelle moisson... Cet *Inventaire* constitue le préalable et la base de toutes mes recherches. On le trouvera aux pages 133-160 du *Libermann*.

Édition critique, introduite et annotée des principales sources missionnaires libermanniennes

Il nous a paru que c'était un service à rendre aussi bien aux historiens de la Mission qu'aux chrétiens des Églises d'Afrique, que d'éditer en ce volume un certain nombre de textes clés de Libermann qui peuvent être considérés comme des *sources* pour l'histoire missionnaire du siècle dernier, auxquels il était difficile d'avoir accès : dans le fond, ces textes n'ont jamais vraiment été « publiés » puisqu'ils ne pouvaient se trouver que dans la série des *Notes et Documents..., op. cit.*, éditée « pour distribution privée » par la Maison Mère de Paris (30, rue Lhomond). On trouvera donc ici les trois importants *mémoires* adressés par Libermann à la Propagande (1840, 1844, 1846), actes de naissance de la reprise de l'évangélisation du monde noir. Ont été ajoutés d'autres documents, de nature différente (Règle des missionnaires, lettres, instructions), dans lesquels mystique, théologie et conseils concrets se conjuguent, suivant les cas, quand Libermann s'adresse aux ouvriers de la Mission et non plus aux autorités romaines. On notera qu'il s'agit, pour ces textes, d'une véritable *édition critique* faite sur les originaux, assortie d'introductions qui fournissent des précisions historiques nouvelles sur la date et les circonstances de leur composition.

Tous ces documents se trouvent ensuite éclairés de diverses façons par la série d'*études* qui les suit. Dans celles qui ont été rédigées par moi, j'ai essayé d'innover par la mise en lumière précise et rigoureuse du *contexte* dans lequel sont nées et se sont développées la pensée, l'action et la mystique missionnaires de Libermann. Et il y avait un urgent besoin à *incarner* celui-ci dans son époque et dans le réseau de ses contemporains.

En effet, lors de l'unique (jusqu'à présent...) soutenance de thèse en Sorbonne sur Libermann, celle de Pierre Blanchard, professeur aux Facultés catholiques de Lyon, le 25 avril 1959, – thèse de psychologie religieuse [28] –, les membres du jury (MM. Henri Gouhier, Robert Ricard, Jean Guitton, Victor Tapié et Alphonse Dupront) avaient été unanimes à trouver non éclairées par cette thèse les relations entre Libermann et son époque. Regrettant l'absence d'une étude historique préalable, M. Dupront demandait : « Il y a adéquation entre l'homme et le milieu. Quel est l'univers mental de l'époque ? » M. Tapié trouvait que l'on abusait du recours à la Cause première, aux raisons surnaturelles, sans jamais donner « les causes naturelles », « les raisons humaines » de l'évolution de Libermann. Quant au président du jury, M. Gouhier, il regrettait « que ne soient point établis certains contextes » et posait des questions précises sur la pensée missionnaire de Libermann : « Quelle place Libermann tient-il dans le renouveau missionnaire de l'Église moderne qui remonte au XVII^e^ siècle ? A-t-il connu les *Instructions* envoyées aux Missionnaires de Chine en 1659 et dont son « Faites-vous nègres avec les nègres » semble un écho ? Puisqu'il a entretenu des relations suivies avec Mgr Luquet, a-t-il eu connaissance des communications « instructionnaires » adressées vers cette époque à leurs prêtres par les vicaires apostoliques des Missions Étrangères de Paris [29] ? »

Or, depuis 1959, si certaines recherches partielles ont apporté quelques lumières, il faut reconnaître que la plupart des questions posées et des souhaits exprimées alors n'avaient pas eu de suite. Il m'avait semblé plus nécessaire que jamais de bien traiter la question de la naissance et de l'évolution de la pensée missionnaire de Libermann, comme premier jalon indispensable à la compréhension de l'action missionnaire spiritaine en Afrique dans le siècle qui a suivi : saisir la source en son jaillissement pour mieux comprendre le fleuve en son épanouissement, en ses méandres et en ses bras morts...

---

28. Thèse publiée l'année suivante. Pierre BLANCHARD, *Le Vénérable Libermann (1802-1852)*, Paris, Desclée de Brouwer, 1960, t. I : Son expérience, sa doctrine, 574 p. ; t. II : Sa personnalité, son action, 518 p.

29. « Libermann en Sorbonne. La soutenance de thèse de M. le chanoine Pierre Blanchard », compte rendu de la rédaction [Athanase BOUCHARD], *Spiritus*, n° 2, octobre 1959, p. 167-183. Citations *passim*. J'ai recueilli le témoignage du P. Jean Guennou qui, en 1959, venait d'être nommé archiviste des Missions étrangères et suivait le séminaire de M. Gouhier à l'École pratique des hautes études. C'est lui qui a inspiré à M. Gouhier, à sa demande, les questions qu'il a posées lors de la soutenance, en lui donnant préalablement à lire l'ouvrage de LUQUET, *Lettres à Mgr l'évêque de Langres sur la Congrégation des missions Étrangères*, Paris, Gaume frères, 1842.

La thèse ici présentée – incluant le *Libermann* (1988), les publications postérieures et l'ensemble inédit portant le titre : *Le Livre de l'Exode* – a essayé de montrer que Libermann, souvent présenté comme un grand fondateur d'ordre inspiré, se dressant solitaire au milieu du XIX[e] siècle comme l'initiateur de la reprise de la Mission catholique à la côte d'Afrique, n'a pas été *un homme d'influence* qui se serait « fait lui-même » par son seul génie, mais qu'il a été un homme d'influence *sous influences*. Mettre en lumière ces influences serait donc le but de cette thèse.

D'abord, le versant « *fondateur missionnaire* »

Partant de l'aboutissement – le 2 février 1852, Libermann meurt supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit, au cœur de Paris, rue des Postes, entouré de l'affection des siens et de l'estime générale –, c'est le versant *fondateur missionnaire* qui a d'abord retenu mon attention, aussi bien dans le *Libermann* que dans les publications qui ont suivi, notamment dans la revue *Mémoire Spiritaine* dont j'ai été nommé directeur dès sa fondation en 1995.

La pensée et l'action *missionnaires* de Libermann, en effet, se forment et évoluent : – sous l'influence de la rencontre d'hommes qui déterminent ou infléchissent son engagement (Le Vavasseur et Tisserant, Mgr Barron, etc.) ; – sous l'influence d'idées reçues et élaborées, non pas tant par la médiation des livres que par celle d'hommes de pensée et d'expérience (Mgr Luquet, la Mère Javouhey, Mgr Truffet...). Ainsi s'expliquent en leur genèse les textes fondamentaux de Libermann qui sont considérés comme des jalons de l'histoire et de la pensée missionnaires au XIX[e] siècle, notamment ses *trois Mémoires à la Propagande* de 1840, 1844 et 1846.

Sur le plan de la pensée missionnaire et de l'innovation spirituelle, l'originalité de Libermann est à prendre dans la période de sa vie où il est *fondateur*, c'est-à-dire entre 1839 et 1848, quand il institue sous l'influence d'une inspiration intérieure, d'une analyse de situation et de la rencontre de deux hommes (Le Vavasseur et Tisserant) la société des Missionnaires du Saint Cœur de Marie.

En 1848, il emploiera son dynamisme spirituel et son expérience de meneur d'hommes à devenir restaurateur du Séminaire du Saint-Esprit, acceptant l'héritage – actif et passif – de toute une ancienne société.

Puis la singularité libermannienne : un long chemin d'Exode de l'enfant juif de Saverne au fondateur missionnaire à Rome

Or, à peine avais-je fini d'étudier en priorité le versant missionnaire de Libermann, que la contemplation de l'estuaire me renvoyait à l'énigme de la source ou des sources, de même qu'au siècle dernier les explorateurs de l'Afrique n'eurent de cesse que ne soit éclairci le mystère des sources de ce fleuve aux rives chargées d'histoire qu'était le Nil... Le parcours de Libermann – du ghetto de Saverne au cœur de Paris et de l'Église – obligeait à se poser la question des influences constitutives de la singularité libermannienne. Était-ce indifférent que Libermann eût été un « converti » du judaïsme ? Comment cela était-il advenu ? Était-il un pur produit de Saint-Sulpice où il était entré au lendemain de son baptême, et de ce qu'on appelle l'école française de spiritualité ? D'où venait et comment était apparue son impérieuse, quoique tardive, vocation missionnaire, après des années d'attente en forme d'impasse ?

Sans avoir pu épuiser le sujet, j'ai livré pour la soutenance de la thèse le fruit de longues recherches dans un volume intitulé *Le Livre de l'Exode*. Je reprends ici quelques éléments de son introduction. Voici les trois étapes que je parcours dans ce Livre. Elles semblent suivre un découpage temporel, mais chacune a été traitée avec un incessant va-et-vient à l'intérieur de tout le parcours libermannien :

1) - *Sur le milieu juif* au début du XIX[e] siècle en France et sur celui plus particulier à Libermann, j'attire l'attention sur quelques points importants pour comprendre la suite. Beaucoup de choses ont été trouvées et exposées par le père Jean Letourneur, spiritain [30], et injustement ignorées par la dernière thèse en date (1985) sur Libermann, celle de M. Cahill [31] qui, par ailleurs, ne fait pas mention d'études plus récentes permettant de pondérer certaines de ses conclusions.

---

30. Jean LETOURNEUR, *Cahiers Libermann* (cités : *CL*), Chevilly, 1967-1968, 9 cahiers multigraphiés en 5 livrets, 1 347 p.

31. M. CAHILL, *Libermann's Commentary on John. An Investigation of the Rabbinical and French School Influence*, Thèse présentée pour le doctorat en science théologique (directeur : Charles Perrot), Paris, Institut catholique, UER de Théologie et de Sciences religieuses, 1985, t. I : XV + 298 p. ; t. II : 93 p. Elle a été publiée anastatiquement, les deux tomes à la suite en un seul volume, avec pagination d'origine : Michael CAHILL, *Francis Libermann's Commentary on the Gospel of St John. An investigation of the Rabbinical and French School Influences*, Dublin and London, Paraclete Press, XXII-298 p + 93 p. (Studies in the Spiritan Tradition, 1).

2) - *Sur l'exode intérieur de Libermann à Metz puis sur sa conversion à Paris* : non seulement j'ai repris à nouveaux frais l'étude des *sources* déjà connues en les replaçant dans le *contexte général* très éclairant mais je me suis essayé à une *analyse psycho-sociologique* de cet itinéraire de conversion. Cela n'a guère été fait jusqu'ici dans le cas de Libermann [32], mais cela relève profondément de ce que j'ai voulu faire dans ce travail : l'ordre de la grâce ne supprimant pas l'ordre de la nature, comme dit l'adage théologique, et Dieu n'agissant pas habituellement dans l'histoire à coup de miracles mais à travers des causes secondes, mettre en évidence les influences qui ont fait d'un enfant juif du ghetto de Saverne le fondateur catholique d'une société missionnaire étendant son zèle jusqu'à l'Afrique inconnue et aux îles lointaines. Pour ce faire, nous aurons pour inspirateurs et pour guides méthodologiques les auteurs suivants :

– Xavier THÉVENOT, dans son étude « Conversion chrétienne et changement psychique » où il entreprend de creuser davantage « les questions soulevées par la façon concrète dont se produit la conversion et par la manière dont elle s'inscrit dans la personnalité d'un sujet [33] » ;

---

32. En dehors de la synthèse historique tentée par le père CABON pour mettre de l'ordre dans l'embrouillamini des documents qu'il avait rassemblés, synthèse que l'on trouvera en *ND*, I, p. 94-105, il faut bien sûr ajouter les *Cahiers Libermann* de LETOURNEUR (n° 3 : « Metz (1822-1826) » ; n° 4 : « La conversion (1826) ») qui apportent beaucoup de neuf sur le plan historique par rapport à Cabon. Sur le plan de la *lecture* du processus de conversion de Libermann, on dispose d'un important travail d'Athanase BOUCHARD, « La venue à la foi dans la vie et dans la doctrine du Vénérable Père ou sa pensée sur les conversions, étudiée au regard de sa propre conversion », *Bulletin de la province de France* (désormais cité *BPF*), n° 94, juin 1958, p. 565-620. Cette étude peu connue – J. Letourneur avoue ne l'avoir découverte qu'après avoir rédigé son propre texte ! – mérite toujours d'être lue, même si ses catégories théologiques et psychologiques sont classiquement scolastiques ou vieillies (GARRIGOU-LAGRANGE[1920], J. HUBY[1915], PENIDO[1935], VIGNON[1943], MAINAGE[1915]), et si sa base historique est la synthèse faite par le père CABON en 1927-1929 (nous en donnerons les coordonnées en lieu opportun). Enfin, il y a le travail plus récent de Bernard TENAILLEAU, « Du doute à la foi : la conversion du Père Libermann », Cahiers Spiritains, n° 12, mai-août 1980, p. 39-52, mais il s'agit d'une lecture "spirituelle" : son aspect non critique s'explique par le fait qu'il s'agit d'une conférence donnée dans le cadre d'une retraite au noviciat spiritain de France.

33. Xavier THÉVENOT, « Conversion chrétienne et changement psychique. Un domaine ouvert pour la recherche éthique », *Le Supplément*, Revue d'éthique et de théologie morale, n° 176, mars 1991, p. 189-207 (citation p. 189). Ce texte avait été donné en conférence inaugurale du Cycle des Études du Doctorat à l'Institut catholique de Paris, le 25 octobre 1990 ; depuis, il a été republié sans changement dans : Xavier THÉVENOT, *Compter sur Dieu*. Études de théologie morale, Paris, Cerf, 1992 (1993[2]), p. 273-294.

– Peter BERGER et Thomas LUCKMANN qui, dans un classique de la sociologie : *La Construction sociale de la réalité* [34], étudient les phénomènes de socialisation de la personne et en particulier ce qu'ils appellent des *alternations*, c'est-à-dire ces transformations profondes d'une première identité sociale qui place un individu « face à un problème de démantèlement et de désintégration de la structure nomique antérieure de [sa] réalité subjective » : « le prototype historique de l'alternation est la conversion religieuse » [35].

3) - *Sur le milieu sulpicien* où Libermann, après la fulgurance de la conversion, a entrepris sa *socialisation chrétienne* à l'école parisienne de ces Messieurs de Saint-Sulpice, comme il avait été à l'école rabbinique paternelle de Saverne. Berger et Luckmann nous aideront à mieux saisir les conditions onéreuses d'une telle *socialisation secondaire*. Cette étude du milieu sulpicien n'a été menée que très partiellement dans l'ensemble des travaux livrés, mais elle existe quand même sous forme dispersée tout au long des 400 pages de ce *Livre de l'Exode* qu'il nous faut maintenant présenter.

La figure de l'Exode

Le recours à la figure de l'Exode comme principe herméneutique de la situation des chrétiens dans le monde est à la fois très actuel et très traditionnel. *Très actuel*, parce que toutes les théologies axées autour du thème de la libération s'appuient fortement sur la signification archétypique de l'Exode pour proposer un chemin de libération aux opprimés de la terre, reconnaissant dans l'itinéraire biblique leur propre expérience de croyants [36]. *Très traditionnel* aussi dans son usage, comme la Congrégation pour la

---

34. P. BERGER, T. LUCKMANN, *La Construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1986 (1989[2]), IV-289 p. (original américain : *The Social Construction of Reality. A Treatise in the Sociology of Knowledge*, 1966). Voir sur la pensée de ces auteurs : Philippe CORCUFF, *Les Nouvelles sociologies*, Paris, Nathan, 1995, p. 55-61, avec l'appréciation suivante sur l'ouvrage ci-dessus mentionné : « publié pour la première fois aux États-Unis en 1966 et constamment réimprimé dans des formats de poche depuis, est devenu un ouvrage de référence » (p. 55-56).

35. *Id.*, p. 214-215.

36. « Les " théologies de la libération " font largement état du récit de l'*Exode...* » : Instruction *Libertatis Nuntius* de la Congrégation pour la doctrine de la foi, du 6 août 1984, IV-3, in : *A.A.S.* 76 (1984), ou bien : *Liberté chrétienne et Libération*, Instructions de la Congrégation pour la doctrine de la foi, Paris, Cerf, 1986 : « Instruction sur quelques aspects de la " théologie de la libération " » (6 août 1984), p. 13. Voir aussi : Claude GEFFRÉ, *Le Christianisme au risque de l'interprétation*, Paris, Cerf, 1983 (*Cogitatio Fidei*, 120), chapitre XII : Le christianisme comme voie, p. 263-280.

L'AMI DE LA RELIGION
ET DU ROI,
JOURNAL ECCLÉSIASTIQUE,
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE.

SAMEDI 30 DÉCEMBRE 1826.

N° 1293.

(215)

— Le dimanche 24, un jeune juif, âgé de 22 ans, et fils d'un rabbin, a été baptisé dans la chapelle du collège Stanislas. La cérémonie a été faite par M. l'abbé Augé, supérieur de l'établissement. Les parrain et marraine étoient M. le baron de Mallet et Mme la comtesse Heuzet. Ce jeune homme, dont deux frères avoient déjà embrassé le christianisme, a été comme eux instruit par M. Drach, qui a un zèle admirable pour la conversion de ses compatriotes. Il a été de plus éprouvé depuis six semaines dans la communauté où il demeure, et sa conduite pendant tout ce temps, sa candeur, son courage, ne laissent aucun doute sur la sincérité de sa démarche. Il paroît même que ce jeune homme est appelé à l'état ecclésiastique, et il va commencer des études dans ce but.

Petit entrefilet de *L'Ami de la Religion et du Roi*
du samedi 30 décembre 1826 annonçant le baptême
de Jacob Libermann, la veille de Noël.
(Montage avec agrandissement)

doctrine de la foi le reconnaît volontiers en analysant les fondements bibliques du thème " Libération et liberté chrétienne " : « Dans l'Ancien Testament, l'action libératrice de Yahvé qui sert de modèle et de référence à toutes les autres est l'Exode de l'Égypte, " maison de servitude ". [...] L'événement majeur et fondateur de l'Exode a donc une signification religieuse et politique [37]... » Mais il serait tout à fait réducteur de ne penser la figure de l'Exode que dans le cadre de la théologie de la libération au sens restreint. Cette *figure* apparaît, en effet, comme celle qui permet à la fois de cerner au plus près la religion d'Israël, religion du salut, et le christianisme lui-même, comme accomplissement en Jésus de ce salut préfiguré dans l'Exode. Structure même de l'expérience chrétienne pascale, l'Exode fournira ensuite aux siècles chrétiens les éléments d'une spiritualité [38] et d'une mystique particulièrement riches se retrouvant dans la vie et la doctrine de plus d'un saint.

Ce chapitre comporte deux parties. Après avoir brièvement évoqué ces trois moments (Ancien Testament, Nouveau Testament, Tradition chrétienne) de la cristallisation de *la figure de l'Exode* comme expérience archétypique et principe herméneutique, nous avons essayé de l'*appliquer à la vie de Libermann*, c'est-à-dire de lire à sa lumière la vie et l'expérience spirituelle de Libermann envisagée de façon panoramique et à partir de quelques moments plus significatifs.

Six chapitres pour le *Livre de l'Exode*

Cette longue mais indispensable étude historique et analytique s'étale sur plusieurs chapitres. Le **premier**, à partir de l'année de naissance de Libermann – 1802 –, se présente comme une *ouverture* générale : on peut discerner dans l'aube de ce siècle la naissance d'une nouvelle mentalité, l'apparition d'un certain nombre de thèmes, de problèmes et d'orientations qui seront le *contexte* du *texte* libermannien, mais tout aussi bien celui de toutes les relectures subséquentes de la vie et de l'œuvre de Libermann au cours du XIX[e] siècle. Le **deuxième** chapitre aborde la genèse juive à Saverne de Jacob Libermann (1802-1822). Le **troisième** long chapitre est consacré au

37. « Instruction sur la liberté chrétienne et la libération » de la Congrégation pour la doctrine de la foi (22 mars 1986), n° 44, in *Liberté chrétienne et libération..., op. cit.*, p. 63-64.

38. Un titre qui a marqué, juste avant le Concile Vatican II : Divo BARSOTTI, *Spiritualité de l'Exode*, Paris, *Cahiers de la Pierre-Qui-Vire*/Desclée de Brouwer, 1959, 296 p.

processus qui aboutit à la conversion : l'exode intérieur (Metz, 1822-1826) et le coup de grâce (Paris, 1826). À travers les témoignages des contemporains comme à travers les dits et les écrits de Libermann lui-même, nous avons essayé de voir comment il a vécu et interprété sa situation de juif converti. Dans le **quatrième** chapitre, nous avons proposé comme clé de lecture de l'itinéraire libermannien, la *figure biblique de l'Exode* : nous l'avons appliquée à cette période longue, étonnante et apparemment sans but, qui va de sa conversion en novembre 1826 à son départ pour Rome en décembre 1839. Dans le **cinquième** chapitre centré sur l'embellie de Lyon ou la grâce de Fourvière, en décembre 1839, nous assistons à la naissance d'une impérieuse vocation missionnaire pour les gentils dans le sillage de l'apôtre Paul. C'est enfin dans le substantiel chapitre – le **sixième** – consacré au séjour à Rome durant toute l'année 1840, sous le signe de la foi, de la pauvreté et de la réussite, que nous voyons se révéler le fondateur de société missionnaire. Le livre de l'Exode se referme alors pour Libermann, et s'ouvre pour lui le livre des Actes.

On peut voir ici esquissé le plan général de ce qu'aurait pu être une grande étude – *Monumenta libermanniana* ! – entièrement rédigée dans ses **trois livres** : le *Livre de la Méthode*, présentant l'inventaire critique des sources et des études libermanniennes déjà effectuées, faisant le point sur quelques questions de méthode, précisant les questions qui restent à étudier et introduisant à celles auxquelles je me suis attaqué ; le *Livre de l'Exode*, présenté comme contribution *inédite* à cette soutenance [39] ; enfin le *Livre des Actes*, contenu (mais incomplet) dans l'ensemble des travaux que j'ai déjà publiés et qui portent sur la pensée missionnaire en acte(s) de Libermann, de 1841 jusqu'à sa mort en 1852.

De quelques points de méthode importants pour une approche libermannienne

Avant de souligner quelques points de méthode importants pour une approche libermannienne, indiquons la façon dont nous avons systématiquement procédé tout au long de nos études. Plutôt que de tendre à

39. À l'exception des chapitres I et V déjà parus dans la revue *Mémoire Spiritaine* (comme nous l'indiquerons plus loin) mais qu'il nous a paru nécessaire de reprendre ici pour conserver la cohérence et l'intégralité de ce « Livre de l'Exode ».

l'exhaustivité et à la continuité chronologique absolue, j'ai choisi de m'arrêter à quelques *moments* décisifs et à quelques *textes clés*, pratiquant ce que Soljenitsyne appelle « la méthode des nœuds » :

« Cette méthode je l'ai empruntée aux mathématiques. En mathématiques, il y a le concept des points nodaux. Pour suivre une courbe, il n'est pas nécessaire de suivre tous les points de la courbe, de tous les placer, il suffit de trouver les principaux. Quand ces points nodaux sont placés, on voit le dessin de la courbe [40]. »

À partir de l'analyse conceptuelle de quelques *nœuds* dans la vie et la pensée libermanniennes, de la recherche de leur genèse et de leur descendance, il devrait être possible de fournir un supplément d'intelligence (... pour nous !) à cette vie et à cette pensée.

Contextualiser Libermann

Il s'agit, par le travail ici présenté, de faire sortir quelque peu Libermann du splendide isolement où les études jusque-là réalisées l'ont inconsciemment placé, trop centrées qu'elles étaient (à quelques exceptions près) sur la pensée libermannienne « en elle-même » : on a beaucoup fait visiter le monument de l'intérieur, sans aller voir à quoi il ressemblait de l'extérieur ; sur quel terrain il était bâti ; quels édifices autres il côtoyait... Nous pensons, en effet, que la grandeur de Libermann – réelle – n'est pas à situer dans l'originalité absolue d'une pensée qui en aurait fait non seulement un précurseur mais un inspirateur de toute la pensée missionnaire ultérieure jusqu'à Vatican II, comme certains pourraient être tentés de le faire. La grandeur de Libermann est résolument de nature historique ; elle vient : - de sa personnalité elle-même qui a été suffisamment attirante pour regrouper autour de lui, pour le service de la Mission, les énergies de tout un groupe de disciples ; - de la qualité de son intelligence capable d'analyser les situations, de se renseigner aux bonnes sources et de proposer une synthèse missionnaire orientée vers l'action.

Cela nous amène tout naturellement à souligner un point capital sur la nature exacte des textes de Libermann, et donc sur la façon de les aborder.

---

40. Entretien de Daniel Rondeau avec Soljenitsyne publié sous le titre : « Soljenitsyne mangeur d'histoire » dans l'ouvrage : D. RONDEAU, *Trans-Europ-Express*. Un an de reportage littéraire à Libération, Paris, Seuil, 1984, p. 182.

Libermann n'est pas un Auteur qui écrit une Œuvre. Il n'est pas un auteur spirituel écrivant des traités destinés à être publiés pour des inconnus qui les liront peut-être, disciples intellectuels d'un maître à penser ou à prier. Il faut, en effet, souligner le caractère *interpersonnel* concret des écrits de Libermann : il s'agit essentiellement de *lettres* à des *personnes* individuelles ou à des *communautés* situées, des centaines et des centaines de lettres [41]... Libermann a aussi écrit quelques « traités » ou même des « Instructions [42] » : à les lire, on voit bien que Libermann n'est pas fait pour ce genre de littérature. Par contre, lorsqu'il dit les mêmes choses à telle ou telle personne, à telle ou telle communauté, en partant de leur situation, de leurs questions et de leurs besoins, c'est un homme qui parle, un maître homme et un homme de Dieu, quoique piètre écrivain quant au style.

Écrits de circonstance par définition, les lettres pour être documents historiques valables demandent un traitement élémentaire : connaître le destinataire, recourir au texte de la lettre de celui-ci puisqu'on a sous les yeux la réponse qu'on lui fait, ... dans la mesure du possible. Dans le cas de la

---

41. L'introduction de la Cause du Père Libermann en vue de sa béatification débuta par la constitution du tribunal de l'Ordinaire par Mgr Darboy, archevêque de Paris, le 24 février 1868. Le Procès ordinaire (retardé par la guerre de 1870) fut clos à Paris le 19 février 1872. Pie IX signa le décret d'Introduction de la Cause pour les divers procès apostoliques le 11 juin 1876. Ceux-ci comportaient d'abord un examen des *écrits*. C'est en vue de cet examen de *scriptis* que le secrétariat de la congrégation, avec le Père Delaplace, avait entrepris de faire réaliser une double copie de tous les écrits de Libermann, à partir des originaux collationnés et classés. Il est intéressant de citer ici une note du Père Cabon : « Les lettres du Vénérable à ce moment [en 1886, pour l'examen de *scriptis*] étaient au nombre de 1711. Elles furent copiées avec soin par Sœur Scolastique Dumoulin de Saint-Joseph-de-Cluny, travail fort intelligent et parfois fort délicat. La lecture des lettres est souvent fort difficile pour les causes ordinaires : texte pâli, papier jauni, rongé par les sels de l'encre, parfois déchiré ou usé aux bords ; elle l'est aussi par l'écriture du Vénérable, nerveux, qui compose très rapidement et qui, s'il n'omet rien, ni mot ni lettre, forme mal ses caractères. La copiste y mit plus de douze ans et nous avons de sa main en double exemplaire sept volumes manuscrits formant en tout plus de 13 000 pages à 29 lignes chacune. Trois autres volumes, d'une autre main, renferment : le 8e (740 pages), divers mémoires ou rapports ; le 9e, les opuscules spirituels et notes de théologie (160 pages) ; le 10e, des notes de conférences, instructions et sujets d'oraison recueillis par des novices ou des membres. On recopia enfin dans un cahier de plus de 2 000 pages in-4° les témoignages rendus au Vénérable en dehors des dépositions faites aux divers procès, quelques-uns de ces témoignages faisant double emploi avec ceux du procès parce qu'ils ne sont que les aide-mémoire écrits en vue des dépositions devant le tribunal. » (Cette note est à la p. 906 d'une Vie inédite du Père Libermann par le Père Cabon.)

42. Comme les *Instructions aux missionnaires* et le traité sur l'épiscopat, publiés respectivement aux pages 365-560 et 561-604 du volume *Écrits spirituels du Vénérable Libermann, premier supérieur général, etc.*, Paris, Duret, 1891, 696 p.

correspondance missionnaire, active et passive, de Libermann, il est également primordial d'essayer d'établir les délais d'acheminement postal, longs et variables pour les côtes d'Afrique et les îles [43]. En effet, le contenu même des lettres de Libermann peut changer de sens si on les lit en croyant qu'il a reçu telle ou telle nouvelle d'Afrique, déjà ancienne, alors que le courrier, en fait, ne lui est pas encore parvenu...

On n'a pas toujours appliqué dans le passé ces règles élémentaires de lecture historique. Ces dernières années, on a continué à publier sur Libermann dans une perspective non historique, de spiritualité thématique et synthétique, en citant les textes de Libermann comme la critique nous a montré qu'il ne fallait plus le faire à propos même de la Bible : sans tenir compte du genre littéraire, du *Sitz-im-Leben*, des destinataires du texte, de sa date, de la structure même des textes qu'on ne peut pas « découper en rondelles » de sens alors que c'est le tout qui fait sens... Le Libermann des premières années n'est pas le supérieur général de 1850 ; on n'écrit pas la même chose, dans la direction spirituelle, à un séminariste scrupuleux et à un joyeux drille, à une religieuse et au nonce ou au ministre de la Marine...

Établir et lire les textes

La règle de base, c'est : établir les textes et les lire tels qu'ils sont. Il n'est pas inutile de le rappeler pour Libermann et son époque, car aujourd'hui encore se perpétuent certaines mauvaises lectures « matérielles », d'origines diverses, dont les conséquences « sur le sens » ne sont pas neutres.

Donner à comprendre : nécessaire exégèse

Depuis quelques dizaines d'années, l'Église catholique, après une réticence séculaire, pousse chaque baptisé à lire assidûment la Bible dans son texte intégral. Mais parallèlement une intense formation biblique a essayé de se mettre en place pour que ce texte même puisse être lu et compris dans son sens littéral mais aussi ecclésial, tant il est vrai que le fondamentalisme,

---

43. Voir R. CHARTIER (dir.), *La Correspondance. Les usages de la lettre au XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 1991 ; P. CHAUVIGNY, *Les Grands moments de la poste*, Paris, France-Empire, 1988 ; P. CHARBON, *Quelle belle invention que la poste* !, Paris, Gallimard, 1991.

lecture première et au premier degré immédiatement appliquée « à la vie », sera toujours le grand danger de toute lecture des textes fondateurs... Cela est également vrai des écrits des fondateurs d'ordres et de congrégations religieuses. Il faut se méfier de l'illusion lyrique d'être le contemporain de Libermann : il faut éprouver ce que Michel de Certeau appelle « la résistance du passé [44] ». L'autre écueil, c'est de penser, au contraire, que Libermann est incompréhensible pour notre temps : aussi bien sa langue que son époque nous sont tellement étrangères que l'on ne garde que quelques mots rescapés du naufrage et ayant encore la chance de trouver un écho aujourd'hui...

Anachronisme et interprétation fondamentaliste ne seront évités que par une approche ascétique du texte :

– *Du texte lui-même* dans la matérialité de son vocabulaire et dans le fonctionnement de son discours : la longue fréquentation du séminaire de M. Bernard Plongeron à l'Institut catholique de Paris m'a appris à scruter les textes, et c'est là que je me suis risqué à mes premières analyses de textes libermanniens [45].

– *Du texte dans son contexte*, car texte sans contexte n'est que ruine du discours. Et là, c'est au séminaire de M. Jean-Marie Mayeur, à la Sorbonne-Paris IV, que je dois d'avoir découvert non pas seulement les livres d'histoire mais les historiens faisant de l'histoire à travers les rencontres avec Cl. Langlois, Ph. Boutry, A. Encrevé...

L'urgence de cette approche correcte des textes apparaît plus grande encore dans une congrégation comme la nôtre, qui y voit ses textes fondateurs pour le présent et pour... l'avenir puisque, comme le souligne encore Michel de Certeau, « nous sommes avec le passé pour discerner ce que doit être aujourd'hui notre esprit, et avec *nos contemporains* pour juger ces origines et pour décider de nos engagements d'hommes, de chrétiens et de jésuites [spiritains] [46] ». Pour nous, spiritains, la situation soudainement *transculturelle* (et plus seulement *inter-nationale* au sein du même hémisphère nord occidentalisé et christianisé) pose ce problème de façon aiguë.

Il y a également urgence à procéder à des explications de textes, comme à l'école ! Aujourd'hui, un jeune Français contemporain a bien du mal à

---

44. M. de CERTEAU, *La Faiblesse de croire*, Paris, Seuil, 1987, Lire une tradition : 3. Le mythe des origines, p. 60-64.

45. Pendant six ans, de 1980 à 1986, j'ai participé au séminaire de M. B. Plongeron sur « L'autorité et les autorités en régime de civilisation chrétienne » et en ai assuré comme secrétaire la publication annuelle des « Documents de travail » (t. 4 à 9).

46. M. de CERTEAU, *op. cit.*, p. 53.

comprendre « le Libermann », véritable langue étrangère d'une civilisation religieuse engloutie. À plus forte raison, un anglophone ne disposant pas de l'intégralité d'une traduction valable de Libermann ; et plus encore, un africain anglophone...

Que l'on n'aille surtout pas croire que nous n'avons à faire ici qu'à un « point de détail » ! Nous rejoignons en fait un problème d'ecclésiologie et d'herméneutique de la tradition tout à fait général dans une Église qui devient pour la première fois « catholique » dans les faits, présente dans le monde entier, donc affrontée au défi de la pluralité des cultures. Ce que l'historien Claude Prudhomme exprimait ainsi récemment : « L'histoire lègue [...] aux congrégations missionnaires françaises un héritage dont la gestion peut être un test de la capacité du catholicisme a assumer son internationalisation. La substitution aux missionnaires français ou européens d'un recrutement venu des anciens pays de mission, l'apprentissage d'une cogestion entre originaires des divers continents, y compris sur le plan financier, la prise en compte de la diversité des situations, l'élaboration d'une théologie qui traduit ces changements et fixe des objectifs communs, tous ces défis confèrent à ces congrégations la responsabilité d'être un peu les laboratoires d'une Église catholique elle aussi en voie d'internationalisation [47]. »

Découvertes archivistiques et ecclésiologiques

Après tant d'études sur Libermann depuis cent-cinquante ans, on aurait pu penser qu'à défaut de découvertes non encore faites ou de mémoires non encore publiées, tous les fonds d'archives connus et accessibles avaient été explorés et exploités... Nul doute que si le père Jean Letourneur avait vécu plus longtemps, peu de choses auraient échappé à son insatiable et voyageuse curiosité... Encore que, pour le séjour romain de Libermann en 1840, dernière partie par lui rédigée dans ses *Cahiers Libermann* [48], il ne soit pas allé voir les archives de la Propagande où plus rien de neuf ne pouvait sans doute être trouvé, depuis le temps... C'est bien là l'erreur. Au principe général « On ne

47. Claude PRUDHOMME, « Développement et mutations de l'idée missionnaire catholique au XX^e siècle. La place du mouvement missionnaire français » [« La France, pays de missionnaires », Centre Saint-Louis de France, Rome, 5 octobre 2000], *Mémoire Spiritaine*, n° 13, premier semestre 2001, p. 107-128 (citation : p. 128).

48. J. LETOURNEUR, *CL*, cahier n° 8 : " Rome (1840-1841) ; annexe sur la *Règle provisoire*, le *Commentaire de saint Jean* ", 1968, 2-128-84 p.

trouve que ce que l'on cherche », s'ajoute le principe de base de la traque historique : les documents ne répondent qu'aux questions qu'on leur pose, « leur histoire n'existe qu'au moment où on leur pose un certain type de questions et non au moment où on les recueille, fût-ce dans l'allégresse », comme le dit Arlette Farge [49]. Je pense avoir apporté dans mes travaux libermanniens une assez bonne illustration de ce que l'on peut trouver en se posant les bonnes questions, y compris de nouveaux documents dans des fonds d'archives aussi connus et déjà exploités que ceux de la Propagande à Rome. Et cela, en particulier pour la genèse, et la signification ecclésiologique même, du grand *Mémoire sur les missions des Noirs en général et sur celle de la Guinée en particulier* présenté par Libermann le 15 août 1846 à la sacrée congrégation de la Propagande [50]. Il faut lire notre grand chapitre sur « L'effervescente année 1846 et la genèse du grand *Mémoire* de Libermann à la Propagande [51] » en lien avec les recherches postérieures aux archives de la Propagande dont j'ai rendu compte dans un article de *Mémoire Spiritaine* : « Un mémoire *secret* de Libermann à la Propagande en 1846 ? Enquête et suspense [52] », cependant que, dans le même numéro, – parce que c'est le document missionnaire du Magistère le plus important du XIX[e] siècle, manifestement inspiré par Luquet et fondement de la missiologie de Libermann – je donnais la première édition depuis un siècle de l'Instruction de la Propagande *Neminem Profecto*, du 23 novembre 1845 (texte latin/français ; introduction ; annotations critiques et références) [53].

Faisons donc état des divers *fonds d'archives* fréquentés, sinon épuisés. En plus des *Archives spiritaines* (Chevilly-Larue) (Arch. CSSp) que j'ai contribuées à enrichir par apport de photocopies et microfilms de diverses origines, il faut mentionner les *Archives des Missions étrangères de Paris* (Arch. MEP). À Paris, toujours, les *Archives des Eudistes* (rue Jean Dolent) m'ont permis d'intéressantes découvertes et la correction d'un certain nombre d'idées reçues sur le départ de Libermann d'Issy-les-Moulineaux pour Rennes. Les *Archives Luquet*, autrefois au grand séminaire de Langres lorsque le Père François Pinus préparait son mémoire important et neuf sur

---

49. A. FARGE, *Le Goût de l'archive*, Paris, Seuil, 1989, p. 19.

50. Édité par nos soins, avec introduction et plan structuré, dans : P. COULON, P. BRASSEUR (dir.), *Libermann...*, p. 221-270.

51. P. COULON, P. BRASSEUR (dir.), *Libermann...*, p. 401-455.

52. P. COULON, « Un mémoire *secret* de Libermann à la Propagande en 1846 ? Enquête et suspense », *Mémoire Spiritaine*, n° 3, Premier semestre 1996, p. 19-50.

53. *Mémoire Spiritaine*, n° 3, Premier semestre 1996, p. 111-142.

Mgr Luquet [54], ont été transportées dans la Maison Jean XXIII de la même ville (Arch. Luquet). À la recherche de Mgr Truffet, je me suis déplacé en Haute-Savoie, à Rumilly, sa ville natale (*Arch. paroissiales Rumilly*) et *aux Archives départementales de Chambéry*, aidé par les Amis du Vieux Rumilly et de l'Albanais !

À Rome, non sans difficultés, vaincues « à la romaine » par un billet de recommandation du très libermannien cardinal Jacques Martin, il m'a été possible de mettre à jour (au sens propre) le texte primitif du *Mémoire* à la Propagande de 1846, aux Archives de la Propagande (*Arch. Prop. Fide*), texte que personne (apparemment) n'avait eu l'idée d'essayer de retrouver... Enfin, les *Archives de la Société de Marie* (Maristes) (Arch. SM), à la maison généralice (Via Poerio, Rome), m'ont permis de clarifier le ballet à quatre que le père Libermann, Mgr Luquet, le père Theiner (de l'Oratoire) et le père Colin, fondateur des Maristes, ont mené à Rome, durant l'été 1846, dans une commune réflexion sur les fondements ecclésiologiques souhaitables pour la Mission universelle en Afrique, en Océanie, en Australie ou en Amérique, vivante illustration de l'influence subie et exercée par Libermann.

Les travaux ci-dessus mentionnés ont pour la première fois mis en lumière, de façon historiquement rigoureuse, la pensée ecclésiologique de Libermann. On peut résumer ainsi de façon synthétique la signification et les implications ecclésiologiques et missiologiques de ce que Libermann demande dans la version première de son *Mémoire* de 1846, dans la « ligne Luquet » : il faut créer en Afrique des Églises locales de plein droit, fixées *sur le sol*, que seuls font exister des évêques à part entière [= *titulaires* dans le vocabulaire de l'époque] et pas simplement vicaires apostoliques ; pas un évêque seul, mais plusieurs évêques pouvant se réunir en synode. Les évêques sont les seuls responsables de la mission, de leur « Église » et non pas les instituts missionnaires : en bonne logique, cela condamne en lui-même et à terme ce que sera le *jus commissionis* (le « droit de commission ») confiant un territoire à une congrégation. Cela pose aussi le problème, sans cesse repris jusqu'à nos jours, du mode d'insertion et de collaboration des religieux dans une Église locale. On se souviendra que ces vues sur la mission ont été exprimées en 1845-1846 et qu'elles ne se verront franchement admises et mises en application qu'au cours du siècle suivant, et pleinement justifiées qu'au concile Vatican II.

---

54. F. PINUS, *Mgr Luquet et l'Instruction* Neminem Profecto. *La question du clergé indigène durant les années 1844-1848. Contribution à l'histoire de la théologie missionnaire*, Lille, Faculté de théologie, 1959, 291 p. dact.

« La grâce des deux Testaments » dans la lignée de l'apôtre Paul

Essayons de résumer le propos des travaux que nous présentons pour cette thèse en reprenant des éléments de la conclusion donnée à la partie inédite qui constitue le Volume II de ces travaux. Cette partie inédite a été présentée comme *Le Livre de l'Exode*, car elle entendait expressément donner par ce titre une clé d'interprétation de la longue itin*errance* de Libermann avant qu'il ne devienne, en 1841, le fondateur d'une société missionnaire. Le choix de la *figure* biblique et spirituelle de *l'Exode* nous apparaît justifié par les racines juives de Libermann et la conscience qu'il montre d'inscrire sa vocation et son œuvre dans la lignée de l'apôtre *saint Paul*.

Cette double référence – que nous pouvons appeler avec lui parlant de Jean le Précurseur, et en l'appliquant à sa propre personne : « la grâce des deux Testaments [55] » – ne peut être établie rigoureusement qu'après avoir parcouru l'ensemble de sa vie et de son œuvre, lorsque se clôt, le 2 février 1852, le *Livre des Actes* de ce nouvel apôtre des gentils. C'est la raison pour laquelle nous avons intitulé la conclusion des travaux présentés : « Libermann ou " la grâce des deux testaments " dans la lignée de l'apôtre Paul ».

La question juive

Nous avons essayé de montrer dans le long chapitre III de ce *Livre de l'Exode*, que la « conversion » de Jacob Libermann s'était sans doute jouée autour de la quête du Messie, finalement reconnu en Jésus à la suite d'une grâce illuminative survenue après que le jeune homme, ne croyant plus guère qu'au Dieu des philosophes, se soit « retourné » dans une fervente invocation vers le Dieu de ses pères, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

À partir de ce moment, Libermann vit la continuité de la Parole de Dieu d'un Testament à l'autre en persistant toute sa vie à se référer à sa Bible hébraïque et même au Talmud [56], depuis Saint-Sulpice jusqu'à la fin de sa vie.

---

55. *CSJ*, p. 76 (sur Jean 1 : 31).

56. Dans la thèse elle-même, nous recensons toute une série de témoignages qui montrent que Libermann a continué toute sa vie à lire sa bible en hébreu. M. Cahill (cf. *supra*, la note 32) a-t-il fait la recension de tous ces témoignages ? Face à ce fait, et à ce qu'il signifie au niveau de la structuration inconsciente de la personnalité, est-il pensable que l'océan de l'École française ait supprimé toute trace de sa culture juive, comme il le dit dans la conclusion de sa thèse ?...

Quelques mois avant sa mort, un témoignage, de la part d'un étudiant de Notre-Dame du Gard où Libermann fait un séjour prolongé, nous renseigne sur son état d'esprit final :

« Un jour que nous prenions notre récréation sous la belle charmille du Gard, j'eus, quoique des plus jeunes, le courage, à l'occasion de causeries théologiques, de lui demander si, parmi les ministres protestants et les rabins [sic], il pouvait y en avoir qui fussent dans la bonne foi. - Oui, répondit-il sans hésiter, et plus qu'on ne pense. L'effet produit sur moi par cette affirmation si catégorique, fut de changer, à l'instant, en une vraie compassion, l'indignation que je nourrissais contre les ministres de l'erreur [57]. »

Bien entendu, en disant cela, Libermann ne pouvait que penser à son père, le rabbin de Saverne !, et à d'autres, sans doute... Cette certitude sans hésitation qui l'habitait en 1850 montrait qu'il avait fait sa « synthèse personnelle » sur son propre passage du judaïsme au christianisme. Il me semble que *cette synthèse et cet équilibre vital lui sont venus de la lecture qu'il a faite de sa propre vie et de sa vocation missionnaire à la lumière de la vie et de la vocation de l'apôtre Paul.*

Le passage aux « gentils » par sa vocation aux Nègres

Qu'on se souvienne : le premier texte missionnaire connu de Libermann est celui de la *lettre à M. Féret*, écrite depuis Lyon. Nous l'avons longuement analysée et avons montré qu'en défendant avec passion la vocation aux Nègres de M. de la Brunière, à partir de l'exemple de l'apôtre des gentils – du « grand saint Paul » –, c'est son propre itinéraire de juif passé au Christ et sa propre vocation missionnaire que Libermann défendait.

Plusieurs témoignages portant sur les années de Rennes et les semaines qui ont précédé son choix de l'Œuvre des Noirs, en 1839, nous montrent, comme par hasard, un Libermann plongé dans saint Paul. Ainsi, M. Mangot : il faisait partie de ces jeunes aspirants eudistes étudiant à Issy et partis à Rennes en même temps que Libermann pour faire leur noviciat avec lui, et il témoigne : « En récréation, il nous édifiait par ses considérations sur saint Paul, qu'il nous représentait comme n'écrivant pas une ligne de ses lettres sans avoir l'œil fixé sur le divin Maître. Il ajoutait que l'humanité sainte de Notre-Seigneur devait être le modèle de tous les chrétiens. Il m'engageait en

57. Lettre du 5 mai 1893, Arch. CSSp : 14-A-V. *ND, Compléments*, p. 181-182.

particulier à lire les épîtres de saint Paul [58]. » À la fin des vacances d'été, en septembre 1839, sans encore savoir qu'il va bientôt quitter Rennes pour Rome, Libermann passe quelque temps à Issy où il est très attendu par les séminaristes. Le P. Collin se rappelle que, lors d'une « promenade au bois de Fleury » avec Libermann, « sur la prière qu'on lui en fit, il prit son *Novum Testamentum*, se mit à expliquer, pour l'édification de tous, quelques passages de saint Paul [59] ».

L'année à Rome, c'est le bon moment à partir duquel considérer l'itinéraire de Libermann, nous l'avons vu. C'est à Rome que s'achève en quelque sorte son « enfance », sa « formation », son initiation chrétienne : c'est là qu'il va trouver sa place dans l'Église, sa vocation spécifique, d'une façon telle que son passé juif est intégré dans sa vocation aux gentils. Devant la *Confession*, à Saint-Pierre, il médite sur le destin de ces « deux pauvres juifs » que sont les apôtres Pierre et Paul. C'est la première lettre de Paul aux Corinthiens qu'il commente à Luquet. Dans son *Commentaire de S. Jean*, écrit au fil de la plume en attendant que l'horizon ne s'éclaircisse, il contemple à la fois le mystère d'Israël acceptant ou refusant le Christ mais aussi le mystère de sa propre vie et de sa propre vocation aux gentils.

Une place à part dans la galerie des « convertis »

Le passage aux gentils par sa vocation aux Nègres et son identification à l'apôtre Paul expliquent aussi le profil particulier de Libermann dans la galerie des convertis du judaïsme dans le premier XIX^{e} siècle. Il faut avoir bien peu étudié cette période ou le cas de Libermann pour affirmer avec Pierre Pierrard : « Quelques noms dominent le groupe important des " convertis " devenus " convertisseurs " : le rabbin strasbourgeois David Drach (1791-1865) ; le vénérable François-Marie Libermann [60] (1802-1852) ; les frères Théodore-Marie (1802-1884) et Alphonse-Marie (1812-1884) Ratisbonne, fils d'un riche banquier de Strasbourg, fondateurs des congrégations des Prêtres et des Sœurs de Notre-Dame-de-Sion voués à l'apostolat des juifs [...] [61]. » Cette affirmation de Pierrard, en ce qui

58. Procès apostolique, déposition du 10 février 1882. *ND*, I, p. 521.

59. « Renseignements recueillis par le P. Delaplace de la bouche du R. P. Collin », « Paris, 16 juillet 1856 » : *ND*, III, p. 365.

60. Si l'on donne plusieurs prénoms, on n'omet surtout pas le troisième : Paul, auquel Libermann était certainement très attaché...

61. Pierre PIERRARD, *Juifs et catholiques français. D'Édouard Drumont à Jacob Kaplan (1886-1994)*, Paris, Le Cerf, 1997, p. 23. Pareille affirmation déjà présente dans l'édition de 1970 n'a pas été corrigée. Il est vrai qu'elle se trouve dans l'introduction de l'ouvrage, vaste panorama résumant tout le début du siècle qui n'est pas le sujet traité...

concerne Libermann, est entièrement fausse, et c'est en cela qu'il se distingue et de son « catéchète » Drach et des frères Ratisbonne. Alors que ceux-ci, sur les traces de Pierre, se tournaient vers la Synagogue d'où ils venaient, Libermann trouvait sa vocation à la suite de l'apôtre Paul. Les seuls juifs qu'il essaya de « convertir » furent les membres de sa famille proche qui ne l'étaient pas, comme sa demi-sœur Sara, avec laquelle il discute longuement religion à Saverne, en septembre 1836, mais sans beaucoup de succès et à laquelle il promet d'en rester là.

De l'école de Saint-Sulpice à l'école de la Mission

Qu'à partir du moment où Libermann devient fondateur, quelque chose se passe en lui et donne une dimension nouvelle à sa personnalité, preuve que la chrysalide est enfin devenue papillon, nous le voyons dans la façon dont il est amené à inventer sa voie en se détachant peu à peu de la tradition sulpicienne d'où il sort. Il s'en explique admirablement à son *alter ego*, M. Le Vavasseur parti missionner à l'île Bourbon, dans une lettre du 10 mars 1844 :

« Quant aux Sulpiciens, ce sont de saintes gens, capables de donner de bons conseils en tout ce qui concerne l'esprit ecclésiastique ; mais pour nos affaires, ce ne sera jamais chez eux qu'il faudra chercher des avis. Il est reconnu et certain qu'ils entendent peu tout ce qui se passe hors de leurs maisons ; ce serait une chose bien extraordinaire qu'ils comprissent et pussent bien juger de ces choses dont ils n'ont aucune expérience et dont ils ne peuvent avoir une idée exacte. Encore une fois, en cela, nous mettons notre confiance en Dieu, consultons-le puisque nous n'avons guère d'autres conseillers pour le moment. C'est l'avis de M. Carbon, qui me dit cela l'an passé [62]. »

Non pas que le vocabulaire et les catégories de l'École française disparaissent complètement, mais l'expérience du fondateur l'amène à modifier ce que le directeur spirituel des années d'*Exode* avait appris à Saint-Sulpice. Cela n'a pas échappé à Yves Krumenacker dans son gros ouvrage de synthèse d'un séminaire de la faculté de théologie de Lyon – réuni autour de lui-même et de Jean Comby –, consacré pendant sept ans à l'école française de spiritualité et auquel j'ai participé moi-même pendant les cinq dernières années. On peut considérer comme très juste les lignes de conclusion des pages consacrées à Libermann :

62. « À Monsieur Le Vavasseur, Missionnaire apostolique, à Saint-Denis, Île Bourbon. » « À La Neuville, le 10 mars 1844. » *ND*, VI, p. 118. On remarquera que c'est un sulpicien, M. Carbon, qui convient avec lui de la chose...

« Pourtant, après avoir quitté Rennes, Libermann ne fera presque plus d'allusion à Olier ou à Jean Eudes. Ce ne sont pas pour lui des maîtres dont il cherche à devenir le disciple. Ils lui ont simplement permis d'aboutir à une synthèse spirituelle personnelle. Ayant assumé leur pensée, il peut s'en détacher pour se mettre, avec un esprit fidèle au leur, au service des plus pauvres et des plus démunis, les Noirs esclaves ; et tout d'abord en formant les prêtres qui pourront les évangéliser. En effet Libermann, comme beaucoup de bérulliens du XVII[e] siècle, a été un formateur de prêtres doté d'une vaste sensibilité apostolique et missionnaire [63]. »

Du Très-Haut au Très-Bas

Faut-il alors s'étonner que le texte le plus célèbre – à mon avis, à juste titre, car l'essentiel de Libermann y est – soit celui de la lettre à la communauté de Dakar et du Gabon, en date du 19 novembre 1847 [64], *lettre pétrie de la pensée de saint Paul*, offrant une magnifique théologie et spiritualité missionnaires à l'imitation du Christ Serviteur. Il y définit l'attitude fondamentale de la mission en acte. Toute la lettre contient une multitude de parallélismes avec les lettres de saint Paul. Mais, dans la dernière partie, nous pouvons repérer une *structure particulièrement saisissante* : la même que celle du texte de saint Paul dans **Philippiens 2 : 5-11**. Il s'agit du *mouvement même de la Kénose* dans l'hymne paulinienne, que le texte libermannien épouse point par point. La mission se trouve, du coup, définie par ce qui sous-tend la pensée de saint Paul lui-même, c'est-à-dire le *chant du Serviteur* d'Isaïe 52 : 13 à 53 : 12. Dans le missionnaire, on ne peut trouver d'autres « dispositions » que celles « que l'on doit avoir dans le Christ Jésus, Lui qui... » (*Ph* 2 : 5).

Cette vision de la mission s'inscrit dans diverses traditions dont Libermann est l'héritier. Il relit saint Paul dans la ligne sulpicienne de M. Olier, lui-même disciple de Bérulle pour qui l'*exinanition* (kénose) et la *servitude* sont au cœur du mystère de l'Incarnation. Aux origines des Missionnaires du Saint Cœur de Marie, à travers ses tout premiers membres, on retrouve le même esprit : Tisserant, lui-même d'ascendance haïtienne et

---

63. Yves KRUMENACKER, *L'école française de spiritualité. Des mystiques, des fondateurs, des courants et leurs interprètes*, Paris, Le Cerf, 1998, p. 598.

64. Cf. Paul COULON, « " Faites-vous nègres avec les nègres " ou la stratégie missionnaire d'un mystique (1847) » in : P. COULON, P. BRASSEUR, *Libermann..., op. cit.*, p. 489-546.

donc africaine, veut être « entièrement l'esclave des anciens esclaves » ; Mgr Truffet, premier vicaire apostolique de Dakar, disait des Africains : « Trop longtemps, ils ont été esclaves. C'est à leur tour d'être servis, et à nous d'être leurs serviteurs. » Il y a aussi l'horizon de la grande tradition missionnaire : grâce à son ami Luquet (1810-1858), des Missions étrangères de Paris, Libermann a découvert les *Instructions* de la S. C. Propagande de 1659 avec leurs consignes disant équivalemment : « Faites-vous chinois avec les Chinois. »

Quelques mois avant sa mort, Libermann écrit à un jeune missionnaire débarquant à Grand-Bassam, M. Lairé : « Ce peuple africain n'a pas besoin et ne sera pas converti par les efforts de missionnaires habiles et capables : c'est la sainteté et le sacrifice de ses Pères qui doivent le sauver [65]. » Être saint et être missionnaire, c'est la même chose : c'est entrer dans le mouvement de l'*agapè* trinitaire. Libermann, loin de concevoir la mission comme un *dépaysement exotique* (sortir « *de chez-soi* »), la présente comme un *dépassement kénotique* (sortir « *de soi* »).

Le petit juif de Saverne a revécu dans son corps et dans son âme toute l'histoire de son peuple : en lui, fils d'Israël ayant revêtu le Christ, le Dieu de l'Alliance se révèle Lumière des Nations. Et si Libermann reste un maître, c'est qu'il fut d'abord un disciple et un témoin passionné. Il n'a jamais réduit l'aventure missionnaire à une stratégie de conquête, sa politique missionnaire fut d'abord une mystique. « L'intérêt, la question, l'essentiel est que dans chaque ordre, dans chaque système la mystique ne soit point dévorée par la politique à laquelle elle a donné naissance » (Péguy). Libermann n'a rien fait d'autre que de prendre au sérieux le mouvement même du salut à l'imitation du Serviteur : « aller jusqu'au bout » (Jn 13, 1) du Dieu de Jésus-Christ, passer du Très-Haut au Très-Bas...

---

65. À M. Lairé. Paris, le 8 mai 1851. *ND*, XIII, p. 143. Lettre analysée longuement dans *Mémoire Spiritaine*, n° 2, novembre 1995 : Paul COULON, « L'évangélisation de la Côte-d'Ivoire : préhistoire spiritaine d'un Centenaire » [Présentation et analyse de la correspondance Libermann/Lairé en 1851], p. 100-127.

Mémoire Spiritaine, n° 15, premier semestre 2002, p. 41 à p. 52.

Une soutenance de thèse devant la Sorbonne et l'Institut catholique de Paris : une présentation renouvelée de Libermann

*François Nicolas**

Le 8 décembre 2001 [1], le père Paul Coulon a défendu une thèse sur le père Libermann, à la fois devant la Sorbonne et devant l'Institut catholique de Paris : *François Libermann (1802-1852). Relecture historique et théologique de l'itinéraire d'un fondateur missionnaire*. À notre connaissance, ce n'était que la deuxième fois que des travaux sur Libermann se trouvaient ainsi

* Spiritain (France). Après des études universitaires à la Grégorienne (Rome), professeur de philosophie au scolasticat spiritain de Mortain (Manche), 1960-1966. Directeur du séminaire d'Aînés de Saint-Ilan (Bretagne) et fondateur du Centre de formation à la coopération internationale, 1967-1973. Supérieur régional des spiritains pour la région Paris-Nord, 1973-1979. Vicaire provincial pour la France, 1979-1985. Directeur de la revue *Spiritus*, 1985-1986. Conseiller général de la congrégation, 1986-1992 (généralat de Pierre Haas). Actuellement, Directeur adjoint de l'Œuvre des Orphelins Apprentis d'Auteuil. Il s'est spécialisé dans l'étude des Règles de Libermann pour le *Saint-Cœur de Marie* puis pour le *Saint-Esprit*. Publications libermanniennes internes à la congrégation : *La Naissance d'un code de spiritualité missionnaire : Règle provisoire des missionnaires de Libermann. Texte et commentaire* (Mortain, 1967) ; en collaboration avec A. BOUCHARD : *Synopse des deux Règles de Libermann, précédée de la première Règle spiritaine. Texte intégral et authentique* (Paris, 30, rue Lhomond, 1968) ; *Points de repères pour une Règle de vie d'après Libermann* (Paris, 30, rue Lhomond, 1981).

1. Hasard du calendrier ou pas, on ne manquera pas de relever l'importance symbolique de cette date, la fête mariale de l'Immaculée-Conception étant centrale dans la double tradition spiritaine, aussi bien du côté de Poullart des Places que de Libermann.

présentés en Sorbonne. La première fois, c'était par l'abbé Pierre Blanchard, enseignant aux Facultés catholiques de Lyon, le 25 avril 1959. De cette soutenance, la toute nouvelle revue *Spiritus*, dans son numéro 2, avait publié un long compte rendu [2], dont l'ouverture mérite d'être citée :

« Le pittoresque de la vie parisienne est fait de contrastes, parfois déconcertants. C'est ainsi que, le 25 avril 1959, dans la vieille rue Saint-Jacques, tandis que l'une des portes de la Sorbonne était gardée militairement pour protéger les allées et venues de M. Soustelle, dont l'épouse allait soutenir une thèse de doctorat sur l'histoire des Incas, l'entrée voisine était franchie pacifiquement par un flot de soutanes qui se dirigèrent vers l'amphithéâtre Edgar-Quinet : pure coïncidence sans doute, que ce patronage, mais non dénuée d'ironie quand on songe d'une part à l'anticléricalisme plutôt militant du célèbre libre-penseur et de l'autre au sujet de la thèse « mystique » défendue par un prêtre, professeur aux Facultés catholiques de Lyon. [...] Il était 13 heures et demie précises, quand l'appariteur annonça avec le ton de circonstance – et nous savons que les soutenances de thèses sont parmi les circonstances les plus solennelles de la vie universitaire : « Messieurs, le jury. » Tout le monde présent se leva avec déférence... [3]. »

Comme on le faisait alors pour le Doctorat ès Lettres, l'abbé Blanchard présentait deux thèses : une thèse principale, intitulée *L'expérience religieuse et la doctrine du Vénérable Libermann : les fondements et la structure de l'expérience*, et une thèse complémentaire : *Les dimensions de l'expérience : la personnalité et l'action du P. Libermann* [4]. Dans son exposé préliminaire, l'auteur définissait ainsi son propos :

« Ces deux thèses organiquement liées l'une à l'autre, bien que l'objet de chacune soit distinct, composent un travail qui n'est *ni une vie* de Libermann, *ni un itinéraire spirituel*, mais *une étude descriptive et réflexive de psychologie religieuse* dans laquelle on essaie de saisir les rapports internes, constants et féconds de l'expérience et de la doctrine. C'est au sein d'une expérience que s'est formée cette doctrine et c'est une doctrine qui a orienté cette expérience [5]. »

---

2. « Libermann en Sorbonne. La soutenance de thèse de M. le chanoine Pierre Blanchard », *Spiritus*, n° 2, octobre 1959, p. 167-183. L'article est signé *Testes* ; nul doute que le *témoin* anonyme ne fût le directeur fondateur de la revue, Athanase Bouchard.

3. *Idem*, p. 167.

4. *Ibidem*. C'est le 19 juin 1910 que le pape Pie X avait proclamé l'héroïcité des vertus de Libermann, lui conférant ainsi le titre de *Vénérable*, étape dans le processus de *béatification*. Le décret d'introduction de sa cause en vue de la béatification avait été signé par Pie IX, le 1er juin 1876, et ses *écrits* approuvés après examen, le 15 mai 1886.

5. *Idem*, p. 169. C'est nous qui soulignons par les italiques.

Ce monumental travail fut publié en deux volumes [6]. En lisant le chapitre introductif, on peut clairement voir dans quel contexte historique et avec quelle motivation profonde, il a été mené par son auteur entre 1952 et 1959. On peut y lire, en effet :

« Dans un monde où la mort de Dieu provoque l'agonie de l'homme [...] les saints, qui sauvent les hommes du désespoir en leur rappelant leur vocation à la grandeur dans leur consentement à l'amour rédempteur, ont repris une saisissante actualité. L'humanisme le plus authentique, le plus universel, le plus fécond est celui de la sainteté [7]. »

D'une thèse l'autre : un nouvel angle d'attaque

Autre temps, autre style : le Centre Malesherbes (Paris IV) où s'est passée la soutenance de Paul Coulon n'a rien de particulièrement solennel ; le rituel même est devenu plus sobre (personne ne s'en plaint...). Autre thèse également. Très élogieux pour l'importance et la qualité du travail de l'abbé Blanchard, les membres du jury (MM. Henri Gouhier, Robert Ricard, Jean Guitton, Victor Tapié et Alphonse Dupront) avaient pourtant été unanimes à en trouver insuffisante *la dimension historique*, à estimer non suffisamment éclairées les relations entre Libermann et son époque. C'est cette brèche dans les études libermanniennes que Paul Coulon a voulu commencer à combler. Son angle d'approche est différent : il s'agit d'une thèse en histoire et en théologie. Il nous fait découvrir un Libermann mal connu, en le situant à la fois dans le contexte de son environnement historique, et dans les étapes de

6. Pierre BLANCHARD, *Le Vénérable Libermann (1802-1852)*, Paris, Desclée de Brouwer, 1960, Tome I : Son expérience, sa doctrine, 574 p. ; Tome II : Sa personnalité, son action, 518 p. Voici une rapide notice biographique de l'abbé Pierre Blanchard : Né à Besançon le 20 septembre 1912 ; élève très brillant (et très personnel) tout au long de ses études ; prêtre le 2 juillet 1938 ; professeur au séminaire de Consolation (1938-39) ; études universitaires à Lyon (Licence ès Lettres en philosophie, et Diplôme d'études supérieures en philosophie). 1947-1983, professeur de philosophie aux Facultés catholiques de Lyon, enseignant de psychologie des religions à l'Institut de pédagogie de cette même université catholique. Nommé chanoine honoraire de Besançon après la soutenance de sa grande thèse en Sorbonne sur Le *Vénérable Libermann*, il prend sa retraite, en 1983, dans sa ville de Besançon où il décède le 26 juin 1991. Grand prédicateur de retraites, il laisse une œuvre écrite importante, centrée sur la psychologie religieuse, la vie spirituelle et la sainteté, publiée essentiellement dans la prestigieuse collection des « Études carmélitaines ».

7. P. BLANCHARD, *op. cit.*, t. I, p. 7.

son propre *Exode*. La vie du fondateur est présentée comme marquée par des enracinements successifs, balisant son propre itinéraire et rayonnement personnel. Libermann apparaît ainsi comme « *un homme d'influence sous influences* ».

La conversion du fondateur, sa spiritualité, son génie missionnaire ne lui sont pas venus sans tenir compte de son environnement social et religieux, à commencer par ses racines juives. La longue expérience du directeur spirituel, formé à l'école de Saint-Sulpice, trouvera sa pleine originalité en intégrant le réalisme de la conduite des hommes, affrontés au dur terrain de la mission. La pensée missionnaire du Fondateur saura s'inspirer habilement des thèses les plus audacieuses de son époque sur la mise en place des Églises locales. C'est ainsi qu'il saura discerner et appliquer la pensée de Mgr Luquet, demandant que soient créés au plus tôt en pays de mission de véritables évêchés, par définition plus indépendants des pays d'origine des missionnaires [8]. Son approche de la mission se fonde sur une synthèse de pensées souvent éloignées les unes des autres auxquelles il imprime sa marque.

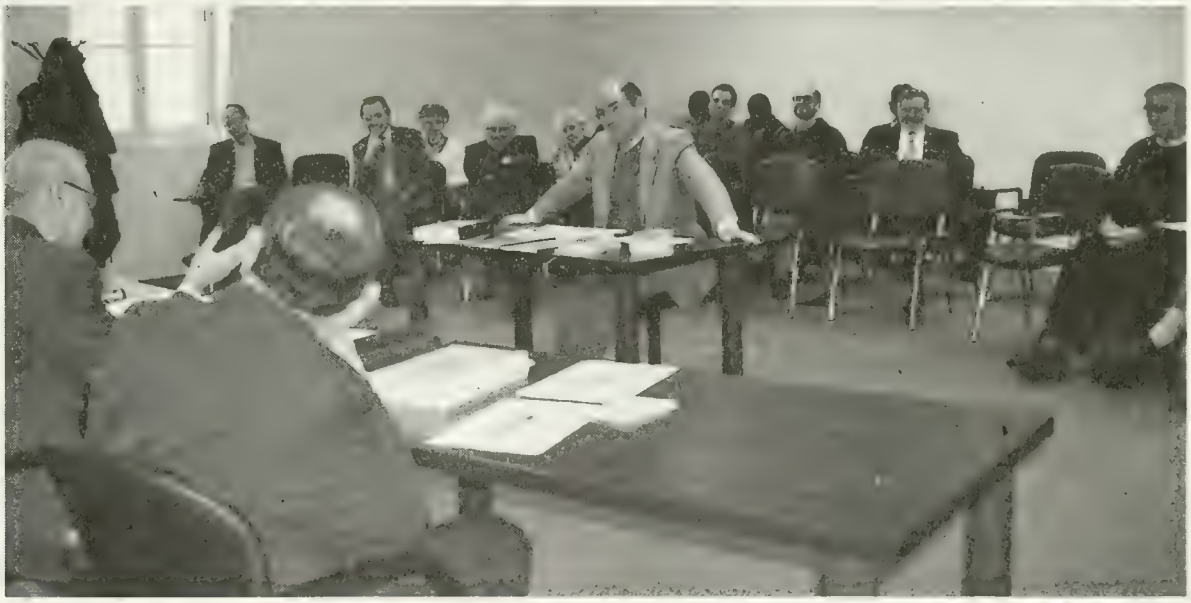
La thèse présentée portait sur l'ensemble des travaux publiés par Paul Coulon depuis vingt ans – centrés essentiellement sur la deuxième partie « missionnaire » de la vie de Libermann [9] – et sur un texte nouveau de 450 pages qui étudie principalement le père Libermann dans la période de sa vie allant de 1802 (date de sa naissance) à 1841 (fondation de la Société des Missionnaires du Saint-Cœur de Marie).

Après la *leçon doctorale* par laquelle le candidat expose brièvement l'itinéraire et le bilan de ses recherches, les six membres du jury (Jean-Marie Mayeur, Jacques Gadille et Michel Meslin, pour la Sorbonne ; Claude Bressolette, Henri-Jérôme Gagey et Michel Legrain, pour l'Institut catholique de Paris) prirent chacun à leur tour la parole pour apprécier le travail avant de

---

8. Jean Luquet (1810-1858), d'abord disciple de Libermann et candidat à l'Œuvre des Noirs, rentre au Missions Étrangères de Paris et part en Inde (1843) où il participe très activement au synode de Pondichéry (1844). Envoyé à Rome pour défendre les décisions de ce synode, il y écrit des *Éclaircissements sur le synode de Pondichéry* dont la pensée sur la mission inspire directement la grande Instruction de la S. C. de la Propagande, *Neminem Profecto*, du 23 novembre 1845.

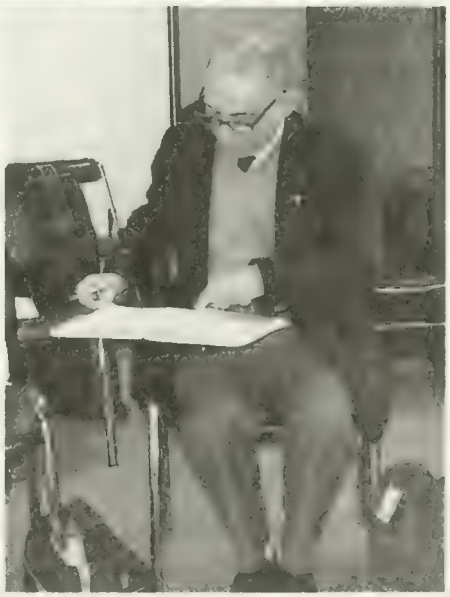
9. Notamment les 300 pages de lui dans l'ouvrage dont il fut le maître d'œuvre avec Madame Paule Brasseur : P. COULON, P. BRASSEUR, *Libermann, 1802-1852. Une pensée et une mystique missionnaires*, Paris, Le Cerf, 1988, 938 p. (Collection Cerf-Histoire - Préface de Léopold Sédar Senghor, de l'Académie Française). Et la série d'articles parus dans diverses revues : *Mémoire Spiritaine, Spiritus, Vie spiritaine*…



Soutenance du 8 décembre 2001

En haut, de g. à dr. :
Le jury : M. Gadille, M. Mayeur,
le P. Bressolette, M. Meslin,
le P. Legrain, le P. Gagey,
Le candidat : Paul Coulon
le P. Christian Berton, provincial de France.
Au milieu, contre-champ :
Le candidat et une partie de l'assistance.
En bas, ci-contre :
Le P. François Nicolas prend
des notes pour son compte rendu.

Photos : Geneviève Karg.



poser quelques questions... La moyenne habituelle d'une demi-heure par intervenant a été respectée : commencée à 9 heures, la soutenance s'est achevée après midi trente.

Méthode historique et rigueur critique

Ouvrant le feu de la soutenance – mais non des hostilités ! –, le rapporteur de la thèse, historien bien connu du christianisme contemporain, le professeur **Jean-Marie Mayeur** (Paris IV) a commencé par faire remarquer l'abondance de la matière fournie, la partie inédite rédigée pour la soutenance ayant à elle seule quasiment la dimension d'une thèse avec ses plus de 400 pages. Il a souligné ensuite la rigueur critique du travail accompli par le père Coulon. Il a rappelé, d'ailleurs, à ce propos, et non sans humour, les vingt années de recherche qui ont abouti à ce résultat impressionnant, mené avec « une méthode remarquable et une rigueur critique sans faille », en revenant sans cesse aux textes, méthode assimilée dans les années quatre-vingt par la participation aux séminaires de M. Bernard Plongeron. L'approche historique est menée à partir de quelques « nœuds » significatifs et dans une démarche concentrique. Certes, lors de la rédaction finale, quelques échafaudages auraient pu être retirés, mais l'édifice réalisé mérite d'être donné en exemple à des étudiants en histoire. C'est une « belle contribution à l'histoire de la spiritualité ».

Mgr **Claude Bressolette**, Recteur de l'Institut catholique de Toulouse et rapporteur pour l'Institut catholique de Paris, a de même souligné l'intérêt d'une présentation historiographique et d'une chronologie biographique de Libermann très documentées et menées avec beaucoup de méthode : elles permettent, de ce fait, une recherche novatrice. Un regret : la construction reste inachevée, puisqu'après le *Livre de l'Exode* (1802-1840) – titre donné à la première partie nouvelle présentée à la soutenance –, il reste à écrire en un seul tout, selon le projet initial, à partir de ce qui a été déjà publié et de recherches complémentaires, le *Livre des Actes* couvrant la période fondatrice du « Saint-Cœur de Marie » (1841-1848), puis celle du « Saint-Esprit » (1848-1852) [10].

---

10. Le 10 septembre 1848, Pie IX confirme la décision de la S. C. de la Propagande approuvant l'union des deux sociétés, celle du Saint-Cœur de Marie disparaissant par sa « fusion » avec celle du Saint-Esprit.

Les deux premiers intervenants étaient les deux directeurs rapporteurs de la thèse pour la Sorbonne et pour l'Institut catholique. Très positives, leurs remarques n'en furent pas moins critiques sur quelques points discutables ou erronés : le mot « ghetto » n'est pas adapté pour désigner le quartier juif de Saverne ; le texte du Concordat de 1801 est cité suivant une version classique mais erronée ; on aurait aimé aussi qu'à côté de l'influence paulinienne, la thèse étudiât davantage celle de saint Jean ; le renvoi à certains textes du concile Vatican II, à plusieurs reprises, fait trop contemporain et risque l'anachronisme (non voulu),... toutes choses que Paul Coulon s'empressa d'admettre !

Ensuite, le père **Michel Legrain**, spiritain, ancien vice-recteur de l'Institut catholique de Paris, s'est félicité aussi de ce que Paul Coulon ait présenté un Libermann arraché à son isolement, tout en lui reprochant d'avoir manqué d'aménité envers des auteurs d'opinions différente, en particulier de spiritains comme Michel Cahill [11], voire le père Cabon [12]. Paul Coulon s'est défendu avec énergie d'attaquer les personnes ; il fallait dénoncer avec force certaines erreurs de fait ou de méthode afin d'éviter à tout prix, selon lui, que soient transmis aux générations spiritaines suivantes des contresens sur le visage véritable de Libermann. Le débat avec Michael Cahill portait en fait sur l'influence chez Libermann de ses racines juives, dont le père Coulon a voulu repérer tous les indices historiques non exploités par M. Cahill et souligner l'importance, montrant qu'il était impossible qu'elles aient été évacuées totalement et que certaines attitudes ou réflexions tout au long de la vie de Libermann ne semblaient pouvoir s'expliquer que par cette référence consciente ou inconsciente.

---

11. *Cf.* M. CAHILL, *Libermann's Commentary on John. An Investigation of the Rabbinical and French School Influence*, Thèse présentée pour le doctorat en science théologique (directeur : Charles Perrot), Paris, Institut catholique, UER de Théologie et de Sciences religieuses, 1985, t. I : XV + 298 p. ; t. I : 93 p. Cette thèse a été publiée anastatiquement, les deux tomes à la suite en un seul volume, avec pagination d'origine : Michael CAHILL, *Francis Libermann's Commentary on the Gospel of S^t John. An investigation of the Rabbinical and French School Influences*, Dublin and London, Paraclete Press, XXII-298 p + 93 p. (Studies in the Spiritan Tradition, 1).

12. Le père Adolphe CABON (1873-1961), archiviste général de la congrégation du Saint-Esprit, a rassemblé et édité, sur quarante ans, ce qui constitue la principale source documentaire sur Libermann : *Notes et Documents relatifs à la vie et à l'œuvre du Vénérable François-Marie-Paul Libermann, supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie*, pour distribution privée, Paris, Maison Mère, 30, rue Lhomond. (13 tomes + 2 tomes d'*Appendices* et 1 tome de Compléments, 1929-1956 (toujours cité : *ND*).

Allier histoire et théologie

Le professeur **Jacques Gadille** (Lyon III) a rappelé également au père Coulon le long chemin parcouru depuis les années quatre-vingt, où la thèse avait été mise en chantier, en ajoutant : « Mais n'est-ce pas le propre d'une soutenance sur travaux que de mettre en valeur le fruit de longues années de travail ? » Il a rendu hommage aux responsables successifs des archives spiritaines, qui, dès les origines, ont recueilli et classé les sources très précieuses rendant possible la recherche. Le Père Coulon a bien mis en relief l'attitude originale demandée par Libermann aux missionnaires, disant, par exemple, aux premières sœurs missionnaires de Castres qu'« elles doivent arriver sur la côte comme de petites enfants d'un an ». En insistant fortement sur les influences pauliniennes qui ont marqué Libermann, continue le professeur Gadille, l'auteur n'a peut-être pas assez approfondi ce qu'il devait à saint Jean. À ce propos, le travail semble faire une impasse sur le *Commentaire de l'évangile de saint Jean* écrit par le fondateur durant son séjour à Rome ; ce commentaire avait fait l'objet en 1988 d'une présentation très éclairante par le père Lécuyer [13].

Tout en reconnaissant qu'il n'avait pas encore eu le temps d'étudier à fond ce *Commentaire* – un chapitre non écrit prévoyait d'étudier pour eux-mêmes les textes de fondation de l'année romaine : *Petit mémoire à la Propagande, Règle provisoire, Commentaire* –, le père Coulon maintient qu'il ne le considère pas, du point de vue où il se place, comme faisant partie des meilleurs textes

13. Théologien de renom et ancien supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit, né à Kerfourn (Morbihan) le 14 septembre 1912, décédé à Chevilly-Larue, le 27 juillet 1983. Docteur en philosophie et en théologie de l'Université Grégorienne (Rome), professeur de théologie au scolasticat spiritain, à Cellule et à Chevilly (1940-1945) ; directeur au séminaire français de Rome (1945-1962), enseignant de théologie à l'Institut pontifical *Regina Mundi* et de patristique à l'Institut Jean XXIII de l'Université du Latran ; donne pendant de longues années à l'Institut de spiritualité de l'Université grégorienne un cours sur « la spiritualité sacerdotale aujourd'hui ». Nommé par Jean XXIII parmi les experts chargés de préparer le Concile Vatican II. Procureur général de la congrégation près le Saint-Siège (1962-1968), il joue un rôle très actif au Concile Vatican II comme théologien dans les questions concernant l'Église (la collégialité épiscopale notamment) et le ministère presbytéral. Supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit (1968-1974). Pendant la période post-conciliaire, il est consulteur au Consilium pour la réforme de la liturgie et auprès des Congrégations de la Doctrine de la Foi, de la Propagande et des Rites. À la fin de son mandat de supérieur général, il regagne le séminaire français de Rome pour continuer son travail de formateur de prêtres, poursuivre son œuvre théologique et se consacrer particulièrement aux études des sources spiritaines : Poullart des Places et Libermann. Sa bibliographie comporte 8 livres et 150 articles.

de Libermann (ici, un autre débat pourrait s'ouvrir avec des spiritains qui considèrent ce livre, comme une analyse très pertinente de l'itinéraire psychologique d'une vie spirituelle). Quoi qu'il en soit, d'accord en cela avec M. Cahill, Paul Coulon s'en est servi pour retrouver certains éléments proprement autobiographiques que Libermann y a mis, consciemment ou inconsciemment.

Le père **Henri-Jérôme Gagey**, Doyen de la Faculté de Théologie de l'Institut catholique de Paris, a souligné l'intérêt d'une thèse alliant histoire et théologie, et dans laquelle un itinéraire spirituel n'était pas présenté comme une « légende dorée ». Il a regretté cependant que le père Coulon n'ait pas assez mis en lumière les convictions théologiques qu'il voulait, à partir de ses analyses, « mettre en mouvement dans les milieux missionnaires d'aujourd'hui ». D'une certaine façon, l'ampleur du projet d'un lien entre histoire et théologie a nui à l'une des deux parties et Paul Coulon a mieux réussi dans celle qui lui était plus familière : l'histoire et la référence aux sciences humaines. La volonté d'aller à l'encontre de la thèse de Michael Cahill, affirmée dans l'introduction générale, a nui aussi à la cohérence de l'ensemble, car, par la suite, il aurait fallu en ce domaine argumenter plus en détail. Un regret également, dans cette période de la vie de Libermann, portant sur sa conversion, que ne soient pas évoquées les analyses du père Kelly [14] sur sa seconde conversion : « Ce qui sauve la première conversion, c'est la deuxième », et « c'est l'œuvre des nègres qui donne un contenu historique vivant à la première illumination ». La volonté de comparaison avec l'Exode n'a-t-elle pas occulté quelque peu une présentation plus approfondie de l'originalité du parcours de conversion de Libermann : « à quelle vérité Libermann s'est-il converti », en particulier à partir de son séjour romain ?

Tout en reconnaissant que son traitement historique est plus complet que sa problématique théologique, Paul Coulon maintient son approche. La « seconde conversion » dont parle Bernard Kelly renvoie au dernier degré de purification mystique de l'âme dans la typologie du cheminement spirituel selon le père Lallemant, ce qui n'est pas une conversion au même sens que

---

14. Bernard A. KELLY, spiritain irlandais, est l'auteur d'une thèse de théologie intitulée : *The Second Conversion of Francis Libermann*, Thèse présentée pour le doctorat en science théologique du 3e cycle (directeur : A. Dodin), Paris, Institut catholique, UER de Théologie et de Sciences religieuses, 1978, XI + 277 p. dact. – Un livre a été tiré de cette thèse : B. A. KELLY, *Life began or Forty : The Second Conversion of Francis Libermann cssp*, Dublin, Paraclete Press, 1983.

celle de 1826 [15]. De même, il est difficile de parler de « conversion » à l'Œuvre des Noirs en la mettant sur le même plan que celle de 1826. Plus que le séjour romain, le tournant – la conversion, si l'on veut –, c'est à Lyon, en décembre 1839, lors de la grâce de Fourvière. Il ne faut pas lire le premier volume placé « sous le signe de l'Exode », sans le deuxième placé « sous le signe des Actes des apôtres », déjà largement développé dans l'ensemble des travaux précédemment publiés. Pour nous ouvrir à l'intelligence de l'itinéraire libermannien jusqu'en 1839, la clef manquante se trouve effectivement dans la période à venir de la vie de Libermann : ce qu'il portait en lui depuis sa conversion et qui s'est développé à travers de longues années apparemment sans but, lui a donné la liberté de mettre au service de l'Église la « petite lumière » de fin octobre 1839 à Rennes, qui deviendra la grâce dont il a fait l'expérience à Fourvière, en décembre. De l'ensemble de son expérience, ce qu'il présentera sans cesse comme fondamental à ses compagnons sera la nécessité de la rencontre avec Dieu et de la sainteté pour le missionnaire.

Monsieur **Michel Meslin** (Paris IV), président du jury, a renchéri sur les talents d'historien de Paul Coulon, ajoutant : « Votre honnêteté vous a même desservi, ne serait-ce que dans le temps pris pour ce travail, et parce que, loin de dissimuler certaines lacunes, vous les signalez vous-même dans votre texte ! » Le défi : trouver dans une vie le récit d'une expérience spirituelle, méritait d'être relevé. L'analyse de la conversion aurait certes pu se libérer davantage des modèles choisis (saint Paul, par exemple), et se référer encore davantage aux médiations humaines ou à des conversions modernes. Mais le résultat reste positif, en raison de la sensibilité spirituelle de Paul Coulon : « Votre sens spirituel vous conduit, quelle que soit votre analyse historique, à marquer les limites de l'analyse historique : ce sont celles du mystère de la grâce : pourquoi Libermann et pourquoi pas d'autres ? » Chez Libermann il y a une sorte de prédestination du choix dans la rapidité des décisions prises. M. Meslin ajoute aussi que c'est dans un article de Paul Coulon, donné dans le volume des *Annexes* de la thèse et paru dans la revue *Spiritus* », qu'il avait trouvé la meilleure synthèse de la thèse elle-même [16].

---

15. Bernard Kelly a choisi d'étudier l'évolution spirituelle de Libermann, à la lumière notamment de la doctrine du Père Lallemant, célèbre maître des novices jésuites du XVII^e^ siècle. Il semble à Bernard A. Kelly que l'on retrouve typiquement chez Libermann ce stade de la vie spirituelle que le Père Lallemant appelle la « seconde conversion » : purification avant l'équilibre de la maturité spirituelle, qui se situe, pour Libermann, lors de son séjour au noviciat des eudistes à Rennes de 1837 à 1839. On comprend alors le sens du titre.

16. *Cf.* Paul COULON, « Du Très-Haut au Très-Bas : Libermann ou le voyage au bout de Dieu », *Spiritus*, n° 142, mars 1996, p. 77-86.

Dans sa réponse, le père Coulon souligne qu'il a précisément essayé de montrer combien tous les moments forts de la vie de Libermann avaient été accompagnés de multiples médiations humaines, de lents cheminements et d'influences de toutes sortes. D'autre part, le recours à l'apôtre Paul n'a rien à voir avec un parallèle « historique » en des situations aussi différentes et éloignées : c'est la « figure » de Paul passant d'Israël aux païens qui est montrée comme le meilleur « principe herméneutique » de l'autocompréhension par Libermann de son itinéraire et de sa vocation. Par ailleurs, la référence à des « conversions modernes » est présente dans le parallèle avec la conversion d'André Frossard : parallèle d'autant moins gratuit que Frossard, d'origine juive, converti en un instant à la Rue d'Ulm, était venu raconter sa conversion au père Jean Gay, spiritain très libermannien [17], à la rue Lhomond – l'ancienne rue des Postes –, là même où, en 1850, Libermann avait fait à M. Gamon [18] le seul récit que nous ayons de sa propre conversion...

Conclusions d'un « spectateur engagé »

Que peut dire en conclusion un « spectateur engagé » qui a pris des notes pendant plus de trois heures pour n'en tirer que ces quelques lignes de compte rendu ? Que cette soutenance a été une vraie soutenance : si les éloges ne furent pas ménagés, les questions furent pointues, les réponses

17. Né à Bourg-en-Bresse, le 24 mai 1901, décédé à Lyon le 27 août 1977. Entré chez les spiritains, Jean Gay, après de brillantes études à Rome, fut secrétaire particulier du supérieur général, Mgr Le Hunsec, au 30 rue Lhomond, Paris (V^e^). Secrétaire général de la congrégation (1934) en remplacement du P. Cabon dont les travaux l'aidèrent à se spécialiser dans les études libermanniennes, il n'abandonna jamais ces dernières pendant toutes les années où il fut évêque de Guadeloupe (1943-1968). Voici ses principales publications : *La Doctrine missionnaire du Vénérable Père Libermann*, Basse-Terre (Guadeloupe), [1945], 173 p. ; *Libermann*, Paris, Desclée de Brouwer, 1955, 154 p. (préface de Mgr Chappoulie, évêque d'Angers) ; *François Libermann, les chemins de la paix*, Paris, Éd. SOS, coll. « Pionniers de la charité », 1974, 191 p. (introduction de Joseph Lécuyer, sup. général des pères du Saint-Esprit ; préface de J.-M.-R. Tillard op), 3^e^ édition 1995 (Paris, Mémoire Spiritaine/Études & Documents, n° 2) ; *Libermann, juif selon l'Évangile (1802-1852)*, Paris, Beauchesne, 1977, 318 p., illustr. (préface d'André Frossard).

18. Firmin-Régis Gamon (1813-1886), prêtre du diocèse de Viviers, entre au noviciat des Sulpiciens, la Solitude, à Issy, en octobre 1836. C'est là qu'il fait la connaissance de Libermann avec lequel il restera intimement lié – par la correspondance notamment –, depuis le grand séminaire de Clermont-Ferrand où il est nommé en 1837.

vives, le débat animé ! Quelques habitués à ces joutes universitaires firent remarquer un phénomène récurrent lors des soutenances sur l'ensemble des travaux d'un chercheur : on a surtout posé des questions à partir de la partie nouvelle – consacrée aux années 1802-1840 –, et le candidat, dans ses réponses, a dû constamment renvoyer à l'ensemble de ses publications. Ainsi, par exemple, à cette question faite : – « Pourquoi n'avez-vous pas précisé davantage sur quels principes théologiques s'appuyait l'ecclésiologie de Libermann ? », la réponse : – « Parce que cela prend naturellement sa place dans l'analyse des fondements de la théologie missionnaire de Libermann que l'on trouve dans le livre *Libermann* (Cerf, 1988), au chapitre consacré à l'année 1846 »...

Quoi qu'il en soit, nous voudrions féliciter le père Paul Coulon pour ce travail qu'il a défendu brillamment et pour lequel il a obtenu la mention « très honorable avec les félicitations du jury », annoncée par le président, M. Meslin, pour la Sorbonne. Le père Bressolette, de son côté, devait expliquer un point de règlement de l'Institut catholique propre aux thèses sur travaux : elles sont « hors mention ». Que Paul Coulon soit donc remercié pour tout ce travail qui nous donne envie d'en savoir encore davantage sur Libermann afin de pouvoir le proposer avec pertinence comme guide aux missionnaires d'aujourd'hui et, en particulier, aux nouvelles générations de spiritains : sa pensée, profondément reliée au dynamisme évangélique, dépasse les limites d'un temps ou d'une culture donnés.

Nous espérons aussi que le père Coulon publiera une synthèse de ses recherches dans la dynamique de son plan complet, s'articulant en trois livres : *Livre de la Méthode, Livre de l'Exode et Livre des Actes*. Souhaitons que ses responsabilités actuelles de directeur de l'Institut de Science et de Théologie des Religions, à l'Institut catholique de Paris, lui permettent d'achever ce travail si utile pour la mission... sans y mettre vingt ans, si possible !

Mémoire Spiritaine, n° 15, premier semestre 2002, p. 53 à p. 80.

Mgr Edward Barron (1801-1854) ou le vent d'Amérique et la reprise de la mission à la côte d'Afrique

*Gérard Morel**

La congrégation du Saint-Esprit entre dans le XXI^e^ siècle en célébrant, en 2002, le bicentenaire de la naissance du P. François Libermann et, en 2003, le tricentenaire de la fondation de la congrégation. N'auraient-ils pas pu, en 2001, faire état d'un autre bicentenaire, celui de la naissance d'Edward Barron, le 18 juin 1801 [1] ?

Ce serait justice car si, le 20 décembre 1842, Barron et Libermann ne s'étaient pas rencontrés, les spiritains auraient dû trouver un autre itinéraire

---

* Né à Vire (Calvados) en 1926, Gérard Morel est entré chez les spiritains en 1948. Après ses études théologiques faites à Rome, il enseigne au Séminaire du Saint-Esprit, à La Croix-Valmer (Var), de 1954 à 1958. Depuis 1959, il est à Libreville (Gabon) : d'abord dans l'enseignement, au Collège Bessieux (1959-1967) ; à la paroisse Saint-Michel (1967-1970) ; supérieur principal du district du Gabon (1970-1976) ; puis de nouveau à Saint-Michel (1977-1980) avant d'être chargé de la formation permanente et des vocations (1981-1989) et de se retrouver aujourd'hui à la paroisse Saint-André et chargé de Cocobeach... Publications : Maria ROHRER, Gérard MOREL, *Sur la route de la sainteté, Mère Cécilia*. Sa vie, son pays, son temps, Salon-de-Provence, Éditions du Bosquet, sans date [1993 ?], 238 p. ; Gérard MOREL, *Naissance d'une Église : 1844*. Naissance de l'Église catholique au XIX^e^ siècle sur la côte ouest de l'Afrique, Salon-de-Provence / Éditions du Bosquet, Libreville / C.D.L.C., sans date [1994 ?], 48 p.

1. Les trois centenaires ne sont pas à mettre sur le même plan, mais en se souvenant de Barron, les spiritains reconnaissent que sa rencontre avec Libermann a été très importante dans leur

pour devenir missionnaires en Afrique. Dans l'ordre de la succession des fondateurs de la mission sur la côte ouest de l'Afrique, au XIX[e] siècle, Mgr Edward Barron est le premier.

Une rencontre providentielle

En 1841, Libermann a fondé la société des missionnaires du Saint-Cœur de Marie [2]. Fin 1842, il a déjà rassemblé et formé une jeune équipe de prêtres pour la mission auprès des Noirs, mais leurs premiers champs apostoliques sont devenus inaccessibles : Haïti, pour cause de révolution et expulsion des missionnaires ; l'île Maurice, pour cause de nationalisme anglais et refus d'accueillir des missionnaires de nationalité française. Absurde dilemme apostolique de Libermann, il a de jeunes et impatients missionnaires prêts à partir et pas de mission où les envoyer : « Nous avions alors sept missionnaires à La Neuville tout prêts à partir [...] et on ne voyait pas de quel côté on se tournerait pour commencer nos travaux ; partout les portes se fermaient [3]. »

Le 17 décembre 1842, Libermann est à Paris. Il rencontre son ami et confident l'abbé Desgenettes, curé de Notre-Dame des Victoires et lui fait part de son désarroi : « La terre nous manque, lui dit-il ; mais notre bonne Mère ne nous abandonnera pas. Si notre bon Maître veut de notre travail, il saura bien nous employer [4]. » Ayant réglé ses affaires à Paris, Libermann repart à son noviciat de La Neuville, près d'Amiens.

Le lendemain, 18 décembre, Mgr Barron, vicaire apostolique des Deux-Guinées arrive à Notre-Dame des Victoires. L'abbé Desgenettes se préparait à dire sa messe. L'évêque lui expose rapidement sa propre détresse, à l'opposé de celle de Libermann. Un immense territoire, sur des milliers de kilomètres de la côte Ouest de l'Afrique, vient de lui être confié, mais il n'a qu'un seul

---

histoire, puisqu'elle a déterminé de façon durable leur apostolat en Afrique. Les spiritains de Poullart des Places avaient certes déjà commencé à œuvrer en Afrique, par leurs anciens élèves qui, dès le XVIII[e] siècle, furent prêtres dans la préfecture apostolique de Saint-Louis au Sénégal. Avec Barron et Libermann, c'est une toute nouvelle étape de la mission en Afrique qui commence.

2. Rappelons qu'en 1848, la société du Saint-Cœur de Marie disparaîtra par l'intégration de ses membres dans la congrégation du Saint-Esprit.

3. *ND*, t. 4, p. 22.

4. *ND*, t. 4, p. 23.

prêtre et un catéchiste pour l'évangéliser. Pendant que l'abbé Desgenettes célèbre l'eucharistie, une évidence l'illumine soudain : Barron est l'homme providentiel pour Libermann ! « M. Desgenettes fait écrire aussitôt par M. Schwindenhammer, alors sous-directeur [de Notre-Dame des Victoires] à M. Libermann, et le mande incessamment. Il repartit donc de La Neuville, dès le surlendemain de son arrivée [5], s'entretint longuement avec Mgr Barron, et conclut avec lui qu'il lui donnerait cinq missionnaires [6]. »

Quel était donc cet homme qui est à l'origine d'une si longue et féconde aventure apostolique [7] ?

Une grande et riche famille catholique irlandaise

Edward Barron est né le 18 juin 1801 [8], à Ballyneale, Paroisse de Clonea, dans le comté de Waterford, au Sud-Est de l'Irlande.

Au début du XIX[e] siècle, l'Irlande est une colonie britannique. Les Irlandais sont catholiques, persécutés et pauvres. La famille Barron est alors l'une des plus grandes et plus anciennes familles catholiques d'Irlande. Elle est, comme tous les catholiques irlandais, contrariée dans sa foi par le pouvoir anglican mais, exception dans la quasi universelle pauvreté des catholiques, la branche familiale où naît Edward est riche [9].

Les parents d'Edward sont propriétaires de vastes domaines dans le Comté de Waterford. Ils sont descendants de la famille Fitzgerald, d'origine

---

5. La rencontre de Libermann et de Barron se situe donc, très probablement, le 20 décembre.

6. *ND*, t. 4, p. 23.

7. Sa vie a été peu étudiée. Les dernières encyclopédies américaines nous donnent de lui une biographie sommaire. La meilleure étude qui lui a été consacrée semble être encore celle de MacMASTER, « Bishop Barron and the West African Missions », *Historical Record and Studies*, New York, 1964, p. 83-129, (désormais cité : MacMASTER).

8. APF, L 14, 505.

9. Même pour cette famille aristocratique, les documents sont rares. Ainsi, les registres de la Paroisse de Clonea, où Edward a dû être baptisé en 1801, ne commencent qu'en 1831. Malgré cette difficulté, si j'ai pu recueillir quelques nouvelles informations, c'est grâce surtout aux Pères Seàn Farragher et Desmond Byrne, puis Gerald Murphy qui occupe maintenant la maison natale d'Edward Barron à Ballyneale et Rita Power de Tramore, qui a mis à ma disposition les documents de son père Michael Walsh, historien du Comté de Waterford. Je les remercie pour leur collaboration.

Florentine puis Normande. Un de leurs ancêtres est Maurice Fitzgerald, Baron de Wicklow. Au XVII[e] siècle, le Capitaine James Fitzgerald commence à user du nom de « Barron » comme premier nom, qui deviendra le seul nom de leurs descendants. [10]

Il y a dans la famille Barron une tradition de service dans l'armée et la diplomatie britanniques. Militaires et diplomates, les ancêtres d'Edward, au XVIII[e] siècle ont acquis des terres à Ballyneale, Comté de Kilkenny. Ils se sont installés, à la fin de ce siècle, à une dizaine de milles à l'Ouest de Waterford, sur des terres qui ont pris le nom de leur patrimoine et qui est toujours celui de leur hameau : Ballyneale [11].

Au milieu des herbages, dans une région vouée à l'élevage des bovins, les Barron occupent une maison à étage d'un dizaine de pièces. Pour l'Irlande de cette époque, c'est une grande maison. Les murs de pierres sont épais, comme les bâtisseurs de cette époque les édifiaient ; ils sont toujours debout, même si la maison a beaucoup changé depuis 200 ans.

De sérieuses études secondaires et universitaires

Il n'y a pas d'établissements secondaires en Irlande au début du XIX[e] siècle. Les enfants des familles aisées irlandaises doivent donc nécessairement s'exiler. En 1814, Edward Barron a 13 ans et il est envoyé par sa famille au Saint Edmund College d'Herdforshire, en Angleterre. Il y reste trois ans, puis il part en France, au Collège écossais de Paris, pour trois nouvelles années d'études, qui lui permettent d'apprendre le français qu'il parlera et écrira presque parfaitement [12].

---

10. Informations empruntées à un neveu d'Edward Barron qui est devenu cistercien : Stephen BARRON, « Distinguished Waterford Families ; Barron », *Journal of the Waterford an South-East of Ireland Archaeological Society*, XVII 1914, p. 47-66, 128-152. Pour la famille Fitzgerald, voir aussi : Horace ROUND, *The origin of the Fitzgeralds. The Ancestor. Archibald Constable & C°*, Westminster S.W., April 1902, p. 119-126, July 1902 p. 91-97.

11. Michael WALSH, *The Barron dynasty of Waterford*, Munster Express Christmas, Tramore, 1984, qui se fonde sur des traditions orales de son Comté.

12. Les rares informations que nous possédons sur la jeunesse d'Edward Barron se trouvent dans : Patrick POWER, *Right Rev. Dr. Barron Vicar Apostolic of Guinea and Sierra*

Edward revient en Irlande pour ses études universitaires. Le 4 décembre 1820, il entre au Trinity College, l'université de Dublin. Comme son frère aîné Henry, il se destine à une carrière de magistrat et pendant trois ans, fait des études de droit. Il est « pensionnaire, il paie sa pension [13] ».

Il est un étudiant d'autant plus travailleur, qu'il sait trouver une détente dans certains jours et des nuits « adonnés à la gaieté et au plaisir ». Un matin, il rencontre l'un de ses anciens maîtres, le jésuite Peter Kenney [14] : l'étudiant qui rentre chez lui, après une nuit passée en joyeuse compagnie, se fait accoster par le P. Kenney, qui allait dire sa messe. Il invite Edward à l'accompagner et à être son servant [15]. C'est l'illumination, l'appel de Dieu irrésistible ; Edward décide de lui consacrer sa vie dans le sacerdoce. Peut-être est-ce la raison pour laquelle il ne termine pas ses études de droit. Sur les registres de Trinity College on lit : « ... n'a pas obtenu de diplôme. »

Études et ordination sacerdotales à Rome

Edward Barron se présente à l'évêque de son diocèse. Il sera prêtre diocésain. L'évêque de Waterford décide d'envoyer à Rome [16] ce jeune étudiant en droit de 23 ans, fils d'une si grande famille du Comté. Edward fera ses études sacerdotales au Collegio Urbano où il arrive le 15 décembre 1824 [17]. Il y a

---

Leone, Catholic Record of Waterford and Lismore, III, 1915 ; et *Waterford and Lismore A History of the United Diocese*, Cork 1937. Patrick Power est de la famille Murphy de Ballyneale. Le Père Goepfert, spiritain, Président de Blackrock College, à la fin du XIX[e] siècle, a recherché des informations sur la jeunesse d'Edward Barron. Maurice Lenihan de Waterford (qui avait connu Edward Barron vers 1830) a été son informateur. Les deux sources se rejoignent et se complètent.

13. Archives de Trinity College, Dublin.

14. Patrick POWER, *Right Rev. Dr. Barron...*, p. 318.

15. Patrick POWER, *Catholic Record...*, p. 82.

16. De même qu'il n'y avait pas d'établissements d'enseignement secondaire en Irlande à cette époque, de même l'Église catholique irlandaise n'était pas autorisée à avoir de grands séminaires. Les évêques avaient donc ouvert des « Colleges » en divers pays de l'Europe continentale, ainsi l'Irish College, de Paris (près de la rue Lhomond) et celui de Rome. Les évêques irlandais avaient aussi pris l'habitude d'envoyer leurs meilleurs sujets à Rome, au séminaire de la Propagande ou Collegio Urbano.

17. Il y rejoint d'autres séminaristes irlandais qui vont devenir ses amis pour toute sa vie : Paul Cullen qui sera le premier cardinal irlandais, archevêque de Dublin, Michael O'Connor

alors 49 élèves à ce séminaire de la Propagande : les Irlandais sont 9, les Écossais 2, les Orientaux 34 et divers 4.

Les archives de la Propagande ont conservé les annotations de l'un de ses maîtres. « Élève de grand talent, studieux, [...]. Pour la piété et l'observance (de la règle) je ne pourrais jamais assez le louer [18]. » Edward est toujours noté comme un excellent élève, d'une intelligence au-dessus de la moyenne, sans être cependant parmi les quelques rares exceptions qui sont au « niveau supérieur », mais pour la piété, il obtient toujours la note maximum.

Le 27 juin 1829, Edward écrit à son évêque de Waterford, Mgr Patrick Kelly, pour lui demander de l'admettre aux différentes ordinations pour le sacerdoce. A cette lettre de demande est joint un rapport élogieux du recteur du Collegio Urbano sur le jeune séminariste. L'évêque répond le 5 août au recteur. Il se réjouit que celui-ci ait fait sur Edward un rapport si favorable. Il lui donne pouvoir pour l'admettre aux ordres, y compris le sacerdoce [19].

Le 3 septembre 1829, Edward Barron est déclaré docteur en Théologie [20]. L'ordination se situe dans ce même temps et, début 1830 [21], avec la double auréole de prêtre et de docteur, celui que l'on appellera toujours dorénavant le « Révérend Docteur » Barron, est de retour à Waterford [22].

---

qui deviendra le premier évêque de Pittsburgh, Frédéric Resse, le futur évêque de Cincinnati et surtout Francis Kenrick qui, évêque de Philadelphie, sera à l'origine du départ d'Edward aux États-Unis. On ne s'étonnera donc pas de voir qu'Edward Barron sera très bien entouré, soutenu, encouragé lorsqu'il ira, puis retournera aux États-Unis. (APF, L 14, 257 et 505).

18. APF, CU, L 15, 55.

19. APF, CU, L 15, 353.

20. APF, CU, L 15, 315.

21. Les Archives de la Propagande, conservent un curieux échange de correspondance entre l'évêque auxiliaire de Philadelphie aux États-Unis et Rome. Cet évêque n'est autre que Patrick Kenrick, lui aussi ancien élève du Collegio Urbano et grand ami d'Edward. Dans sa lettre, du 16 octobre 1829, le mois suivant le doctorat d'Edward, l'évêque souhaite vivement que d'anciens élèves du Collegio Urbano, puissent venir aux États-Unis. Y aurait-il eu connivence entre les deux amis ? Le 8 avril 1830, le Secrétaire de la Propagande répond à la lettre du 16 octobre 1829 de Mgr Kenrick. Il est heureux de lui annoncer qu'Edward Barron, pourra aller dans son diocèse de Philadelphie. Heureuse nouvelle qui se vérifiera dans la réalité, mais pas aussi vite que cette information romaine l'avait programmée. (APF, Lettere e decreti, Vol 311, f.269).

22. MacMASTER, *op. cit.*, p. 93.

Photo : Gérard Morel cssp

Ci-dessus : Maison où est né Edward Barron, le 18 juin 1801.
Ballyneale House, Clonea Power, Waterford, Irlande.
Ci-dessous : Saint John College (Grand séminaire), Waterford, Irlande,
où Edward Barron enseigna la philosphie de 1830 à 1837.

Photo : Gérard Morel cssp

Professeur au grand séminaire de Waterford

Mgr Kelly, l'évêque de Waterford, venait de mourir, le 8 octobre 1829. Le tout nouvel évêque, Mgr Nicolas Foran, n'est pas d'accord pour laisser partir aux États-Unis son nouveau prêtre : le diocèse venait de construire et d'ouvrir son grand séminaire, le Saint John College. Edward y est nommé professeur de philosophie [23]. À Rome, sa fortune personnelle lui a permis de satisfaire son goût pour les beaux livres. Il apporte avec lui toute une bibliothèque de livres qu'il avait fait relier. Le service diocésain qui lui a été demandé va se prolonger sept ans avant que Mgr Foran accepte de renoncer à son professeur de philosophie, au bénéfice de la jeune Église des États-Unis [24].

Aux États-Unis. Une rapide promotion

Le premier séjour d'Edward Barron aux États-Unis ne sera que de quatre ans, pendant lesquels il sera le vicaire général de son ami l'évêque de Philadelphie, Mgr Kenrick. Il retrouve un autre de ses amis romains, Michel O'Connor qui l'avait pressé de venir le rejoindre [25].

Le 21 octobre 1837, l'évêque note dans son *Journal* : « Est arrivé d'Irlande, le Re. Mr. Edward Barron, du diocèse de Waterford. Il est d'une très bonne famille, lui-même un homme de piété, de culture et autres qualités, un homme de distinction et de caractère. Peu après son arrivée, je l'ai chargé du Séminaire. » Et, le 3 décembre suivant : « J'ai annoncé publiquement la

---

23. *Parochial History of Waterford and Lismore. During the 18th and 19th century*, N. Harvey & C°, Waterford 1912. Selon Power, Edward Barron eut aussi à enseigner l'hébreu et le français.

24. Dans la première moitié du XIX^e siècle, tous les malheurs semblent s'être donnés rendez-vous en Irlande. A la permanente souffrance d'un peuple auquel les Britanniques ne reconnaissent pas les droits civiques et religieux, viennent s'ajouter des années de famines causées par les intempéries et des maladies de la pomme de terre, l'aliment de base du pays. Les Irlandais débarquent, par bateaux entiers, aux États-Unis, ce qui fera que de nombreux catholiques américains sont des descendants de familles irlandaises. Certains sont apparentés à Edward Barron, comme peut-être les ancêtres du Président John Kennedy qui lui aussi est un Fitzgerald.

25. MacMASTER, *op. cit.*, p. 94.

nomination du Très Révérend M. Barron comme Vicaire Général et Pasteur de Sainte Marie [26]. »

La rapide promotion d'Edward Barron est peut être due à son échec à la tête du séminaire de Philadelphie, autant qu'à l'amitié de son évêque. Avant son départ pour l'Amérique, le jeune Révérend n'avait eu que des responsabilités subalternes au Saint John College. Il ne restera que quelques semaines administrateur du séminaire Saint-Charles de Philadelphie. Il y est très vite remplacé par son ami, le Révérend Michael O'Connor. Celui-ci, en 1839, donnera la raison de sa nomination : « Dr. Barron est le meilleur et le plus aimable des hommes, mais il est trop bon et se laisse trop facilement influencer. [...] De bonnes intentions vont toujours justifier ses actes, mais là où un esprit de discernement est requis pour une décision, il peut aussi bien échouer que réussir [27]. » Jugement remarquable de justesse que l'avenir africain du jeune prêtre va confirmer. Ce sera l'un des traits de sa personnalité : Edward est l'ami de tous, un collaborateur recherché, plus pour sa gentillesse que pour son autorité et ses dons d'administrateur.

Intervention décisive de la S. C. de la Propagande

Le 19 juin 1841, le cardinal Fransoni, préfet de la Propagande prend l'initiative de s'adresser à trois évêques américains. Il les presse avec insistance d'envoyer des prêtres de leurs diocèses au Liberia. Les destinataires de cette lettre sont : Mgr John England, archevêque de Caroline ; Mgr Patrick Kenrick, coadjuteur de Philadelphie ; et Mgr Joannem Hugares, évêque de New York.

C'est une lettre d'une très grande importance dans l'histoire des missions catholiques d'Afrique. Dans sa brièveté et ses formules impératives, on devine l'impatience du cardinal préfet : j'estime, *judicavi*... faites-moi savoir, *mihi significes*... sans délai, *sine mora*... de suite, *statim*. « J'estime que

26. Francis E. TOURSCHER, O.S.A., *Diary and Visitation Record of the Rt. Rev. Francis P. Kenrick*, Philadelphia, 1920, p. 154-155 (d'après MacMASTER, *op. cit.*, p. 94).

27. Hugh J. NOLAN, *Francis Patrick Kenrick*, Philadelphie, 1948, p. 253-254 (d'après MacMASTER, *op. cit.*, p. 94).

nous avons trop attendu. [...] Je vous demande donc d'envoyer sans tarder un prêtre de votre diocèse dans cette Colonie [d'Afrique] [28]. »

Pourquoi cette impatience romaine ? C'est que depuis huit ans, un projet de l'Église catholique des États-Unis, d'envoyer des missionnaires au Liberia, est au point mort.

Au début des années 1830, aux États-Unis, des sociétés de colonisation ont acquis des terres au Liberia, pour y installer des anciens esclaves (on les appelle « colonists »). Sur ses terres du Cap des Palmes, la Maryland State Colonisation Society (MSCS) « rapatrie » des esclaves affranchis de cet état (Maryland) ; ils sont accompagnés de pasteurs protestants.

Les catholiques américains ont donc du retard sur les protestants, mais ils vont finalement les rattraper et les dépasser, sur les mêmes terres africaines du Liberia puis du Gabon [29]. À un rythme variable, à partir de 1833, s'instaure un va et vient tenace entre les Églises américaines et l'Église de Rome. Des instituts religieux contactés se récusent ; c'est pourquoi Rome se tourne alors vers le clergé diocésain.

La lettre du Cardinal Fransoni arrive aux États-Unis en août 1841. Les évêques destinataires interviennent alors sur deux plans. Ils transmettent l'appel à leurs prêtres pour que des volontaires se présentent et ils demandent l'assistance des sociétés de colonisation américaines. La réponse de la Société du Maryland est immédiate et positive. Les missionnaires catholiques seront

---

28. APF, Lettere e decreti, Vol 325, f.603-604. « ...hanc epistolam mitandam judicavi tum ut mihi significes qua stabili ratione censeas Religioni in illa Colonia posse provideri, tum ut sine mora Sacerdotem aliquem eo mittas, qui statim spiritualia subsidia Colonis ministranda curet. »

29. Les catholiques, comme les protestants, finiront par se rendre compte qu'ils ont épousé les utopies et les arrières pensées des maîtres blancs. Ce projet est une idée de Blancs, pas du tout celle des esclaves libérés. Dès qu'ils en seront informés, ceux-ci manifesteront leur opposition : « Nos ancêtres ont été les premiers cultivateurs des terres américaines et nous leurs descendants, nous proclamons notre droit à partager les fruits de ce sol qu'ils ont arrosé de leur sang et de leur sueur. » (Henry P. FISHER, « The Catholic Church in Liberia », *The Record of the American Catholic Historical Society of Philadelphia*, 1929, p. 254-255). Les sociétés de Colonisation américaines ne réussiront à envoyer en Afrique qu'une dizaine de milliers de Noirs américains, qui monopoliseront le pouvoir politique du Liberia et ne parviendront jamais à s'intégrer aux populations africaines de la côte. Jusqu'à nos jours, l'histoire du Liberia est la tragique conséquence de cette opération américaine du XIX^{e} siècle.

les bienvenus au Cap des Palmes. Le gouverneur est prévenu de leur arrivée et leur accordera toute l'aide dont ils pourraient avoir besoin [30].

Pour mieux atteindre leurs prêtres, les évêques leur envoient des émissaires. Ils sont partout reçus « avec courtoisie » ; vingt-quatre prêtres semblent intéressés par le Liberia, mais en définitive, ils ne sont que deux à se présenter et à être agréés par leurs évêques : Edward Barron le vicaire général de Philadelphie et John Kelly, curé de Saint-Jean d'Albany, diocèse de New York. Un jeune laïc de Baltimore, Dennis Pindar, lui aussi d'origine irlandaise, est volontaire pour les accompagner. Dans le courant du mois octobre, les dernières démarches sont accomplies et les trois volontaires peuvent se préparer à leur départ en Afrique [31].

Préparatifs de départ pour l'Afrique

De grosses dépenses sont engagées. L'argent ne manque pas. Edward Barron puise abondamment dans sa fortune personnelle. Avec l'aide du *Catholic Herald* de Philadelphie, des collectes sont organisées pour faire face aux dépenses [32]. Les fonds et les dons arrivent de New York et de Baltimore. À Philadelphie, Mgr Kenrick tient à offrir une participation de 2 400 $; et, au moment du départ, un dernier don de 900 $ provient de son séminaire. Un appel est lancé à l'œuvre de la Propagation de la Foi à Lyon, pour obtenir des subsides. Un prêtre de Philadelphie, Patrick Kelly, est détaché à Baltimore pour se consacrer aux préparatifs sur place. Il achète ou réceptionne de la nourriture, des médicaments, des objets de culte. Dans une lettre à la MSCS, il l'informe que ce matériel remplira entre trente et quarante barils [33]. Il fait construire un bâtiment à étage de 10 mètres sur 5, future habitation des missionnaires du Cap des Palmes.

À ce moment peut se placer une information étonnante, mais vraisemblable : le 11 novembre 1841, Mgr Rosati, évêque de Saint-Louis, légat du Saint-Siège en Haïti, arrive à Boston. Il rencontre Edward Barron, en instance de départ pour le Liberia. D'après MacMaster, il lui aurait recommandé

30. Archives de l'ACS et de la MSCS, d'après MacMASTER, *op. cit.*, p. 88.
31. *Catholic Herald* de Philadelphie du 7, 10, 21 octobre 1841.
32. *Catholic Herald* du 7, puis du 21 octobre.
33. MSCS, Kelly à Hall, 2 décembre 1841 (d'après MacMASTER, *op. cit.*, p 96).

d'inviter Libermann à envoyer des membres de sa société du Saint-Cœur de Marie, au Cap des Palmes [34]. Diverses circonstances rendent cette information vraisemblable : Mgr Rosati connaissait la congrégation du Saint-Cœur de Marie par M. Tisserant. Le 27 octobre de cette même année, Libermann lui a écrit une première lettre. Mgr Rosati est bien passé dans le diocèse de Philadelphie à cette époque. Il en est reparti pour Haïti le 15 janvier suivant [35].

Départ pour le Liberia

Le 20 décembre 1841, les trois missionnaires américains s'embarquent à Baltimore, sur le brick *Harriet*. À bord, il y a dix « colonists » catholiques et vingt-quatre autres, « les premiers que la Maryland Society avait pu recruter depuis 1839 [36] ».

O'Connor, le fidèle ami, devenu évêque de Pittsburgh, est là pour « un dernier salut à quelqu'un qu'il estimait tellement et auquel il devait tant ». Peu après, il écrira à Paul Cullen : « Qu'il vive ou qu'il meure, nous pouvons vraiment déjà le considérer, comme un demi saint. Je crains que le pauvre homme ne puisse supporter le climat et les difficultés qui l'attendent, mais sa voie est tracée et sa fin fixée [37]. »

Edward Baron, préfet apostolique des Deux-Guinées

Alors qu'il voguait sur l'Atlantique, le Révérend Barron est devenu préfet apostolique des Deux-Guinées, une immense préfecture qui s'étend sur presque toute la côte Ouest de l'Afrique, du fleuve Sénégal au fleuve Orange. En réalité, ce sont deux préfets apostoliques qui sont nommés : Edward Barron

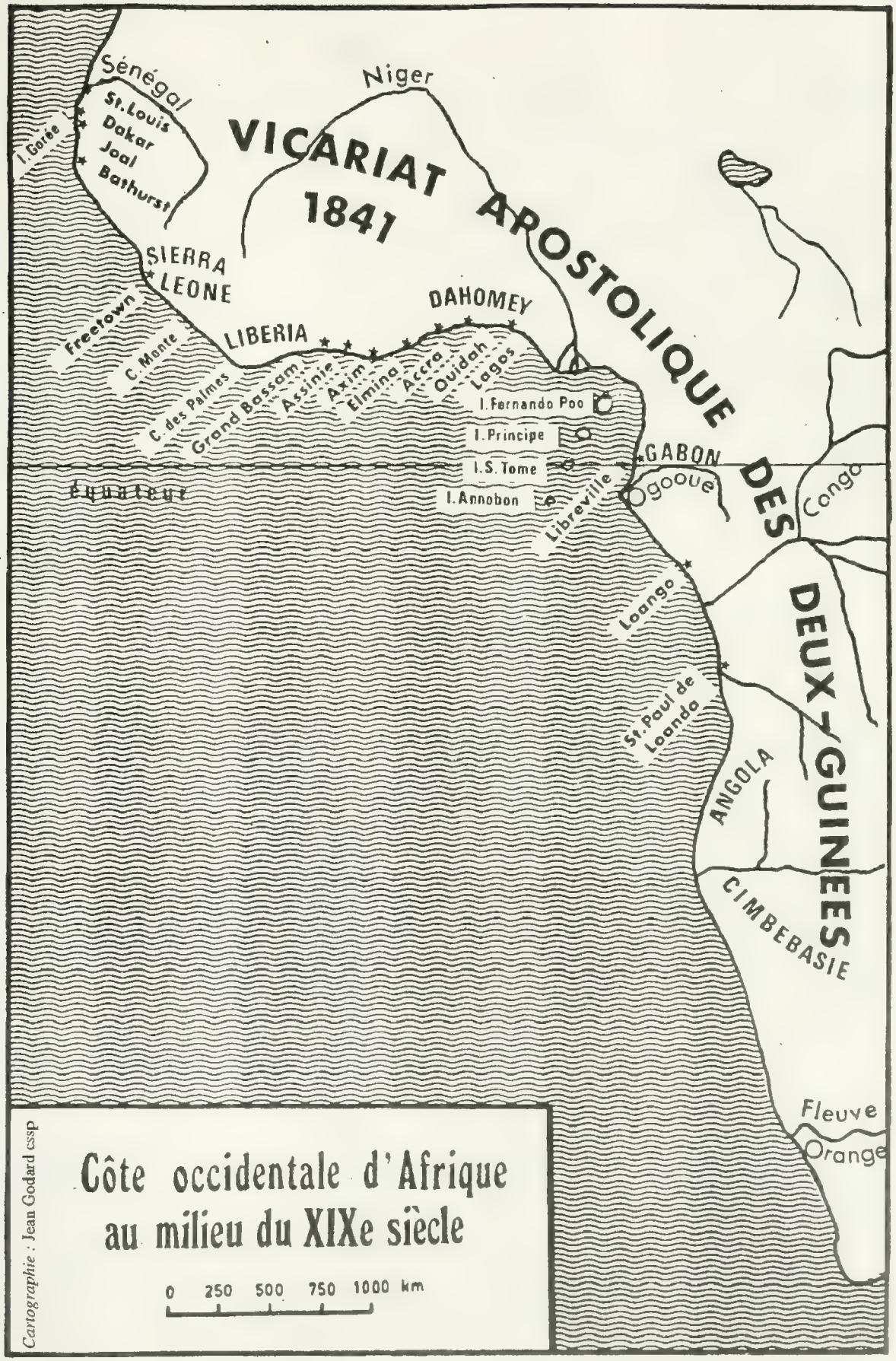
---

34. MacMASTER, *op. cit.*, p. 97. Malheureusement, contrairement à ses autres citations, MacMaster ne cite pas ici sa source.

35. APF, Udienze vol. 96, f.292-293.

36. APF, America Centrale, 13, f.286-287. MacMASTER, *op. cit.*, p. 98-99. *ND*, t. 5, p. 14 s. et 147 s.

37. *Records of the American Catholic Historical Society*, VII, 1896, p. 347 (d'après MacMASTER, *op. cit.*, p 97).


Sénégal
St. Louis
Dakar
Joal
Bathurst
I. Gorée
Niger
VICARIAT APOSTOLIQUE DES DEUX-GUINEES
1841
SIERRA LEONE
Freetown
C. Monte
LIBERIA
C. des Palmes
Grand Bassam
Assinie
Axim
Elmina
Accra
Ouidah
Lagos
DAHOMEY
I. Fernando Poo
I. Principe
I. S. Tome
I. Annobon
GABON
Libreville
Ogooué
Congo
équateur
Loango
St. Paul de Loanda
ANGOLA
CIMBEBASIE
Fleuve Orange
Cartographie : Jean Godard cssp
Côte occidentale d'Afrique au milieu du XIXe siècle
0 250 500 750 1000 km

et « un autre prêtre » [38]. Dans sa lettre adressée à Edward Barron, le cardinal préfet précise : « Comme cette nouvelle mission entraînera de grandes dépenses, j'ai écrit à Lyon pour une aide financière. La Congrégation de la Propagande espère que d'autres missionnaires, originaires de votre Collège en Irlande et du diocèse de Philadelphie pourront se joindre à cette mission [39]. »

Après 37 jours de traversée, le bateau arrive à Monrovia. Le 31 janvier, les trois missionnaires sont au Cap des Palmes, la colonie de la Société de Colonisation du Maryland. La mission catholique commence.

L'engagement africain d'Edward Barron va se prolonger pendant trois années, jusqu'à fin 1844. Après avoir passé d'abord trois mois et demi sur la terre d'Afrique, il s'en absentera presque deux ans. Lorsqu'il y reviendra il séjournera un mois à Gorée, puis ne passera plus que trois jours au Cap des Palmes, deux mois à Assinie, quelques jours à Grand Bassam et au Gabon. Le reste du temps, soit environ six mois, il est resté en mer.

L'impasse. Recherche de personnel en Europe

Les missionnaires catholiques se mettent au travail avec des sentiments contrastés [40]. Les trois missionnaires ne sont que brièvement euphoriques, malgré l'accueil très cordial du gouverneur de la Colonie du Maryland. Les *colonists* catholiques ne sont que quatorze. Il se produit alors dans l'esprit des missionnaires un changement d'une très grande importance. Ils comprennent que leur champ d'apostolat, ce sont les Africains, mais que peuvent-ils faire à trois dans l'immensité de l'Afrique ? Le séjour du préfet apostolique dans sa préfecture africaine va donc être très bref, assez long cependant pour qu'il fasse l'expérience de la maladie. À la première occasion, le 8 avril 1842, il repart pour les États-Unis.

---

38. Document : *...pro altero sacerdote missionem S.C. aperire non omittas.* Cet « autre prêtre » sera d'abord un capucin. Libermann, après la démission de Barron, fera nommer deux préfets apostoliques,

39. APF, Lettere e decreti, vol 327, f. 46-49. *ND*, t. 5, p. 82.

40. Nous sommes assez bien informés sur les débuts de la mission au Cap des Palmes, par le *Diary* de John Kelly (*ND*, t. 5, p. 145-180) et par la correspondance entre le Gouverneur Ruswurm de Cape Palmas et la Société de Colonisation du Maryland.

La détermination d'Edward Barron, comme ses objectifs sont clairement exprimés par John Kelly dans son *Journal* : « Le Révérend Docteur Barron s'est embarqué pour les États-Unis, en route pour l'Europe. Faible de santé, mais fort en zèle pour la Gloire de Dieu et sa mission. Il a l'intention de trouver des religieux et des prêtres aux États-Unis, des moines auxiliaires en Irlande, pour aider dans l'école des indigènes et pour enseigner et développer les arts mécaniques. Jusqu'à présent, cette mission a surtout été supportée par les biens personnels de Docteur Barron et les quêtes du Diocèse de Philadelphie, de la ville de New York, d'Albany et de Brooklyn. Maintenant, il espère obtenir l'aide de l'Association lyonnaise de la Propagation de la Foi [41]. »

Edward Barron ne traîne pas en route. Le 3 juin, il est à Philadelphie, d'où il repart pour l'Europe la semaine suivante. Le 25 juillet, il est à Lyon et en août à Rome [42]. Là, il rencontre le Père Firminus, commissaire apostolique des capucins. Il en obtient la promesse d'une communauté de capucins espagnols pour sa préfecture. Vieux routiers de la mission d'Afrique, les capucins exigent que l'un des leurs soit nommé préfet apostolique, ce qu'ils obtiennent sans peine [43]. Le P. Giuseppe Maria da Granollers, gardien de la communauté capucine, devient le deuxième préfet apostolique des Deux-Guinées [44].

Vicaire apostolique des Deux-Guinées

Le 28 septembre 1842 Mgr Barron est nommé vicaire apostolique [45]. Sa consécration épiscopale, par le cardinal Fransoni, le 1er novembre 1842, a lieu dans l'église Sainte-Agathe des Goths, du collège irlandais. Sa devise

41. *Journal* de John Kelly, *ND*, t. 5, p. 157.
42. APF, SCR Africa, vol. 7, f 25-27 et MacMASTER, *op. cit.*, p. 106.
43. APF, SRC Africa, vol 7, f 43. *ND*, t. 5, p. 118.
44. Moins expérimenté, Libermann n'aura pas cette exigence d'obtenir que ses missionnaires soient sous l'autorité d'un préfet apostolique du Saint-Cœur de Marie. Il le regrettera après les épreuves de sa première communauté africaine : « Je pense que si nous avions eu un Préfet des nôtres, ces malheurs ne seraient pas arrivés. » (*ND*, t. 7, p. 80). Les capucins se dirigeront vers Bordeaux pour s'embarquer vers les Deux-Guinées. Lors d'une étape à Marseille ils se désisteront les uns après les autres. Le préfet, le P. da Granollers, resté seul, démissionnera à son tour.
45. Martin J. BANE, SMA, *The Popes and Western Africa*, Alba House, Stalen House, New York, 1968, p. 48.

sera reprise avec enthousiasme par les prêtres du Saint-Cœur de Marie : « Sive vivimus, sive morimur, Jesu sumus et Mariæ [46]. »

Son ami Paul Cullen, recteur de cet Irish College romain, rapporte la nouvelle dans une lettre à l'évêque de Dublin : « Docteur Barron de Waterford a été consacré évêque dans notre église par le Cardinal Fransoni, le jour de la Toussaint. [...] Il espère obtenir quelques autres missionnaires en France et en Irlande. Il projette de repartir peu après Noël en Afrique. C'est une difficile et pénible mission, mais elle peut être la voie pour introduire le Christianisme dans la partie la plus barbare d'Afrique. Personne ne peut mieux convenir pour une telle mission que Docteur Barron car il est vraiment rempli d'esprit apostolique [...] [47]. »

Lettre optimiste qui exprime les projets et espérances du nouvel évêque qui peu après son ordination, se rend de nouveau à Lyon en passant par Lorette. Siège de l'œuvre de la Propagation de la Foi, fondée vingt ans plus tôt par Pauline Jaricot, Lyon était devenu rapidement le passage obligé de tous les missionnaires, en quête d'argent. Mgr Barron est à Lyon le 7 décembre. Il est muni d'une recommandation pressante du cardinal Fransoni et obtient la promesse d'une aide pour l'année 1843. Il insiste pour qu'un subside lui soit accordé immédiatement afin de faire face aux dépenses qui seront occasionnées par le départ des missionnaires qui lui ont été promis (capucins) : « deux mille écus ou peut-être deux mille cinq cents écus » précise-t-il. Il espère que cette somme lui sera attribuée au conseil qui aura lieu trois semaines plus tard, car il ne peut pas encore attendre six mois [48].

Paris, la rencontre avec Libermann

De Lyon, Mgr Barron se rend à Paris où, le 20 décembre 1842, a lieu la rencontre décisive avec Libermann. Une semaine après, il est à La Neuville, où il peut faire la connaissance de ses futurs prêtres du Saint-Cœur de Marie.

---

46. « Que nous vivions, que nous mourions, nous sommes à Jésus et à Marie. »

47. Archives diocésaines, Dublin, Lettre du 1er décembre 1842, File 31/9, n° 9.

48. APF, SRC Africa, vol 7, f. 39-41. Les caisses de Lyon sont vides, c'est la fin de l'année. Les subsides lui seront alloués par la Propagation de la Foi de Paris.

Dès le premier jour, un climat de confiance règne entre Libermann et l'évêque. Mgr Barron quitte La Neuville le 30 décembre [49].

Son succès dans sa quête de missionnaires aurait pu le conforter dans son projet de « repartir peu après Noël en Afrique. » Des conseilleurs plus ou moins bien informés suggèrent de remettre le départ. Les démarches auprès des transporteurs sont plus longues que prévues.

Le nouveau souffle de la mission des Deux-Guinées
Premières épreuves

Enfin, le 13 septembre 1843, les missionnaires du Saint-Cœur de Marie partent de Pauillac pour le Cap des Palmes. Il sont dix français : sept prêtres et trois jeunes orphelins de Bordeaux que l'on appellera « Frères », bien qu'ils n'aient encore aucun engagement religieux [50]. Ils partent avec de vagues consignes de se diviser en deux communautés, l'une en Sénégambie et l'autre au Cap des Palmes. Une lettre de Libermann, qu'ils vont recevoir à l'escale de Gorée, met le comble à leurs incertitudes en semblant leur demander de rester tous ensemble et c'est ainsi qu'ils débarquent tous au Cap des Palmes le 30 novembre 1844.

Le Révérend Kelly et Dennis Pindard les accueillent avec joie, mais, en difficulté avec le gouverneur, ils ne les lui présentent même pas. En deux mois leur situation au Cap va devenir un dramatique isolement. Un premier prêtre du Saint-Cœur de Marie meurt quatre semaines après l'arrivée, puis deux jours après, le jeune Irlandais. Découragé, John Kelly repart aux États-Unis. Un autre prêtre meurt. Il ne reste plus au Cap des Palmes que huit Français, désemparés, tous malades.

Mgr Barron n'est pas resté inactif. Déçu par la défection des capucins et jugeant que les sept missionnaires du Saint-Cœur de Marie étaient un nombre insuffisant pour son immense territoire, il est resté en Europe pour trouver encore quelques ouvriers apostoliques. Comme la Propagande le lui avait recommandé, il est reparti en Irlande, est tombé malade et n'a pu convaincre que deux jeunes à servir dans les Deux-Guinées : un grand séminariste de son

---

49. *ND*, t. 4, p. 67.

50. Nous pouvons suivre au jour le jour le voyage et les péripéties des premiers temps de la mission au Cap des Palmes, puis à Assinie et Grand Bassam, dans le *Journal* de M. Audebert et diverses lettres de cette époque. *ND*, t. 4 et 5.

diocèse, James Keily, d'une famille bien connue de Dungarvan et un laïc de Limerick, John Egan.

Discordante entente cordiale

Les deux principaux protagonistes de la Mission d'Afrique sont maintenant Barron et Libermann. D'une parfaite loyauté l'un et l'autre et l'un envers l'autre, ils vont parvenir rapidement à se mettre d'accord, mais chacun continuera ensuite à intervenir selon ses vues personnelles : Barron sur le terrain, avec des religieux qui échappent partiellement à son autorité et Libermann en France, avec des délais d'échanges épistolaires qui sont de cinq à six mois… lorsque les lettres ne se perdent pas.

Mgr Barron est britannique, américain, anglophone. Depuis deux ans, la mission est en route avec lui. Elle est partie des États-Unis, pays anglophone, avec des sujets britanniques, accompagnant des « colonists », eux aussi parlant anglais ou un pidgin anglais. Les premiers pas africains de la mission sont en cours au Cap des Palmes, colonie américaine, sous une administration américaine. Les fonds proviennent d'Irlande, de la fortune personnelle de l'évêque, auxquels se sont ajoutés des dollars récoltés dans l'Église d'Amérique puis des écus de la Propagation de la Foi lyonnaise. Malgré sa bonne connaissance de la langue française, l'évêque est naturellement plus à l'aise et mieux accueilli dans les territoires anglophones. Il ne renoncera jamais vraiment à son projet d'avoir des communautés au Liberia et en Sierra Leone.

Il est l'évêque et, comme cela lui revient légitimement, il ne va pas cesser de faire des projets d'implantations de communautés missionnaires sur la côte. Les résumer est un exercice extrêmement difficile, car indécis et spontané, évoluant selon les dernières informations reçues, il est apparemment inconscient des contradictions qui apparaissent dans son abondante correspondance. Cependant, il y a dans tous ses projets, une dominante constante qui reste : les territoires anglais et américains ; il y a ajouté le Sénégal sous l'influence de la Propagande et, à contre cœur, les comptoirs français d'Assinie, de Grand Bassam et du Gabon, objectifs voulus par Libermann.

Libermann, le religieux, vit en France ; ses missionnaires sont français. L'œuvre naissante a de gros problèmes financiers pour assurer la subsistance de tous les sujets qui se présentent à elle pour devenir missionnaires et ne lui laissent que peu d'argent disponible pour le départ dans cette mission lointaine qu'est l'Afrique. Homme de foi, bon gestionnaire des finances de sa jeune

congrégation, il s'en remet à la Providence et en même temps porte le poids d'inextricables et lourds soucis financiers, dont il voudrait bien être libéré.

Ses missionnaires sont partis. Il est urgent de programmer la suite de la mission d'Afrique. C'est Barron lui-même qui a demandé à Libermann de contacter le ministère de la Marine française, afin d'en obtenir des lettres de recommandations pour l'évêque et ses missionnaires.

Le ministre invite Libermann à venir le rencontrer à Paris. Il lui fait alors des propositions très avantageuses, si les missionnaires sont envoyés dans les comptoirs français. Libermann écrit aussitôt à Londres pour consulter Mgr Barron. Ne recevant pas de réponse, Libermann qui ne pouvait pas se dispenser de manifester ses intentions au Gouvernement, écrit au Directeur des Colonies qu'il acceptait la proposition qui lui avait été faite et qu'il s'engageait à fournir des missionnaires pour les comptoirs français d'Afrique ; et usant du pouvoir de grand vicaire de Mgr Barron, il interprète ses intentions et promet de se rendre à Paris sous peu de jours pour terminer ce traité [51].

Le 30 octobre 1843, Barron, de retour en France, rencontre avec Libermann, le directeur des Colonies, Monsieur Gallos. Ils discutent et ratifient les conditions du traité adopté par le Gouvernement, concernant les missionnaires du Saint-Cœur de Marie.

Mgr Barron a signé à contre cœur. Jusqu'à la fin de son engagement missionnaire africain, avec discrétion, mais une persévérante constance, il reprochera à Libermann cet engagement français qui limite ses capacités de choisir l'implantation de ses communautés. Il ira même jusqu'à le lui écrire : « Vous avez voulu plutôt écouter le directeur des Colonies, M. Gallos… [52] »

Retour de Mgr Barron dans son vicariat des Deux-Guinées

Le 22 novembre 1843, l'évêque s'embarque enfin à Londres avec James Keily et John Egan, pour Gorée où il pense retrouver une partie de ses missionnaires. Il croit qu'il a encore 12 missionnaires au Cap des Palmes. Il calcule qu'avec ses deux nouvelles recrues, ils seront quinze en tout. Il va pouvoir les diviser en plusieurs communautés sur la côte. Il ignore que ses

51. *ND*, t. 4, p. 31-32.
52. *ND*, t. 5, p. 54.

légitimes et ambitieux projets apostoliques vont être contrariés par de malheureux concours de circonstances : la mort de trois missionnaires, le retour aux États-Unis de John Kelly, font qu'ils ne sont déjà plus que huit missionnaires au moment de son arrivée au Liberia. Il va s'y ajouter d'inextricables complications administratives avec le gouverneur du Cap des Palmes, par les initiatives des autorités coloniales françaises, les tracasseries des Français qui acceptent difficilement que l'évêque de *leurs* missionnaires soit Américain.

Voguant vers le Cap des Palmes, les trois Irlandais arrivent à Gorée le 7 janvier 1844. Le 12 janvier, le gouverneur français du Sénégal, M. Bouët, reçoit une dépêche de la direction des Colonies selon laquelle il aura « ... conformément aux ordres du Ministre, à remplir prochainement une mission dans le Golfe de Guinée, pour y inspecter nos nouveaux comptoirs [53] ».

Le 2 février, Monseigneur Barron rencontre le gouverneur de Saint-Louis, à bord du *Nisus*, en route pour visiter les stations françaises sur la côte où il va transporter les missionnaires selon les accords conclus en novembre avec Libermann. Mgr Barron ne peut qu'accepter. Il en rend compte à Libermann le 4 février : « Il [le gouverneur] a reçu de France les dépêches touchant les missionnaires et des Frères convers qui doivent entreprendre des Missions aux stations françaises, mais [...] il n'y a pas un seul mot qui regarde Mgr l'Évêque [...] il n'y a pas de place pour moi à bord d'un des plus grands vaisseaux de guerre employé par la France sur la côte [...]. Il me paraît qu'un évêque, et surtout un de Grande Bretagne ne leur est pas trop agréable [...].

« Il n'y a que trois postes occupés par les Français au bas de la côte, ce sont : Assinie, Grand Bassam et Gabon. Garroway ne le sera pas, au moins cette année-ci. Après avoir mieux réfléchi au plan proposé d'une Mission à Joal, [...] je trouve qu'il est absolument impossible d'y penser avec le peu de missionnaires que nous avons. On attend des missionnaires pour les trois postes d'Assinie, Grand Bassam et Gabon. Et si cela se fait, les dix missionnaires seront partagés dans ces trois postes. [...] Dans ce cas, Mgr l'Évêque n'aura pas de prêtres, pas même un seul. [...]

« J'ai vu plusieurs officiers français, et ils approuvent tous une Mission au Cap de Mont [Liberia, près du Cap des Palmes]. Cet endroit n'appartient pas à la France, et j'ai toujours été de sentiment qu'une Mission réussirait mieux et plus facilement au Cap de Mont que tout ailleurs où j'ai été sur cette côte. Mais pas de missionnaires même pour Palmes. Je crois que l'évêque doit

53. Service Historique de la Marine, Vincennes, Dossier Bouët, CC7 n° 281-29.

avoir avec lui au moins deux prêtres. Vous avez voulu plutôt écouter le directeur des Colonies, M. Gallos. [...] Si vous avez quelques uns à nous envoyer, qu'ils viennent aux Palmes. [54] »

Tout le drame de l'évêque est exprimé dans cette lettre désespérée (en regrettant de ne pouvoir la citer en entier). Mgr Barron, s'il avait eu le goût de faire de l'humour aurait pu citer le proverbe anglais selon lequel « deux cuisiniers gaspillent le bouillon. » Voici que maintenant les cuisiniers sont trois : l'évêque, Libermann et le gouverneur du Sénégal.

Comble de malheur, Mgr Barron, que le gouverneur n'a pas voulu prendre à bord de son navire, va poursuivre son voyage vers le Cap des Palmes à bord d'un autre navire de guerre français, l'*Églantine*, commandant Janse [51]. Commence alors, entre le commandant et son hôte, une profonde inimitié qui deviendra rapidement une cruelle persécution de tous les jours.

Assinie, Grand-Bassam, le Gabon

De retour au Cap des Palmes le 1er mars 1844, presque deux ans après en être parti pour chercher du renfort. Mgr Barron ne va y rester que deux jours. Il communique aux missionnaires les nouvelles dispositions conclues avec le gouvernement de Paris. Il faut quitter le Cap des Palmes pour les comptoirs français d'Assinie, de Grand Bassam et du Gabon. Ils partent tous, à bord de l'*Églantine*, le 3 mars, sauf Jean-Rémi Bessieux et un orphelin, Frère Jean Fabé, qui restent au Cap des Palmes pour garder la maison et le plus gros des bagages en attendant une nouvelle occasion. Le 13 mars, l'*Églantine* est en rade de Grand-Bassam où débarquent les missionnaires. L'évêque est toujours motivé pour Joal, Sierra Leone et Cap Monte [56].

Il continue à poursuivre son projet de mission dans les pays anglophones et dans la région de Dakar. Malgré l'opposition de ses missionnaires, il remonte vers le Nord à bord de l'*Églantine*, le 15 mai. Il a réussi à convaincre, M. Bouchet, à le suivre. Celui-ci meurt à bord, trois semaines après, le

---

54. *ND*, t. 5, p. 52-56. Les mots soulignés le sont dans la lettre.

55. Orthographié Gense dans les *Notes et documents*.

56. *ND*, t. 5, p. 275. Lettre de M. Audebert au P. Libermann : « Monseigneur, en cas de mort, vous prie de ne pas oublier Joal, Sierra Leone et Cap Monte. »

28 mai. L'*Églantine* redescend vers le Sud, puis reprend la route du Nord, le 6 juin, après avoir débarqué l'évêque à Assinie.

Les uns après les autres, tous les missionnaires d'Assinie, Grand Bassam meurent ou sont rapatriés. Il ne reste plus qu'un seul prêtre, Bessieux, au Cap des Palmes. Mgr Barron lui fait savoir que tout est perdu et qu'il doit retourner en France. L'évêque, croyant qu'il est resté seul, s'embarque en juillet sur l'*Indienne*, qui retourne en Europe, en passant d'abord par le Gabon [57]. Le 7 août, l'*Indienne* fait escale au Gabon. La maison que Mgr Barron avait achetée à Londres et qu'il a vendue au gouverneur Bouët est à bord. Elle est débarquée au Fort français du Gabon et l'évêque lui-même « désigne l'emplacement où on la devait installer [58] ».

La fin d'un combat pour lequel il n'y a plus de combattants ?

Pendant l'escale du Gabon, Mgr Barron envoie deux lettres (datées du 7 août 1844). La première au cardinal préfet de la Propagande pour donner sa démission et demander de retourner dans le diocèse de Philadelphie : « Il ne me reste plus qu'un seul prêtre [Bessieux], qui encore s'en retourne en Europe car il est contraire aux règles de sa congrégation de rester seul et séparé de ceux de son Institut. Ainsi je serai réduit à être seul ! Dans cette extrémité, je prie Son Excellence de m'accorder la permission de retourner dans le diocèse de Mgr Kenrick, évêque de Philadelphie, dans les États-Unis d'Amérique, avec le caractère de missionnaire apostolique [59]. » Il écrit aussi à Libermann (timbre du Havre du 6 octobre 1844). Il lui annonce sa décision de démissionner et de retourner aux États-Unis. « Les comptoirs français sont extrêmement malsains [...]. Je vous l'ai dit à Paris, au moins en substance quand vous m'avez annoncé que vous aviez convenu avec le Gouvernement français d'envoyer des missionnaires dans ces comptoirs. »

Le 3 septembre, de Gorée, il écrit au cardinal préfet de la Propagation de la Foi pour demander de nouveau l'autorisation de retourner aux États-Unis « comme simple missionnaire » ; et, dans une nouvelle lettre à Libermann (timbre d'Amiens du 27 octobre) il l'informe qu'il vient de recevoir sa lettre

57. *ND*, t. 5, p. 249.
58. *ND*, t. 5, p. 346.
59. *ND*, t. 5, p. 33.

du 26 juin. Il y précise : « Je vends ce qui reste des biens achetés pour notre Mission, et si vous croyez pouvoir trouver des missionnaires pour cette côte, je vous donnerai une partie de la somme qui reviendra de la vente ; une autre partie, je la donnerai à *Propaganda Fide* [...]. » Entre autres avis sur les comptoirs de la côte africaine, il écrit : « Le Gabon me semble promettre mieux que les autres comptoirs [...]. »

Le 14 décembre, il débarque à Marseille, d'où il commence une lettre à Libermann pour lui confirmer le retour de Bessieux en France, « à bord du navire de l'état le Zèbre, peut-être ce navire est-il arrivé en France. » Il se rend tout d'abord à Rome où il achève sa lettre le 9 janvier 1845 [60]. Il ne pouvait pas savoir que, contrairement à toute sagesse humaine, avec Bessieux et Grégoire, la mission continuait !

Nous avons laissé Jean-Rémi Bessieux et Frère Jean au Cap des Palmes, le 3 mars 1844. Enfin, début août, le *Zèbre*, un navire de guerre français, peut les emmener à Grand Bassam où ils ne trouvent plus que Frère Grégoire et des instructions de Mgr Barron pour le retour en France. Le *Zèbre* doit débarquer du matériel au Gabon avant de rejoindre la France. À l'escale du Gabon, Bessieux et Grégoire décident de rester. Le vicariat apostolique des Deux-Guinées est sauvé. La mission de Mgr Edward Barron continue !

Retour définitif de Mgr Barron aux États-Unis

Le réseau des grands amis évêques aux États-Unis est informé du retour en Europe de Mgr Barron. Le 14 décembre, 1844, le jour même où il débarque à Marseille, Mgr Kenrick écrit à Mgr Cullen : « La situation de mon excellent ami l'évêque Barron excite ma sympathie. Je le recevrais volontiers comme mon coadjuteur si cela plaît au Saint Père [61]. »

À Rome, le cardinal Fransoni propose à Edward Barron de l'envoyer en Australie. Si près de ce que, plus que tout autre, Barron pouvait appeler « le désastre de la Guinée », celui-ci est assez lucide pour refuser. Le 13 janvier 1845, Mgr Barron écrit au cardinal Fransoni pour s'excuser de ne pouvoir accepter cette proposition qui le dépasse. Une lettre d'humble soumission et de ferme exposé de son incapacité. « Il n'y a aucun missionnaire en Australie

60. *ND*, t. 5, p. 64-66-69.
61. APF, Irish College, American paper n° 94.

et le premier travail de l'évêque sera de chercher du personnel. Ce serait pour moi un travail voué à l'échec après la mort de mes missionnaires des Deux-Guinées. De même pour la recherche de subsides. De plus, ma santé ne me permet pas d'entreprendre une nouvelle mission. Je ne veux pas me soustraire à la tâche, je demande donc de retourner dans le diocèse de Mgr Kenrick qui m'a invité. Présumant votre accord, une occasion favorable se présentant, j'ai déjà expédié mes bagages à Philadelphie [62]. »

Presque dix ans d'humbles dévouements

Mgr Barron est de retour à Philadelphie le 22 juillet 1845. De là, il se rend à Saint-Louis, « où il va avoir dorénavant sa résidence ». Il accompagne le frère de Mgr Kenrick qui vient d'être nommé évêque de Saint-Louis, en remplacement de Mgr Rosati [63]. Il est alors attaqué sévèrement par la fièvre, mais en novembre il peut faire la visite du diocèse à la place de Mgr Kenrick. En mai suivant, il est chapelain de l'hôpital catholique de Saint-Louis. Il s'intéresse tout particulièrement à la mission des Indiens qu'il visite [64].

En 1848, Mgr Kenrick écrit à Paul Cullen : « J'ai le regret de vous annoncer que votre cher ami [...] est en très mauvaise santé. [...] À peine pouvons-nous espérer qu'il guérira. Son médecin lui a ordonné d'aller dans le Sud [65]. »

Avec insistance, les amis d'Edward Barron vont le proposer pour de nouvelles responsabilités épiscopales et avec constance et fermeté, il refusera. Ainsi, entre autres propositions, il est proposé pour être évêque coadjuteur de Saint-Louis, puis évêque de Vincennes, vicaire apostolique de Floride [66],

---

62. APF, America Centrale, 14 f. 68-69. Après le refus de Mgr Barron, l'Australie fut confiée à un autre Irlandais, Mgr John Brady. Lui aussi rencontra Libermann qui lui confia trois de ses missionnaires. Ce fut pour ceux-ci un nouveau désastre dû en partie à la personnalité fantasque de Brady. Cette histoire vient d'être écrite par un spiritain irlandais : Thomas O'MALLEY, *Tales without reason*, Columba Press, Blackrock Co, Dublin, 2001.

63. APF, Irish College, American paper n° 103.

64. MacMASTER, *op. cit.*, p. 127.

65. APF, Irish College, American paper n° 128.

66. APF, Scrit. Orig., Vol. 968, f 982-983. APF, Am. Centr., 14 f. 700. APF, Irish College, n° 1064.

mais il a informé clairement la Congrégation romaine de la Propagande de sa volonté de ne plus être chargé d'aucune nouvelle responsabilité [67].

12 septembre 1854 : mort de Mgr Barron

La mort d'Edward Barron est conforme à sa volonté de terminer sa vie dans d'humbles services. En 1854, il va à Savannah (Géorgie), alors que sévissait dans cette ville une épidémie de fièvre jaune. Il part pour aider l'évêque à visiter les malades. Il est lui même atteint de la fièvre et en meurt.

Toujours attentif à ce qui concerne son ami, Mgr Kenrick annonce sa mort dans une lettre à Kirby, recteur de l'Irish College de Rome : « Il est mort le 12 septembre 1854 et le lendemain, Mgr Gartland, évêque de Savannah, tous les deux victimes de l'épidémie de fièvre jaune [68]. » Il est enterré à Savannah, près de Mgr Gartland.

On ne peut oublier Mgr Barron : le vicariat apostolique des Deux-Guinées, en 1842 et dans les quelques années suivantes, tient une place trop importante dans l'histoire de l'Église de l'Afrique de l'Ouest pour que s'efface le souvenir de son premier évêque.

La brièveté de son engagement africain et son apparent échec ; pire, sa démission, expliquent qu'on ait pu oublier ce qu'il a fait personnellement, ce qu'il était, ce que furent ses mérites.

A la fin d'un si rapide survol de sa vie, est-il possible de relever quelques aspects de sa personnalité ? La voie la plus sûre pour répondre à cette question est de donner la parole à ceux qui l'on le plus fréquenté, qui l'ont aimé et le mieux connu.

Témoignages de ses amis

Ils sont tous positifs. Leur unanimité et leur persévérance jusqu'à la mort d'Edward Barron, manifestent que l'amitié a toujours eu une grande place dans sa vie et qu'il en était digne.

---

67. APF, Acta, vol 209 f., 431r, 435r, 439r. « ... prædictus Episcopus Eucarpiæ omnino nollet onus regiminis in suscipere. »

68. APF, Irish College, n° 1470. *ND*, t. 5, p. 124-127.

L'un de ses étudiants le décrit comme « [...] un prêtre de grand zèle et sainteté de vie [...]. Âme sensible [...], de petite taille et très mince, de faible constitution, de santé délicate et fragile. D'un tempérament un peu nerveux. Il souffrit de fréquentes hémorragies durant toute sa vie, ce qui a fait supposer qu'il aurait pu être atteint de tuberculose pendant sa jeunesse [69]. »

Pour son fidèle ami, Mgr Kenrick, « Il est d'une très bonne famille, lui-même un homme de piété, de culture et autres qualités, un homme de distinction et de caractère... [70] »

Nous avons vu qu'un autre vieil ami, Michael O'Connor, devenu évêque de Pittsburgh, fera le voyage de Baltimore pour « un dernier salut à quelqu'un qu'il estimait tellement et auquel il devait tant. » Lorsqu'il annonce le départ à Paul Cullen : « Qu'il vive ou qu'il meure, nous pouvons vraiment déjà le considérer, comme un demi saint. Je crains que le pauvre homme ne puisse supporter le climat et les difficultés qui l'attendent, mais sa voie est tracée et sa fin fixée [71]. »

C'est lui, O'Connor, qui avait succédé à Edward comme recteur du grand séminaire de Philadelphie et qui à ce propos avait dit que son ami Edward était « [...] un homme très bon et aimable, mais il est trop bon et se laisse trop facilement influencer [...] » ; et qui avait ajouté, ce que l'épiscopat de Mgr Barron a vérifié, que « [...] de bonnes intentions vont toujours justifier ses actes, mais là où un esprit de discernement est requis pour une décision, il peut aussi bien échouer que réussir [72] ».

Ces remarques sont d'autant plus étonnantes de justesse qu'elles ont été écrites avant le départ d'Edward Barron en Afrique. Elle résument en peu de mot la personnalité du premier évêque de l'Afrique de l'Ouest.

Généreux, désintéressé, spontané. L'ordre de Rome aux évêques américains leur arrive en août 1841 et en décembre de la même année, Edward Barron s'embarque pour l'Afrique. À partir de cette décision, au plus profond de lui-même, malgré certaines apparences contraires, il est toujours resté fidèle à sa

---

69. Patrick POWER, *op. cit.*, p. 82.

70. Francis E. TOUSCHER, OSA, *Diary and Visitation Record of the Rt. Rev. Francis P. Kenrick*, Philadelphia, 1920, p. 154 (d'après MacMASTER, *op. cit.*, p. 94). DDA, Lettre du 1er décembre 1842, File 31/9 n° 9.

71. Records of the American Catholic Historical Society, VII – 1896 p. 347, d'après MacMaster, 97

72. Hugh J. Nolan – *Francis Patrick Kenrick* – Philadelphie 1948 – p. 253-254.

mission africaine. C'est au prix de ce sacrifice que la mission d'Afrique se met en route.

Bien qu'il n'y ait passé que quelques mois, il est lucide sur la mission africaine, a compris l'utilité de Frères artisans pour des écoles professionnelles, de religieuses pour l'éducation des femmes, d'enseignants pour les enfants.

Il a fait preuve d'une extraordinaire clairvoyance sur le rapatriement des esclaves affranchis en Afrique, en demandant que les Noirs catholiques d'Amérique ne soient plus envoyés en Afrique et même que ceux qui y ont été envoyés soient rapatriés [73].

Le drame de sa vie missionnaire africaine est qu'il était prêtre séculier, britannique-américain. Les options françaises de la mission, qui lui sont imposées après sa rencontre avec Libermann et des conceptions différentes de ses prêtres religieux, sont à l'origine de ses difficultés. Au XIX^{e} siècle et au début du XX^{e}, il n'y avait pas d'autre possibilité de réaliser un dessein missionnaire en Afrique qu'en dépendance avec les colonialismes américains et européens [74].

Les nouvelles orientations missionnaires de 1843 se sont imposées aussi à Libermann, comme au cardinal Fransoni, mais lui, l'évêque, il était au contact des réalités locales et ne pouvait faire abstraction de sa nationalité. Il en a beaucoup souffert, mais il est toujours resté d'une grande délicatesse de conscience. Dans les situations très inconfortables, il se plaint très peu. S'il est revenu souvent sur ses problèmes avec les Français, cela vient que c'était une souffrance permanente, à bord d'un vaisseau français, avec un commandant qui le persécute et, à terre, il était seul étranger, dans des postes français.

En août 1844, il n'avait pas d'autre solution que de proposer à Bessieux le retour en France et lui, aux États-Unis. On ne peut pas comparer sa situation et celle de Bessieux qui va décider de rester. Bessieux est Français, sur un navire français et reste dans un poste français, il a avec lui le Frère Grégoire, il est membre d'une communauté religieuse.

Jusqu'à la fin de sa vie, Mgr Barron restera marqué par son expérience africaine. Il faudra, un jour, écrire la vie de Mgr Barron, pour bien comprendre

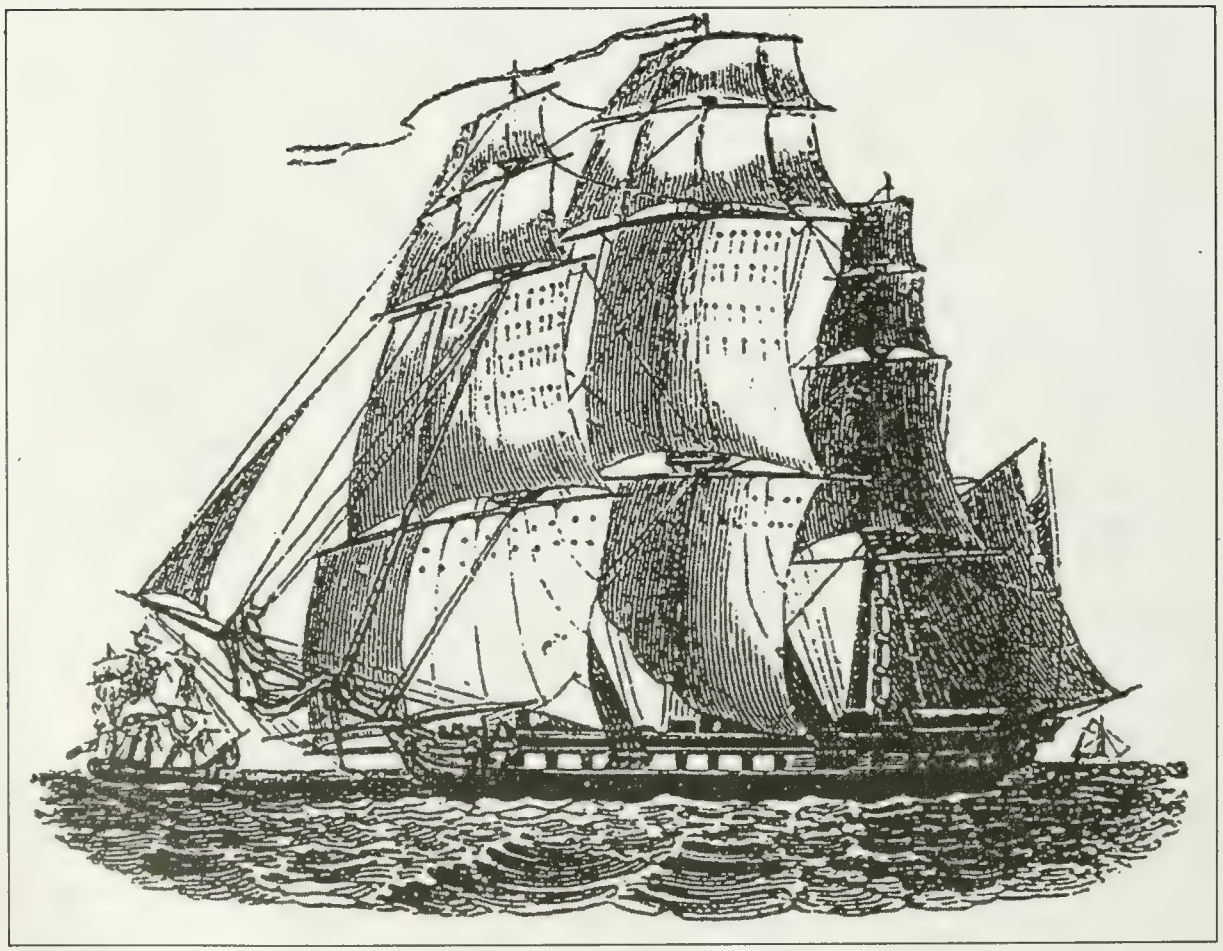
---

73. APF, Irish College, American paper n° 96. *Cf.* F. KENNEALLY, "United States Documents in the Propaganda Fide Archives", *Academy of American Franciscan history*, Washington DC, 1977, 1re Serie, volume 7.

74. Voir ce qui s'est passé au Cameroun, après la guerre, en 1918, où des spiritains français ont remplacé les Pallotins allemands.

l'histoire du vicariat apostolique des Deux-Guinées et l'engagement de Libermann dans la mission d'Afrique.

Au terme de ce trop bref aperçu biographique, laissons le mot de la fin à Mgr Kenrick de Philadelphie, son fidèle ami, toujours présent à ses côtés, surtout lors des plus douloureuses épreuves. Il écrit à son frère Peter de Saint-Louis, le 16 septembre, quatre jours après la mort d'Edward Barron : « Je n'ai pas besoin de te dire la confiance dans laquelle je suis assuré qu'il est maintenant au nombre de ces prêtres qui servent le Christ dans le Ciel. Tu connais la qualité de sa vie spirituelle, sa piété, sa charité, son humilité et les autres vertus qui faisaient la noblesse de son caractère. Puisse Dieu nous accorder que nous soyons trouvés aussi bien préparés et au-dessus de tout blâme quand le Juge viendra [75]. »



Vignette en première page d'un *Projet d'un établissement à créer au Gabon avec le concours des négociants, manufacturiers et capitalistes* par A. Le Cour, Juillet 1844.

75. *The Tablet*, XV, 1854 (d'après MacMASTER, *op. cit.*, p. 128).

Mémoire Spiritaine, n° 15, premier semestre 2002, p. 81 à p. 101.

Nouveaux regards sur les origines des Sœurs missionnaires du Saint-Esprit :

correspondance entre Eugénie Caps et le P. Clauss (1919-1920)

*Arsène Aubert**

Nous avons déjà publié, dans les quatre premiers numéros de notre revue (1995-1996), une série d'articles sur les origines des Sœurs spiritaines sous le titre : « Les Sœurs Missionnaires du Saint-Esprit. Histoire d'une fondation ». *On y suivait l'itinéraire de la fondatrice, Eugénie Caps, depuis ses premières intuitions, en 1915, jusqu'à sa mort, en mars 1931. Ces articles étaient, en fait (sauf pour le premier numéro) la reproduction du manuscrit d'une des premières compagnes d'Eugénie Caps, la Sœur Élise Mulle*r, Origine de la congrégation *(rédigé en 1966). Sœur Élise y précisait bien que ce n'était pas œuvre d'historien, mais récit de ce qu'elle avait vu et vécu.*

Le P. Arsène Aubert nous présente ici des documents concernant ce que l'on pourrait appeler les préliminaires d'une fondation. Eugénie date elle-

---

* Arsène Aubert, spiritain, après un séjour au Zaïre, a été au Cameroun et au Gabon où il s'est consacré, entre autres, à la formation permanente. Il a ensuite fait partie de l'Équipe provinciale de France, puis, à partir de 1992, en Guadeloupe, il a travaillé à la préparation du synode diocésain. De retour en France, il s'est intéressé à l'histoire de la congrégation de Sœurs missionnaires du Saint-Esprit.

L'auteur remercie l'Équipe générale des spiritaines, ainsi que les Sœurs Anita Disier et Paul Girolet, de lui avoir facilité l'accès aux Archives des Sœurs missionnaires du Saint-Esprit.

même sa « vocation » du 25 avril 1915. On était alors en pleine guerre et il faudra attendre 1919 pour que les choses se concrétisent. C'est alors qu'Eugénie prend contact avec le supérieur de la communauté spiritaine de Neufgrange et lui expose son projet.

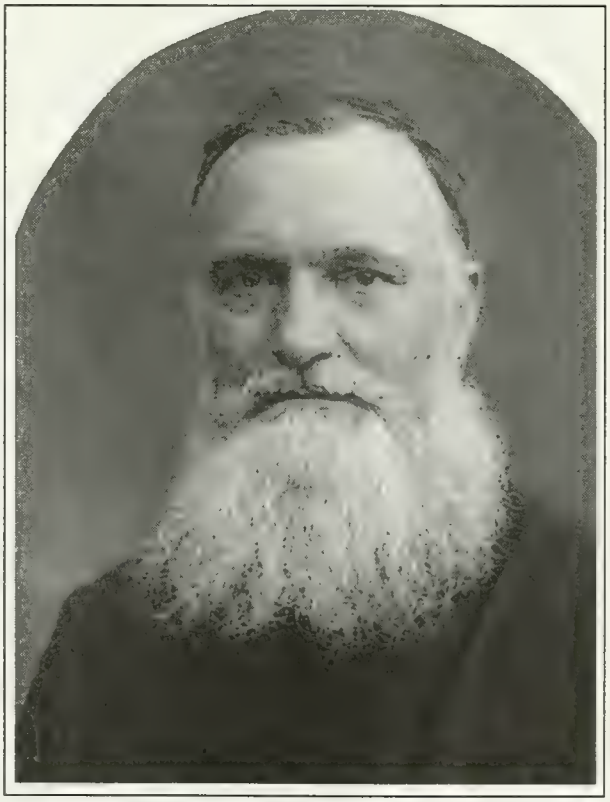
En présentant les textes mêmes de la correspondance qui s'en suivit, l'auteur de l'article montre comment Eugénie a pu être influencée par son directeur de conscience, l'abbé Eich ; et, en même temps, comment elle a su maintenir, envers et contre tout, son objectif missionnaire.

Les Sœurs Missionnaires du Saint-Esprit ont célébré le 80e anniversaire de leur fondation le 6 janvier 1921 [1]. La fondatrice, Eugénie Caps, 27 ans, habitant Bouzonville (Moselle), et le P. Émile Clauss, supérieur de la maison spiritaine de Neufgrange, échangent trois séries de lettres entre octobre 1919 et juin 1920, « textes fondateurs » pour l'institut. Cet article est principalement constitué de cet échange de correspondance. Mais les notes d'Eugénie montrent le rôle d'un intermédiaire entre elle et les spiritains : son confesseur, l'abbé Jacques Eich. Celui-ci cherche à lui imposer ses idées ; par exemple, elle recommence cinq fois sa première lettre aux spiritains, non par hésitation de sa part, mais parce que, cinq fois, son confesseur corrige la lettre, alors qu'il n'y est pas même nommé. Il faut reconnaître qu'Eugénie lui doit beaucoup pour sa vie de foi. Dieu veut qu'elle fonde, d'accord avec son confesseur, une nouvelle œuvre de sœurs missionnaires : c'est l'appel entendu le 25 avril 1915 après la communion. « Dieu le veut », dit-elle souvent ; et le confesseur est « la voix de Dieu ». Or ce prêtre fait tout pour entraîner Eugénie vers d'autres projets en Lorraine ou, au moins, pour diriger lui-même la fondation. Alors, pourquoi n'a-t-elle pas changé de confesseur ? C'est oublier la vénération qu'Eugénie a pour lui, dans une Église où le clergé joue un rôle très important. À la fois soumise et volontaire, Eugénie a mené un combat de plusieurs années pour fonder son œuvre. Elle avouera que les principales difficultés sont venues de son confesseur. On indiquera, dans cet article, quelques-uns des combats d'Eugénie pour répondre à l'appel de Dieu. Ils

1. Sœur Josefa Maria FERNANDES, « Les Sœurs Missionnaires du Saint-Esprit. Histoire d'une fondation », *Mémoire Spiritaine*, n° 1, 1995, p. 27-40 : ce premier article traitait des événements antérieurs à la fondation (1921). Les trois articles qui ont suivi reproduisaient le manuscrit de Sœur Élise MULLER, *Origine de la congrégation : Mémoire Spiritaine*, n° 2, 1995, p. 33-58 ; n° 3, 1996, p. 51-73 ; n° 4, 1996, p. 23-49.

Ci-dessus : Eugénie Caps.

Abbé Jacques Eich (1885-1931)



P. Émile Claus (1866-1925)

montrent la détermination de cette bonne Lorraine pour mener à bien son projet *missionnaire* [2].

Premier échange de lettres : octobre-novembre 1919

Première lettre d'Eugénie Caps au P. Clauss [3]

Jésus, Marie, Joseph.

Bouzonville, le 28 octobre 1919

Au très Rév. Père Supérieur de la Congr. du Saint-Esprit et du Cœur Immaculé de Marie, Neufgrange

Permettez que de simples filles Vous adressent ces quelques lignes :

Nous sommes plusieurs filles de la Lorraine qui aspirons depuis bien longtemps à la vie intérieure et aux Missions. Dans ce but nous avons déjà formé un petit noyau de famille spirituelle d'un même esprit ; nous sommes prêtes à donner tous les renseignements sur notre vie intérieure et extérieure.

Nous savons qu'aucune maison de Sœurs-Missionnaires proprement dites n'existe encore en Lorraine pour recueillir les vocations et il est plus que probable que d'autres Congrégations étrangères voudraient s'y établir. Nous croyons que les vocations de Sœurs-Missionnaires sont nombreuses en Lorraine et que bon nombre se perdent faute de guide et de maison en Lorraine, car on ne voudra plus des maisons allemandes et plus d'une parmi nos filles ne sait pas du tout ou presque pas le français.

Nous avons attendu de longues années et nous avons prié et souffert incessamment pour arriver au but que nous nous permettons de Vous indiquer plus

---

2. **Quelques repères chronologiques** : – 1871 : Défaite française et annexion allemande de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine. – 3 juin 1892 : naissance d'Eugénie Caps à Loudrefing (Moselle). – 1914-1918 : Première guerre mondiale. – 25 avril 1915 : Eugénie comprend qu'elle doit avec l'abbé Eich fonder une nouvelle œuvre de sœurs missionnaires. – Octobre 1919 : premiers contacts d'Eugénie avec les spiritains de Neufgrange (Moselle). – Épiphanie 1921 : fondation des Sœurs missionnaires du Saint-Esprit. – 1927 : Eugénie, malade, arrive à Montana (Suisse). – 16 mars 1931 : mort de Sœur Eugénie à l'hôpital de Sierre (Suisse), à l'âge de 38 ans.

3. Arch Srs Sp, C452. Émile Clauss, né en 1866 à Wanzeneau (Bas-Rhin), fait profession dans la congrégation du Saint-Esprit le 15 août 1982. Il est missionnaire au Zanguebar de 1892 à 1905. À son retour en Europe, après deux ans de repos, il est affecté à Knechtsteden (Allemagne). Après la guerre de 1914-1918, il est nommé supérieur de la communauté de Neufgrange. Il y décède le 23 janvier 1925.

bas. Et enfin nous voudrions voir et offrir dans la réalisation des vœux les plus ardents de notre cœur un grand « merci » de la Lorraine au Bon Dieu et à la France pour avoir été protégés et sauvés pendant la guerre et alors voici ce que nous nous proposons de faire avec la grâce de Dieu et ce que nos cœurs appellent de tous nos vœux.

Croyant que ce ne sera simplement pas agréable au Bon Dieu mais même Sa très sainte Volonté, nous désirons ardemment fonder en notre Chère Lorraine et avant tout pour les Lorraines des deux langues une Congrégation lorraine de Sœurs-Missionnaires Lorraines dirigée par une lorraine indépendante de toute Congrégation étrangère et ayant des constitutions et des règles fixées par nous-mêmes et approuvées par les autorités ecclésiastiques.

Nous ne désirerions pour cela au commencement qu'un petit réduit, un morceau de pain, un banc de Communion, et le libre exercice de notre zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes surtout parmi la jeunesse et en vue des Missions. Nous voudrions dédier notre première maison à saint Joseph que nous avons tant prié et voilà pourquoi humblement et avec confiance, nous venons solliciter pour arriver à notre but le concours d'hommes apostoliques, en particulier de Votre très vénérée Congrégation.

Nous savons fort bien que nous ne sommes pas dignes d'une telle faveur, nous savons aussi que les débuts sont toujours difficiles et que nous ne pouvons rien par nous-mêmes, mais nous croyons aussi qu'il est grand temps et nous compterons comme jusqu'ici sur le secours d'en haut. La charité nous pousse et nous croyons agir sous l'impulsion de la grâce si nous nous adressons à Vous et si nous Vous demandons humblement, Très Rév. Père, de vouloir offrir nos vœux et tout nous-même au Bon Dieu dans le but que nous nous proposons et de verser des prières pour nous. Enfin nous Vous prions de vouloir nous aider à fonder notre Congrégation Lorraine et de prendre entre Vos mains la direction de nos âmes et de notre vocation.

Veuillez agréer, Très Rév. Père Supérieur, les sentiments les plus respectueusement soumis et dévoués, de vos humbles servantes en Jésus, Marie et Joseph.

Eugénie Caps, Catherine Kieffert,
Marie Bour, Lucie Lay, Marguerite Divo, Margareta Jung.

Commentaires sur cette première lettre d'Eugénie Caps
Le contexte de l'époque

Depuis le 25 avril 1915, Eugénie croit qu'elle fondera avec l'abbé Eich, une œuvre de sœurs missionnaires. Elle vénère ce prêtre zélé qui l'a beaucoup aidée. Presque chaque jour, ils échangent des « billets de piété ». Mais l'abbé désire fonder une œuvre composée de trois branches, l'une pour des pieuses personnes vivant dans le monde, la seconde pour des institutrices

catéchistes, la troisième pour des personnes qui aimeraient aller en Mission [4]. Il veut associer Eugénie à la première branche ; aussi, il s'oppose à son entrée chez les Filles de la Charité ou dans d'autres congrégations. Eugénie veut partir en mission. L'abbé pensa unir leurs deux projets en partant en Équateur avec Eugénie et ses compagnes ; il l'écrit à l'archevêque de Quito à Noël 1918 ; pendant des mois, Eugénie espère une réponse positive qui ne vient pas ; d'ailleurs la lettre a-t-elle même été envoyée ? En octobre 1919, l'abbé envisage d'entrer chez les spiritains s'ils le laissent continuer à diriger Eugénie et les futures missionnaires ; la lettre de demande, « écrite dans l'agonie, dit-il », un timbre collé sur l'enveloppe, ne sera pas postée !

« Dieu de tendresse, Dieu de pitié ! Sauvez, sauvez la France, au nom du Sacré-Cœur ! » Partout en France, on chante ce cantique lors des fêtes marquant la consécration de la basilique de Montmartre (16 octobre 1919). La basilique est le « merci de la France au Sacré-Cœur », accomplissement d'un vœu national pour avoir épargné Paris de l'invasion prussienne en 1870-1871. L'abbé Eich venu de Bouzonville est parmi les 1 000 prêtres présents ! La paroisse de Bouzonville s'unit aux fêtes de Montmartre, Eugénie prie le Sacré-Coeur : « La France est à vos pieds, regardez-la, ouvrez bien votre cœur et laissez-la venir à vous. Elle vous aime, Vous l'aimez. Elle vous aimera toujours et nous ses enfants [5] ».

L'abbé Eich cherchait une « issue à la question de notre vocation », dit Eugénie qui prie l'Esprit Saint d'éclairer « le directeur [6] ». Celui-ci se rendit chez les spiritains à Paris pour y traiter de l'œuvre avec le Supérieur général. Il n'y fut pas reçu et, déçu, abandonne l'idée des missions. Plus tard, Eugénie écrira : « C'était le 21 octobre 1919. Ma déception a été complète ! En revenant de Paris, l'abbé Eich reniait tout notre passé ; il m'apportait des prospectus des Sœurs adoratrices du Saint-Sacrement, du P. Eymard, en me disant : c'est là que vous devez entrer toutes !... Je voulais toujours obéir au Directeur, mais là, il me semblait que la voix de Dieu et de ma conscience me demandait autre chose ! Quant à moi, l'idée de la Fondation me poursuivait toujours. Ma volonté était ferme et nette. L'idée des missions et d'une nouvelle Fondation se dressait toujours devant moi comme la volonté de Jésus. Pour moi, il ne s'agissait plus de tâtonner, d'hésiter, mais d'agir ! J'avais compté sur l'abbé Eich pour lancer l'œuvre, mais ne le voyant pas

4. Carnet *Ma Vocation* qu'Eugénie rédige en 1924, avant sa profession religieuse, pour Mgr Le Roy (Arch Srs sp, 3A, numéroté C106).

5. Eugénie, *Journal*, 16 octobre 1919.

6. Eugénie, *Journal*, 13 octobre 1919.

agir, je me sentais pleine de force et de courage pour le faire toute seule sans plus attendre. J'étais prête à faire moi-même toutes les démarches nécessaires. Rien ne m'eût même arrêtée, pour aller avec quelques compagnes, en pays de Mission – ma pensée me portait vers les Noirs d'Afrique – pour y commencer sans plus tarder l'œuvre, me rendre là-bas au travail des Missions, et revenir pour organiser la société et les maisons de recrutement [7] ». Eugénie exige une adresse de prêtres missionnaires, l'abbé Eich lui donne l'adresse des spiritains de Neufgrange. Et Eugénie écrit au P. Clauss une lettre datée du 28 octobre 1919 mais postée cinq jours après !

L'abbé Eich corrige la lettre d'Eugénie : il fait ajouter : « Nous désirons ardemment fonder en notre Chère Lorraine une Congrégation lorraine de Sœurs Missionnaires Lorraines dirigée par une Lorraine, indépendante de toute Congrégation étrangère et ayant des constitutions et des règles fixées par nous-mêmes ». Ainsi le confesseur, sorte d'« éminence grise » [8], continuera à diriger le groupe d'Eugénie !

Eugénie fait part des difficultés qu'elle a dû surmonter pour rédiger cette lettre dont elle n'est pas l'unique auteur : « mon Directeur me dit d'y apposer sa signature [9] ainsi qu'une autre encore, dont je n'ai jamais connu le nom ! Je l'ai écrite avec pas mal de difficultés de toutes parts. Maman me surveillant toujours, je ne puis l'écrire que pendant la nuit... J'ai dû recommencer 5 fois la lettre [10] ! » Le lendemain : « Qu'il me faut du courage pour faire le premier pas ! J'ai la lettre en mains. Mon directeur m'encourage de la mettre à la boite aux lettres et pourtant je souffre !... Et je me hâte, je cours, je la jette à la boite et puis, oh ! c'est le calme, la paix. Mon Dieu, c'est à Vous que je m'abandonne ! Maintenant vous me parlerez par vos Ministres. Leur voix est la vôtre [11] ». Sœur Élise Muller précise : « [Eugénie] devait aussi ajouter que cette nouvelle fondation soit le merci de la Lorraine à Dieu pour nous avoir protégés pendant la guerre [12] ». En 1928, Eugénie dira au P. da Cruz : « L'abbé Eich m'a laissé prendre la chose en main selon mon désir, mais il a

---

7. Eugénie, *Note* au P. João da Cruz, à Montana, en 1928, (Arch Srs spir C 1952).

8. « Éminence grise » : conseiller intime qui, dans l'ombre, exerce une grande influence. (*Le Petit Robert*).

9. Le nom de l'abbé Eich ne figure pas sur la lettre : souvent il change d'avis.

10. Arch Srs Sp, C231. La Maman surveille sa fille portée à trop prendre sur le sommeil pour prier et l'Abbé Eich surveille le contenu de la lettre, donc des « difficultés de toutes parts » !

11. Arch Srs Sp, C231. Pour Eugénie, le confesseur n'est plus « la seule voix de Dieu ».

12. Sœur Élise Muller, *Origines de la Congrégation*, 1966, p. 12.

quand même surveillé la lettre, que j'ai dû lui passer plusieurs fois pour être lue et corrigée ; ce qui est arrivé encore pour d'autres lettres. Plusieurs jours sont passés ainsi en ces communications, et enfin la lettre est partie [13]. » Cinq fois l'abbé a corrigé la lettre, d'où les cinq jours entre la date de la lettre (27 octobre) et sa mise à la poste (Toussaint) car Eugénie, employée de banque le jour, écrit la nuit.

L'Église en Lorraine vit alors en « régime de chrétienté ». « Le système concordataire d'Alsace et de Moselle ne se comprend que dans son enracinement local [14] ». Les Églises ont un statut autre qu'en France ou en Allemagne. L'Église en Lorraine est régie par le Concordat de Napoléon. L'empire allemand ne lui impose pas sa législation religieuse, sauf sur certains points. Elle ne connaît pas la séparation des Églises et de l'État [15] et le Kulturkampf [16] n'y fut appliqué qu'avec modération.

Un clergé défenseur du pays lorrain : l'exil des classes dirigeantes après 1870 donne au clergé lorrain un rôle important. « Une sorte d'identification s'élabora entre les intérêts du pays et les valeurs du catholicisme [17] ». En 1890, les quatre députés des circonscriptions lorraines sont des prêtres [18]. « Dans la région de Sarreguemines-Sarrebourg, le parti du « Centre », puissamment secondé par les autres organisations catholiques, permit au clergé de s'assurer une domination politique qu'il convoitait depuis l'instauration du suffrage universel ; il avait dû jusque-là composer avec les notables ou au mieux exercer entre eux un arbitrage ; il put alors les éliminer pour leur substituer des laïcs dévoués ou l'un des siens [19]. »

---

13. Arch Srs Sp, C1952. La suite du texte parle du P. Libermann : « Entretemps (*sic*) nous nous sommes mises à lire la vie du Vble Père Libermann, fondateur de ces Pères Missionnaires ; le Vble Père Libermann, converti lui-même, Alsacien, son Œuvre des Noirs, son Esprit, le Saint-Cœur de Marie, tout cela me ravissait, correspondait à toutes mes aspirations, et je me sentais pleine de confiance ».

14. J. SCHLICK, *Églises et État en Alsace et en Moselle*, (Hommes et Églises, 9), Cerdi-Publications, Strasbourg, 1979, p. 9. En Alsace Lorraine, « toute législation, toute réglementation, n'y est possible que relue dans le devenir de la région » (M. ZIMMERMANN, « L'enracinement local », dans SCHLICK, *op. cit.*, p. 53).

15. La loi française de Séparation des Églises et de l'État (9 décembre 1905).

16. Le Kulturkampf (combat pour la civilisation) opposa l'Église catholique et l'Empire allemand de 1871 à 1883.

17. F. ROTH, dans H. TRIBOUT de MOREMBERT, *Le diocèse de Metz*, (Histoire des diocèses de France), Paris, 1970, p. 224 s.

18. *Id.*, p. 242.

19. B. FRANCK, *Le statut légal des congrégations religieuses en Alsace et en Moselle*, dans SCHLICK, *op. cit.*, p. 255.

L'enseignement religieux est maintenu dans les écoles. L'Église forme les instituteurs et les institutrices des écoles primaires. Les religieuses ont presque tout l'enseignement primaire féminin, les Sœurs de Sainte-Chrétienne dans les villes et les Sœurs de la Providence dans de nombreux villages : Saint-André de Peltre et Saint-Jean de Bassel, deux congrégations qui ont pour fondateur ou co-fondateur Jean-Martin Moyë, 1730-1793, arrière grand oncle maternel d'Eugénie Caps !

Concernant les congrégations, « Les établissements particuliers dépendant d'une maison-mère étrangère (y compris, surtout, la France) devaient se constituer ou en congrégations indépendantes ou en province autonome ou encore demander leur rattachement à une maison-mère allemande [20] ». Les spiritains en Allemagne font partie de la « province de Knechtsteden » [21] . En 1895, ils ouvrent l'école de Saverne, où, en 1900, ils achètent la maison natale de François Libermann ; Mgr Alexandre Le Roy, Supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit, ne voulant pas de maison au-delà du Rhin, Mgr Karst, vicaire général du diocèse de Metz et cousin du P. Joseph Karst, spiritain, fait acheter la maison de Neufgrange où Mgr Benzler, évêque de Metz, inaugura le noviciat en 1904 [22].

La lettre au P. supérieur de Neufgrange enfin expédiée, Eugénie attend avec impatience la réponse qui arrive le 11 novembre 1919.

En réponse, première lettre du P. Clauss à Eugénie Caps [23]

Neufgrange, le 8.11.1919

J. M. J.

Mesdemoiselles,

Après avoir conféré longtemps avec mes confrères expérimentés, je me crois obligé de vous donner le conseil de ne pas songer à une fondation régionale exclusive. Si vous aviez un but régional, on pourrait justifier votre idée exclusive. Mais si vous voulez vous vouer à la grande Œuvre des Missions dans les pays païens, il faut avoir le cœur large comme le but. Il faut être catholique, c'est-à-dire tous les

---

20. *Id.*, p. 243.

21. Voir J.-T. RATH, *Le retour des spiritains en Allemagne, dans Mémoire Spiritaine*, n° 1, 1995, p. 83-105.

22. *Id.*, p. 101 et 104. J.-T. RATH note : « Voulait-on encore des Allemands dans la congrégation ? » (*Id.* p. 96).

23. Arch Srs Sp, 2159 (original).

pays et toutes les nations doivent rentrer dans nos vues. Même si on fondait une congrégation lorraine, il faudrait accepter aussi des vocations, qui viennent d'ailleurs. En tout cas des sœurs missionnaires ne doivent pas être particularistes et ne pas limiter la région d'où on veut tirer les vocations.

Par conséquent notre avis est de laisser tomber l'idée de la fondation d'une congrégation comprenant exclusivement des Lorraines. Si une congrégation de sœurs missionnaires déjà existantes fondait un noviciat en Lorraine ce serait la meilleure solution de la question proposée. Partout on aime les postulantes venant de la Lorraine et de l'Alsace et dans beaucoup de noviciats on parle les deux langues. Par exemple les sœurs de Saint-Joseph de Cluny ont comme confesseur et directeur de leurs deux noviciats à Paris et à Antony le R.P. Riedlinger qui fut mon prédécesseur à Neufgrange.

Les sœurs, qui se trouvent ici dans notre maison [24], ont leur maison-mère et leur noviciat en Hollande et là on se sert des deux langues. Cela ne durera pas longtemps et il y aura des sœurs missionnaires dans la Lorraine ou dans l'Alsace.

Donc ou attendre avec patience, ou aller dans un noviciat en France, à Paris, à Antony ou en Hollande. Les fondations ne peuvent réussir que si le clergé séculier aide et que l'autorité diocésaine n'a rien contre. Le bon Dieu bénit les âmes généreuses, qui sont avant tout catholiques et qui sacrifient tout à cette idée. Le bien sans arrière pensée de personne et de pays, voilà l'idéal.

Nous prierons le Saint-Esprit qu'il fasse la lumière dans les âmes et vous dirige selon son bon plaisir. Que Dieu vous bénisse et Vous fasse croître dans son saint amour !

Votre serviteur en J&M . Clauss, Supérieur.

Quelques réflexions sur cette première lettre du P. Clauss

La réponse du P. Clauss semble peu encourageante. Or Eugénie la trouve « favorable » et « d'une clarté parfaite », car le P. Clauss rejette les corrections que l'abbé Eich avait imposées concernant « l'œuvre lorraine ». Les témoignages sont explicites.

Le 11 novembre 1919, recevant la lettre du P. Clauss, elle note : « Nous avons une réponse. Elle nous vint ce matin. Une réponse on peut dire favorable. Les Révérends Pères du Saint-Esprit de Neufgrange ne rejettent pas l'idée d'une fondation nouvelle ! Cependant ils font une remarque... Qu'ils se rassurent. Il ne rentre pas dans nos vues d'exclure toute bonne

---

24. Il s'agit des Sœurs du Précieux Sang, selon Sœur Élise, *Origines de la Congrégation*, p. 16.

volonté venant d'un pays étranger. Jamais j'eus cette pensée et jamais je n'aurais fait cela ! »

Par la suite, elle écrira au P. Conrad : « Vos 2 dernières lettres m'expliquent une chose qui date depuis 5 ans. Et en feuilletant mes notes je trouve un passage disant ceci : 11.11.19 : Cela ne rentre pas dans nos vues d'exclure toute bonne vocation qui viendrait d'un pays étranger, jamais cela n'a été ma pensée et jamais je n'aurais fait cela. Certes j'aimais avant tout assurer à nos Alsaciennes-Lorraines une Maison de recrutement, car cela était nécessaire vu que presque pas du tout ou peu savaient le français – et je crois que maintenant on doit voir que j'avais raison. Mais mon idée n'a jamais été bornée à la Lorraine seule – non – cela me fait sourire [25] ».

Sr Élise rapporte ce mot d'Eugénie : « Ils n'ont pas rejeté l'idée d'une nouvelle Fondation et, en nous disant qu'une œuvre missionnaire ne pouvait se restreindre à une seule maison en Lorraine, nous sommes tout à fait d'accord avec eux ; il faut le leur dire [26] ».

Eugénie expliquera au P. da Cruz : « Vous vous disiez étonné, mon Père, que cette réponse ne m'ait pas découragée !... Je me sentais si décidée qu'au fond du cœur je me disais : même si les R. Pères n'acceptent pas l'idée, on continuera quand même. Et mon cœur aimait, ne réfléchissait pas. La réponse qui est venue m'est apparue favorable : ces Pères ne disaient pas absolument non, ils ne rejetaient pas absolument comme pure imagination l'idée d'une nouvelle Fondation Missionnaire, tout en nous faisant quelques remarques, justes d'ailleurs. Je ne sais pas si Jésus me fermait les yeux, mais j'ai vu dans cette première réponse une grâce de Jésus et un premier succès ; et toute encouragée, j'ai recommencé la démarche en précisant mieux les choses, et en soumettant nettement l'idée d'être acceptée comme Sœurs du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie... La réponse est venue, elle était d'une clarté parfaite. Les R. Pères ne refusaient rien, mais il fallait commencer par obtenir le consentement de Mgr Pelt [27]. »

La deuxième lettre d'Eugénie au P. Clauss va préciser son projet, mais l'abbé Eich y est de nouveau intervenu.

---

25. Lettre au P. Conrad le 22 mars 1926.
26. Sœur Élise, *Origines de la Congrégation*, p. 12.
27. Note au P. da Cruz, vers 1928, Arch Srs Sp, C 1952.

Deuxième échange de lettres : novembre-décembre 1919

Deuxième lettre d'Eugénie au P. Clauss

Jésus, Marie, Joseph

Bouzonville, le 25 novembre 1919

Très Rév. Pères du Saint-Esprit et du Cœur Immaculé de Marie,

Voilà vos petites enfants, si non vos petites sœurs qui reviennent avec confiance. Nous avons communiqué votre bonne lettre à toutes nos amies. Toutes elles en étaient très contentes et même touchées de ce que Vous ayez bien voulu appeler les lumières et l'amour d'en haut sur elles ; elles y ont vu un signe de votre affection et de la bonté de Dieu sur elles. Toutes vous en remercient sincèrement et nous sommes convenues de recommander toujours toutes vos intentions dans la Sainte Communion tout comme les nôtres.

Maintenant, comme vous aviez la bonté et la clairvoyance de le suggérer, elles n'hésitent pas à affirmer que quant au recrutement, elles n'entendent nullement faire des restrictions de personne ou de pays, au contraire, puisque nous avons des amies dans le pays de la Sarre p.e. [par exemple] qui depuis longtemps refusent d'entrer soit en Prusse soit au Tyrol pour être avec nous et qui pendant la guerre à plusieurs reprises venaient rechercher notre affection spirituelle. Cela nous mène à vous expliquer encore plus clairement sur ce que nous croyons être la volonté de Dieu.

C'est qu'à notre humble avis et d'après la mentalité des filles en question, il ne s'agit pas simplement de leur trouver où se placer comme sœur-missionnaire mais de donner suite à l'unanimité de leurs sentiments intimes qui les portent à la solidarité dans leur personne comme dans leur but qui se dessine à leurs yeux comme une fondation nouvelle, un nouveau centre de vie active et de prière et cela parce que nous croyons que le Bon Dieu nous y appelle.

Car voici, outre les raisons que nous avons déjà mentionnées dans la première lettre : Nous n'avons pas commencé par faire de la propagande de vive voix en faveur de notre idée, au contraire, nous l'avons toujours cachée. L'unique propagande que nous nous sommes permise c'était la rencontre au Banc de Communion, c'est là que l'amitié et l'union des sentiments s'est faite – nous pourrions dire : dans le silence de l'action de grâce – au point que chacune d'entre nous croyait lire dans le cœur de l'autre ce même sentiment de solidarité de personne et d'œuvre voulue par Dieu et que cette union ne se briserait plus jamais. Oui c'est uniquement la Sainte Hostie et la Très sainte Volonté de Dieu qui jusqu'ici nous ont fait marcher et qui nous feront marcher encore et toujours. Cela fait que nous croyons pouvoir dire que c'est la Divine Providence qui nous a unies sur le même chemin sans cela nous n'aurions pas résisté aussi longtemps à l'attrait de notre cœur vis-à-vis des invitations de la part des maisons qui nous entourent.

Enfin nous croyons donner – comme vous l'admettiez du reste – un bon cachet à une œuvre religieuse en la faisant fonder comme œuvre lorraine sans exclure quant

au recrutement ni pays ni personne et certes le cachet d'une œuvre qui ne serait non seulement en Lorraine mais qui serait Lorraine elle-même assurerait les vocations en grand nombre. Et pourquoi ne pas utiliser les multiples avantages qui certainement se trouvent réunis sous ce cachet en cette affaire comme en tant d'autres. C'est la Lorraine qui doit et qui veut remercier, par conséquent c'est aussi la Lorraine qui doit prendre l'initiative dans cette œuvre. Il nous semble qu'il revient aux enfants de la Lorraine d'en faire les sacrifices et d'en recueillir les mérites. Dira-t-on que nous ne sommes bonnes à rien après les Jeanne d'Arc, des Carré de Malbert, des Augustin Schoeffler.

Et voilà pourquoi nous voudrions nous mettre à l'œuvre, sentant continuellement en nous cette poussée d'en haut que nous n'avions longtemps pas la hardiesse de manifester à l'extérieur. On nous pardonnera certainement maintenant un peu d'impatience, vu que pendant toute la guerre, qui pourrait même compter comme Noviciat, nous nous voyions continuellement crucifiées dans nos aspirations les plus chères vers la vie intime et le zèle pour les Missions, aspirations qui malgré tout ont persévéré et qui éclatent enfin maintenant non pas trop tôt pour nous certainement.

Voilà à peu près notre sentiment intime sur cette affaire. Le cacher plus longtemps ce nous aurait rendu notre conscience à jamais inquiète. Et pouvions-nous mieux faire que d'être franches et nous adresser pour cela aux autorités ? Ce qui nous importerait grandement maintenant, Très Rév. Pères, ce serait de bientôt savoir si Vous seriez disposés de faire quelque chose pour nous, en particulier, si Vous ne voudriez pas accepter toute notre bonne volonté pour être formées au but que nous croyons devoir nous proposer pour nous constituer en communauté entre Vos mains et sous Votre Direction dans le but de vous appartenir directement comme Vos aides et Vos petites Sœurs. Nous serions alors des Filles du Saint-Esprit et du Cœur Immaculé de Marie de la Lorraine. – Car si nous tardons encore longtemps nous risquons évidemment d'affaiblir inutilement ce que nous avons ramassé en fait d'esprit apostolique et de charité et d'union et c'est à qui voudra s'occuper de nous.

Nous aimons du reste beaucoup la Congrégation du Saint-Esprit. Depuis assez longtemps nous sommes convenues de consacrer le lundi au Saint-Esprit. Puis nous aimons souverainement le Cœur Immaculé de Marie qui est notre bonne Mère du Ciel et dont nous sommes les enfants et les esclaves d'après le R.P. Grignon (*sic*) de Montfort. Puis même saint Joseph, dont nous ne pourrions jamais nous séparer comme de notre tout bon Père. Puis le Vénérable P. Libermann, dont nous avons la biographie et les Écrits. C'est notre Vicaire actuel, M. l'Abbé Eich qui dans sa grande dévotion au Vénér. Père Libermann nous a inspiré son amour et sa vénération pour la Congr. du Saint-Esprit et du Cœur Immaculé de Marie. Mais toutes, nous aimons aussi souverainement la Sainte Famille Jésus, Marie, Joseph.

Enfin, Très Rév. Pères, veuillez nous pardonner encore cette fois-ci nos instances auprès de Vous, et encore une fois humblement nous venons Vous offrir, Très Rév. Pères, toute notre bonne volonté et tout ce que de simples filles peuvent offrir et nous

vous demandons si Vous voudrez nous accepter pour fonder une nouvelle œuvre en Lorraine. Oui nous osons Vous le demander après tant de prières et de sacrifices et nous osons même espérer bientôt une réponse affirmative. Entre temps nous prierons avec Vous le Saint-Esprit pour que la Très sainte Volonté de Dieu se fasse. Veuillez agréer, Très Rév. Pères, nos sentiments de profonde gratitude et d'affection en Jésus Marie et Joseph.

Au nom de ses amies, Eugénie Marie Caps

Commentaires : une fondatrice sous contrôle

La lettre insiste à nouveau sur la Lorraine et mentionne l'abbé Eich. Les notes d'Eugénie et les fréquents *billets* entre elle et l'abbé Eich éclairent cette lettre. La détermination s'y retrouve : « Nous serons fermes dans nos résolutions, nous ne lâcherons pas l'idée de cette œuvre nouvelle. Il faudra nous croire car la Volonté de Dieu se manifestera d'une façon ou d'une autre [28] » ; mais elle ne parle ni de « compter comme Noviciat » l'attente due à la guerre ni de la Lorraine : encore une correction de l'abbé Eich !

Le 14 novembre, l'abbé Eich examine les raisons pour une congrégation nouvelle et celles pour entrer dans une congrégation existante [29]. Le 16, il fait préciser que c'est par lui que le groupe d'Eugénie a connu le P. Libermann ; un autre billet demande de ne pas parler de lui, mais il se rétracte le 20 : « Mettez la phrase qui parle de moi », ajoutant : « les Rév. Pères vont vous prendre et me voilà séparé de vous et vous de moi, ce qui serait contre notre œuvre. [...] Oh que je ne sois pas séparé de l'œuvre ! » Conscient de tout compliquer, il promet : « Écrivez s'il vous plaît encore cette lettre, puis vous n'en écrirez plus. C'est moi qui en écrirai s'il y en aura encore à écrire, et alors je dirai simplement : Me voici pour entrer dans votre congrégation, si vous me prenez avec les vocations (sœurs missionnaires) qui me suivent. J'aurais dû faire simplement comme cela au lieu de vous tourmenter [30]. »

Ainsi l'abbé Eich ne peut se séparer d'Eugénie. Pour rester le véritable directeur, même sous protection des spiritains, il suggère que l'attente due à la guerre soit comptée comme noviciat. Eugénie voit autrement le lien avec les spiritains.

---

28. Eugénie, *Journal* du 26 novembre 1919.
29. Billet de l'abbé Eich, le 14 novembre 1919 (Arch Srs Sp, 6A 1a, 2160a).
30. Arch Srs Sp, 6A 1a, billets 2163, 2164 et 2165.

Deuxième lettre du P. Clauss [31]

Neuscheuern, den 1.12.19

Mesdemoiselles,

Vous persistez dans votre idée et vous désirez encore une fois entendre ce qu'on en pense à Neufgrange. Je vais vous le dire sans détour. Aussi longtemps que l'autorité ecclésiastique ne s'est pas prononcée pour le projet nous sommes obligés d'être sur notre réserve. Il serait donc bon de vous adresser à Monseigneur l'évêque de Metz. Si Sa Grandeur est favorable, bien des difficultés s'aplaniront. Si Sa Grandeur est opposée, tous les efforts seront inutiles.

Ce qui pourrait faire impression sur Sa Grandeur Monseigneur l'évêque, c'est le fait que les jeunes personnes, qui veulent devenir Sœurs-Missionnaires et ne savent pas le français et ne pouvant aller dans un noviciat allemand, peuvent craindre d'aller dans un noviciat tout français. La timidité et la gêne expliquent bien une telle façon de faire. La suite peut être la perte de la vocation. Dans les noviciats français, il y a bien des difficultés pour ces personnes, qui ne comprennent ni les prières, ni les sujets d'oraison, ni les conférences. Ces circonstances peuvent aussi être la cause de la perte de la vocation. C'est là la principale raison qui pourrait justifier une nouvelle fondation.

La question régionale, à savoir qu'une œuvre lorraine qui admet aussi des postulantes d'Alsace et de la Sarre, qui se recruterait par conséquent dans les pays où abondent les vocations plus que partout ailleurs au monde est une idée tout à fait séduisante pour les Lorrains et les Alsaciens. Cela ne peut être qu'un point de vue tout à fait secondaire dans la question de la nouvelle fondation.

En tous cas, même si Mgr l'Évêque est pour le projet, les difficultés ne sont pas encore écartées. D'autres encore bien plus grandes surgiront. Mais si l'œuvre est voulue de Dieu, la Providence aidera à les surmonter toutes. Il y aura surtout de grandes tribulations pour les fondatrices et il faudra une patience héroïque et un esprit de sacrifice digne des premiers chrétiens pour surmonter tous les obstacles. Toutes les œuvres naissantes et tous les fondateurs et fondatrices ont dû passer par le creuset de la souffrance. C'est la marque des œuvres de Dieu et le gage du futur succès. Les œuvres, qui ne sont pas de Dieu échouent à cette épreuve.

Qu'une idée éclate et se développe à la sainte table ou pendant l'action de grâce de la Sainte Communion ce n'est pas encore un signe qu'elle vient de Dieu ou qu'elle est voulue par Dieu. Mais quand une idée malgré les difficultés et tout juste au milieu des plus grandes difficultés se réalise contre toute attente et sans les efforts des hommes c'est plutôt une preuve qu'elle vient de Dieu.

---

31. Original aux Arch Srs Sp, 2168, écrit de *Neuscheuern* (Neufgrange, en français).

Une autre preuve qu'elle vient de Dieu, c'est quand les personnes intéressées obéissent à leur Directeur spirituel comme des enfants et se soumettent sans restriction et sans arrière pensée aux autorités ecclésiastiques et que l'idée fait son chemin et se réalise en toute tranquillité et avec la lenteur que la Providence met dans les œuvres de Dieu.

Voilà mon humble avis : s'adresser à l'autorité se soumettre humblement à ses décisions, prier et se dire comme Dieu veut, ainsi soit-il.

Ici naturellement on continuera à prier pour cette affaire et à la recommander ainsi que vous toutes au st sacrifice de la Messe.

Que Dieu fasse connaître sa ste volonté et qu'il répande sur vous toutes ses plus abondantes bénédictions.

Voici en effet un moment où les lumières du Saint-Esprit sont bien nécessaires et où le Saint-Cœur de Marie est vraiment un doux refuge et un saint modèle.

Votre serviteur en J.M.

Clauss, Supérieur

Les hésitations de l'abbé Eich

Eugénie reçoit cette lettre avec reconnaissance [32]. Elle presse l'abbé Eich d'écrire à Mgr Pelt, évêque de Metz. Le 8 décembre, l'abbé demande à Eugénie si la lettre à l'évêque doit mentionner les spiritains « par exemple comme nos protecteurs » et si, à l'occasion d'un passage à Neufgrange, il doit rencontrer les Pères [33]. Eugénie s'impatiente [34].

Le 29 septembre 1919, le Cardinal van Rossum, Préfet de la Propagande, rappelle aux Évêques la quête de l'Épiphanie en faveur des missions d'Afrique. Le Pape Benoît XV publie le 30 novembre 1919 la lettre Apostolique *Màximum Illud* sur la propagation universelle de la foi. À Noël, une lettre pastorale de Mgr Pelt en faveur des missions est lue dans les paroisses, Eugénie y voit un encouragement pour sa vocation.

Mais l'abbé Eich craint de ne pas être le supérieur de l'œuvre [35]. La lettre à Mgr Pelt, prête le 31 décembre, ne sera pas envoyée [36]. Eugénie lui demande : « Pourquoi voulez-vous toujours vous retirer, vos supérieurs ont

---

32. 4/12/19, *billet* à abbé Eich (Arch Srs Sp, 6 A 1 a, 2172).

33. *Billet* de l'abbé Eich à Eugénie (Arch Srs Sp, 6 A 1 a, 2173).

34. 10 décembre 2019 *billet* à l'abbé Eich (Arch Srs Sp, 6 A 1 a, 2175) : « Je me demande pourquoi vous n'avez pas fait partir la lettre lundi dernier. [...] Soyez plus ferme dans Vos résolutions. Vous voulez cette œuvre,... et puis lorsque tout marche bien, voila on laisse tout en panne. »

35. Arch Srs Sp, 6 A 1 a, 2178, *Billet* de l'Abbé Eich à Eugénie : « J'ai su aussi que ce ne sera pas moi un jour v. Supérieur, mais un autre. Je ne le supporterais pas du reste, je ne pourrai jamais l'accepter... »

36. Arch Srs Sp 6A 1 a, 2182, *Billet* de l'abbé Eich à Eugénie du 31 décembre.

dû vous faire bien du mal ; je vous dis que moi je me laisse pas mettre à la porte si facilement, si Jésus veut une œuvre, et bien on marchera en avant pour la faire, et je vous dis encore que si l'on me chasse par une porte, je rentrerai par une autre, voila tout [37] ».

En mai 1920, l'abbé Eich va à Rome pour la béatification de Jeanne d'Arc ; il dépose « dans une corbeille pour aumônes » une demande de prière au Pape pour la nouvelle œuvre, mais toujours selon son projet : l'apostolat des enfants [38]. Pourtant avant son départ, Eugénie lui a redit le but de l'œuvre : les missions « là-bas » [39]. Tout semblait compromis quand le P. Clauss écrit de nouveau à Eugénie pour lui signaler qu'une bienfaitrice offre 100 000 francs « pour la fondation d'une maison de religieuses missionnaires en Lorraine ».

Troisième échange de lettres : juin 1920

Troisième lettre du P. Clauss à Eugénie [40]

Saint Joseph à Neufgrange, le 3.6.20

Mademoiselle,

Il y a bien longtemps que je n'ai plus rien entendu de votre projet de fondation. Je ne l'ai pas oublié même chaque jour au st autel j'y ai pensé...

Ces derniers jours, une personne qui ne sait rien de votre idée s'offrit à fournir une somme assez grande pour la fondation d'une maison de religieuses missionnaires en Lorraine. Je vois dans cette circonstance le doigt de la Providence. Mais 100 000 francs ne font pas une fondation. Il faut l'assentiment de l'autorité ecclésiastique. Je serais content de savoir si des démarches ont été faites et avec quel succès, si ce n'est pas indiscret de ma part. En attendant je continuerai à prier. Que le bon Dieu fasse tout pour son plus grand honneur.

Que sa sainte grâce soit toujours avec vous et que sa ste volonté soit faite en tout.

Votre humble serviteur en J. & M,
Clauss, Supérieur

---

37. 13/01/20 *Billet* à abbé Eich (Arch Srs Sp 6A 1 a, 2200)... « Plus de découragement plus jamais, si l'un ou l'autre avait ce malheur alors il faudrait venir à son secours et le relever... En avant pour la plus grande gloire du Bon Dieu et en Jésus, Marie et S[t] Joseph ». L'abbé Eich avait tenté de fonder une œuvre à Petite Rosselle et l'Évêque lui avait interdit ce projet !

38. Arch Srs Sp 6 A1-2 C844, le 30 avril 1920.

39. 21/04/20 billet à abbé Eich (Arch Srs Sp 6A 1 a, 2260).

40. L'original est aux Arch Srs Sp 6A 1 a, 2275.

« Nos bonnes Sœurs sont dans une joie immense », note Eugénie dans un billet à l'abbé Eich [41]. Le 11 juin, elle remercie le P. Clauss, explique que la lettre à Mgr Pelt est restée entre les mains de l'abbé Eich et que la demande à l'évêque sera faite le plus tôt possible. Le 14 juin, Eugénie fait serment de servir Dieu dans la nouvelle œuvre.

Troisième lettre d'Eugénie au P. Clauss

J. M. J.

Bouzonville, le 11 juin 1920

M. Le Supérieur et Très Rév. Père,

Après avoir passé la journée de la fête-Dieu en action de grâce nous avons hâte de venir vous remercier, M. le Supérieur à notre tour et de vous rendre compte de l'état des choses par rapport à l'œuvre projetée. Et tout d'abord donc merci, merci infiniment de l'héroïque exemple de fidélité, de détachement et d'esprit apostolique que vous venez de nous donner.

Vous avez persévéré à nous recommander à l'autel, vous n'avez pas cru devoir accepter la proposition qu'on vient de Vous faire sans vous retourner vers de simples et pauvres filles que Vous pourriez oublier. Voilà peut-être ce qu'il nous était permis d'admirer le plus dans votre lettre. Encore une fois après en avoir remercié le Bon Dieu auteur de tout bien nous vous remercions, Très cher et Rév. M. Le Supérieur, nous sommes à l'école de la vertu et nous avons sans doute de bons maîtres.

Mais enfin, qu'est-ce qui s'est passé chez nous depuis notre dernière lettre. D'abord il était convenu entre nous qu'à partir de ce moment nous renfermerions particulièrement vos intentions dans toutes nos Communions et prières. Quand à votre avis de vouloir nous adresser à Monseigneur l'Évêque, nous n'avons cessé d'être de ce même avis et de pousser notre Confesseur M. l'Abbé Eich de vouloir bien le faire pour nous. Aussi celui-ci a rédigé la lettre au moment où Monseigneur avait lancé à Noël son appel à secourir les Missions, appel qui fut pour nous comme une parole tombée du ciel et qui nous faisait dire dans notre lettre à Monseigneur : « Jusqu'ici nous avons puisé dans notre bourse mais depuis longtemps le Bon Dieu nous pousse à nous donner nous-mêmes ».

Mais la lettre est restée entre les mains de M. l'Abbé, il n'avançait pas la question et ce n'est qu'avec grande peine que nous avons accepté cet état de chose. Cependant lors de son pèlerinage à Rome pour les fêtes de Jeanne d'Arc, voulant se placer à un point de vue plus général, il nous demandait avec nos prières notre consentement pour remettre au Saint-Père sous enveloppe avec ses aumônes le texte que Vous trouverez renfermé sur copie dans cette lettre ; elle témoigne de la persévérance dans

41. 07/06/20 billet à abbé Eich (Arch.Srs Sp 6A 1 a, 2279).

nos résolutions. Là encore nous nous sommes abandonnées entre les mains de la Div. Providence mais nous n'en savons pas le résultat.

Quant à nous-mêmes nous n'avons cessé un instant de sentir dans notre cœur ces mêmes instances ce même appel vers l'apostolat et les Missions surtout, au contraire tout allait en augmentant ; si d'un côté nous n'avons pas trop agi – il est vrai – pour avancer la question devant les hommes, nous pouvons dire en toute vérité que nous avons fait d'autant plus pour nous exercer en toute sorte de vertus pour pousser la Div. Providence à nous venir en aide enfin, sans jamais désespérer le moins du monde, de sorte que, vu nos prières, nos supplications et nos sacrifices, nous pouvions espérer une issue prochaine.

Et figurez-vous notre joie lorsque votre lettre est venue nous apprendre le fait dont vous parlez. Qu'il nous soit permis d'avouer que toutes, nous y avons vu un effet de la grande bonté de Dieu à notre égard, nous ne cessons de l'en remercier, surtout par saint Joseph, entre les mains duquel nous avions confié tout. Mais à Votre exemple nous voulons être généreuses à notre tour et ne prétendre à rien autre chose qu'à faire le plus promptement possible la sainte Volonté de Dieu. – Nous renfermerons également dans nos communions et prières la généreuse personne qui s'offre à fournir la somme pour la fondation de cette nouvelle œuvre.

Quant à la demande à faire à Monseigneur nous la ferons le plus tôt possible et nous aurons hâte de vous informer de la chose au plus tôt.

Veuillez agréer, Très Rév. M. le Supérieur, nos sentiments de profonde gratitude et d'affection en Jésus, Marie et saint Joseph.

Au nom de ses amies, Eugénie Marie Caps.

Toujours l' « éminence grise »

L'abbé Eich écrit à Mgr Pelt le 25 juin [42] une lettre de onze pages, pour une « nouvelle œuvre en Lorraine, une nouvelle Congrégation de Sœurs Missionnaires en Lorraine sous le patronage de saint Joseph et de Jeanne d'Arc principalement pour des Lorraines en vue de la propagation de la Foi dans les Missions et pour le salut de notre pays ». Il rappelle la démarche près des spiritains « pour avoir des lumières et avoir l'avis de ces Révérends Pères ». « Le motif de remercier le bon Dieu pour une œuvre exclusivement lorraine était plutôt personnel et secondaire mais non sans valeur certes ». À Rome, « j'ai ajouté aux aumônes pour le Saint-Père un billet pour lui faire part de notre projet ». Il signale qu'une personne « offre une assez grande somme pour la fondation de Sœurs Missionnaires en Lorraine ». « Nous n'en

42. *Journal* d'Eugénie le 25 juin 1920. Brouillon de la lettre (ou copie ?) aux Arch Srs Sp, 6A1 C872.

avons encore rien dit ni à M. le Curé ni aux autres autorités ». « Et comme le moment semble approcher, où l'on devra prendre une décision à mon sujet, j'oserai prier Monseigneur ou bien de me laisser travailler – si l'on veut bien – à cette nouvelle œuvre (à moi les charges, à d'autres la direction) ou bien de me laisser partir dans les Missions. [...] Dans le 1er cas nous prierons sa Grandeur de vouloir nous donner quelques guides et auxiliaires, ainsi nous portons nos regards vers M. le Supérieur de Neufgrange [...] et vers M. le Curé de Bouzonville [...] pour qu'il nous aide à ne pas nous tromper ». En post-scriptum : « Ci-joint encore la lettre de ma petite Supplique au Saint-Père ».

Les Missions : oui mais aussi la Lorraine. Les spiritains : par « leur lumière et leur avis », ils seront « des guides et des auxiliaires » comme aussi le curé de Bouzonville. La lettre à l'Évêque : c'est lui qui a demandé à Mlle Caps de s'adresser à l'Évêque alors qu'il n'a pas envoyé la lettre de Noël. La « supplique » au Saint-Père : il la transmet à l'Évêque, comme aux spiritains avec la lettre d'Eugénie ; donc, sous-entendu, Rome est au courant.

L'abbé persiste et signe... mais sa lettre à Mgr Pelt resta sans réponse, et pour cause.

Conclusion : Eugénie, une battante (à sa manière)

Ces épisodes parmi d'autres montrent le courage et le combat de cette Lorraine. Elle doit faire face à deux nécessités qui s'opposent : fonder une nouvelle œuvre de sœurs missionnaires avec son confesseur, et donc lui obéir, alors qu'il veut autre chose pour elle et avec elle ! Le clergé mosellan à cette époque est « maître des âmes » !

Sa volonté missionnaire résiste au confesseur qui pense surtout à la Lorraine. Sa force lui vient de la messe, de la Parole de Dieu, et de l'exemple des saints : de Jeanne d'Arc bien sûr, et aussi de son grand oncle maternel, J. M. Moyë, alors Vénérable, fondateur des congrégations qu'elle fréquente depuis l'enfance. À l'école du grand oncle, elle apprend « la foi en la Providence ». En octobre 1919, elle découvre Libermann formé à la spiritualité de l'École française comme J. M. Moyë, elle en est ravie : « Voici notre esprit tout trouvé ». Bien sûr, pour elle, la fondation de l'œuvre revient à Joseph et à Marie.

Eugénie aime sa Lorraine. Il lui fut reproché de vouloir une œuvre missionnaire et lorraine qui accueillerait aussi des vocations venues d'ailleurs. Ses notes et les événements eux-mêmes étudiés dans leur succession obligent à nuancer beaucoup ce propos puisque c'est le confesseur

qui a fait ajouter ces précisions dans les lettres. Selon sa principale compagne, Sœur Élise, c'est ce reproche qui, par la suite, a servi de prétexte pour « mettre de côté » la fondatrice, mais ceci est une autre histoire !

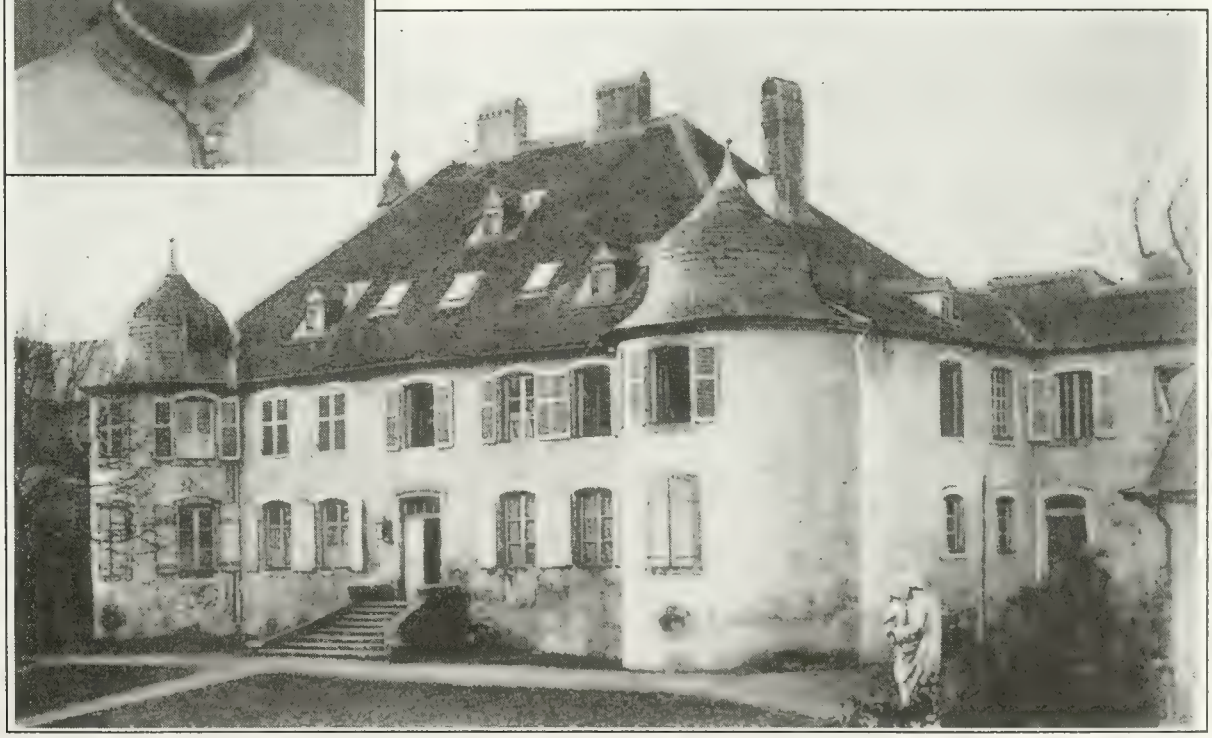
Le dernier échange de lettres entre le P. Clauss et Eugénie Caps date de juin 1920. La suite ne va pas tarder, grâce à l'intervention providentielle de Mgr Alexandre Le Roy, Supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit. Celui-ci, de passage à Neufgrange, en septembre de la même année, y est informé du projet de Sœurs missionnaires. Il nous suffit de savoir ici que son intervention sera décisive pour que les choses progressent rapidement.

Il écrit à l'abbé Eich, qui a participé à une rencontre à Paris : « À la suite des diverses manifestations de la Providence en ces derniers temps, relativement au projet dont nous nous sommes entretenus, je croirais résister à la volonté de Dieu en ne me prêtant pas à sa réalisation, prudente sans doute, mais attentive et sincère. »

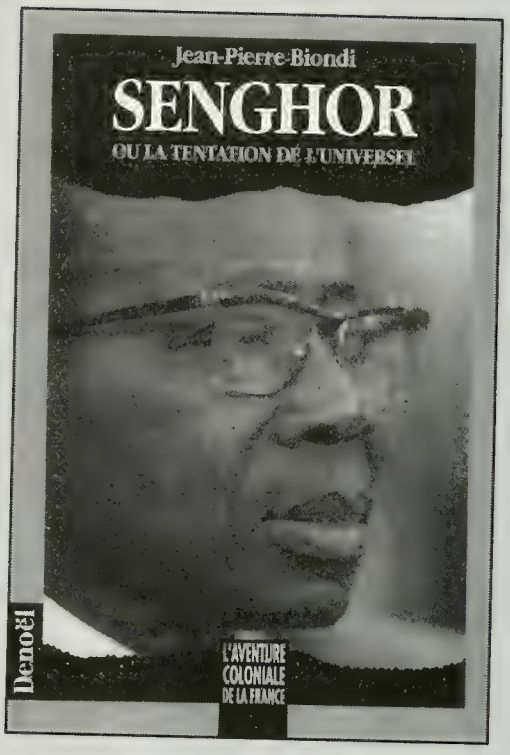
Et c'est ainsi que, le 6 juin 1921, est fondée la congrégation des Sœurs missionnaires du Saint-Esprit.

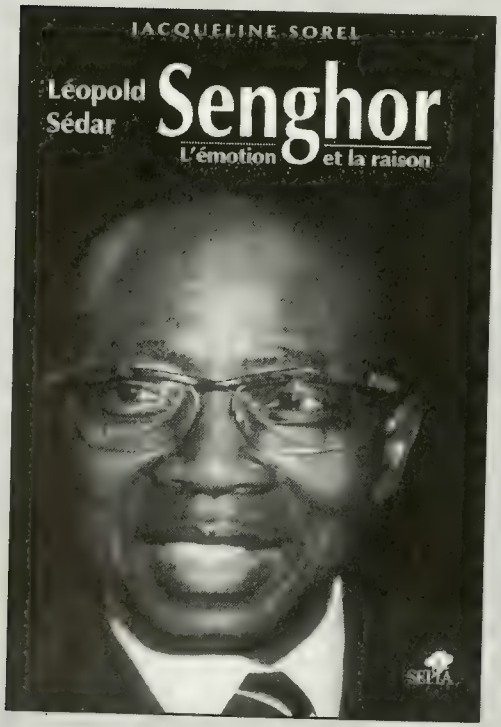
En médaillon :
Mgr Pelt, évêque de Metz de 1919 à 1937.

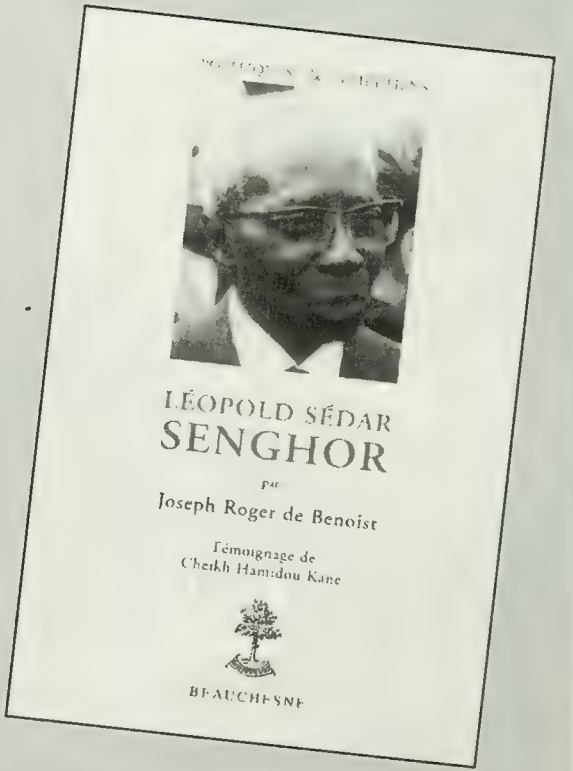
Ci-dessous :
Le château de Neufgrange (Moselle),
construit aux environ de 1760,
acqui par les spiritains le 19 mars 1904.



Léopold
Sedar Senghor
La poésie
de l'action
STOCK


Jean-Pierre Biondi
SENGHOR
OU LA TENTATION DE L'UNIVERSEL
Denoël
L'AVENTURE
COLONIALE
DE LA FRANCE


JACQUELINE SOREL
Léopold
Sédar
Senghor
L'émotion
et la raison
SEPIA


LÉOPOLD SÉDAR
SENGHOR
par
Joseph Roger de Benoist
Témoignage de
Cheikh Hamidou Kane
BEAUCHESNE

Mémoire Spiritaine, n° 15, premier semestre 2002, p. 103 à p. 134.

Léopold Sédar Senghor, les spiritains et Libermann

Paul Coulon *

Léopold Sédar Senghor est mort en Normandie le 20 décembre 2001 et a été inhumé, le 29, dans sa terre natale sénégalaise, lui qui avait été élu premier président de la République du Sénégal en septembre 1960, après la dissolution de la brève Fédération du Mali... Un long chemin de 95 ans depuis sa naissance en 1906 à Joal, en pays sérère, et sa formation à l'école des spiritains. C'est par ses maîtres d'alors qu'il a entendu parler de Libermann, auquel il se référera toute sa vie. Comment, dans ces conditions, Mémoire Spiritaine *pourrait-elle ne pas faire mémoire de Senghor ? Nous rappellerons tout d'abord dans quelles circonstances il avait accepté de donner une*

* Paul Coulon, spiritain, a passé quatre années au Congo, notamment comme journaliste à *La Semaine Africaine* (Brazzaville). Actuellement directeur de l'Institut de Science et de Théologie des Religions (ISTR) à l'Institut catholique de Paris où il est enseignant (Ethnologie religieuse africaine, Histoire des missions, Théologie de la Mission). Directeur de la revue *Mémoire Spiritaine*, il s'est spécialité depuis vingt ans dans les sources spiritaines, principalement libermanniennes. C'est sur Libermann qu'il a soutenu sa thèse en Histoire des Religions - Anthropologie Religieuse (Paris-Sorbonne, Paris IV) et en Théologie (Institut Catholique de Paris). Il collabore aux revues *Spiritus* et *Pentecôte sur le monde*. Directeur de la collection *Mémoire d'Églises* aux éditions Karthala. Membre titulaire de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer.

vibrante préface au Libermann *paru aux éditions du Cerf en 19881. Puis nous donnerons le texte même de cette* Préface, *véritable texte historique pour Libermann. Enfin, dans la dernière partie de cet article, nous reviendrons sur les relations originelles de Léopold Sédar Senghor avec les spiritains, à partir des documents des Archives générales de Chevilly et de ce que Senghor lui-même a pu dire ou écrire sur ce sujet tout au long de sa vie.*

I

Histoire d'une Préface

Faites-vous nègres avec les nègres : cette consigne donnée par Libermann à ses missionnaires en 1847 [2], frappante dans sa concision, est sans doute la phrase la plus connue de lui. Elle a fait une brillante carrière en elle-même, séparée de son contexte historique et littéraire (... et parfois de son auteur), élevée au rang de sentence quasi proverbiale. Mais, plus que tout autre, il est un auteur, africain, qui l'a beaucoup citée et qui l'a intégrée dans son système de pensée, dans sa propre vision de l'histoire des rapports entre l'Europe et l'Afrique : Léopold Sédar Senghor.

En 1939, la mobilisation générale saisit Léopold Sédar Senghor, professeur agrégé de grammaire au lycée Marcelin-Berthelot, à Saint-Maur-des-Fossés, pour en faire un soldat de deuxième classe dans l'infanterie coloniale. Il venait de participer à la rédaction collective d'un cahier « Présences » consacré à *L'Homme de couleur* [3]. Ce cahier entendait répondre à deux questions. "Comment s'établissent aujourd'hui les relations entre Blancs et hommes de couleur ? Dans quel sens doit-on souhaiter les voir se développer [4] ?" La contribution de Senghor – un de ses tout premiers textes publiés – s'intitule :

---

1. Paul COULON, Paule BRASSEUR et collaborateurs, *Libermann 1802-1852. Une pensée et une mystique missionnaires*, Paris, Le Cerf, 1988, 938 p. (Coll. Cerf-Histoire) (Préface de Léopold Sédar Senghor, de l'Académie française).

2. Dans la lettre adressée par Libermann « à la communauté de Dakar et de Gabon, Amiens le 19 novembre 1847 » : Lettres autographes, t. II, n° 404 ; *Lettres de Notre Vénérable Père, copies de lettres autographes* (volumes dits « de Cluny »), t. II, n° 404, p. 1058-1068 ; Microfilm B 2, n° 404.

3. *L'Homme de couleur*, Paris, Plon, colt. « Présences », 3e série, 1939, 383 p.

4. *Ibid.*, avant-propos, p. 1.

"Ce que l'homme noir apporte [5]." Se souvenant de son éducation première par les spiritains au Sénégal, de 1913 à 1925, à Ngazobil d'abord puis à Dakar, Léopold Sédar Senghor cite le Père Libermann :

« Bien des ouvrages ont paru sur l'âme nègre. Elle demeure forêt mystérieuse sous le vol des avions. Le P. Libermann disait à ses missionnaires : "Soyez nègres avec les nègres afin de les gagner à Jésus-Christ." C'est dire que la conception rationaliste, les explications mécanisto-matérialistes n'expliquent rien. Ici moins qu'ailleurs. Combien dévorés par le Minotaure, qui ne se seraient pas égarés avec la complicité d'Ariane, de l'Émotion-Féminité. C'est d'un confusionnisme tout rationaliste précisément d'expliquer le nègre par son utilitarisme, quand il est pratique ; par son matérialisme, quand il est sensuel. Veut-on comprendre son âme ? Faisons-nous une sensibilité comme la sienne [6]. »

Léopold Sédar Senghor est déjà tout entier dans ce premier écrit. Quelques lignes plus loin, on trouve sa célèbre et ô combien controversée formule : « *L'émotion est nègre comme la raison est hellène.* » Autrement dit, la citation de Libermann, dans ce contexte-ci, est tirée dans le sens d'une identification "émotive" (au sens fort) du missionnaire aux nègres : moins comprendre (le "rationnel" hellène) que sympathiser, "sentir" en profondeur "avec". Il s'agirait donc d'une méthode d'adaptation culturelle à l'Afrique.

Une quarantaine d'années plus tard, en 1981, dans la préface à un ouvrage d'"initiation" aux Africains [7], alors qu'il est devenu un vieux sage unanimement respecté, L.S. Senghor reprendra la citation libermannienne exactement dans le même sens d'adaptation socioculturelle par la sensibilité intérieure (au sens fort) dont il crédite élogieusement l'auteur de l'ouvrage :

---

5. *Ibid.*, p. 22-314. Ce texte a été repris dans le premier tome de la série des écrits de Senghor intitulée *Liberté* : SENGHOR, *Liberté I : Négritude et humanisme*, Paris, Éditions du Seuil, 1964, p. 22-38.

6. *L'Homme de couleur*, p. 294 ; *Liberté I...*, p. 24. On notera toutefois l'approximation Libermann a écrit : « Faites-vous nègres... » et non pas, comme Senghor cite : « Soyez nègres... ». La nuance peut être importante. La démarche de Libermann implique un mouvement de la volonté et un effort actif... On verra que, dans la préface qu'il acceptera de nous donner, L.S. Senghor, après avoir lu l'étude que je lui avais communiquée, explique pourquoi, à son avis, sa mémoire a retenu plutôt « Soyez nègres » que « Faites-vous nègres ». Depuis lors, Senghor a entrepris de citer exactement Libermann ; ainsi dans la préface ultérieure à l'ouvrage : *Ethnologiques. Hommages à Marcel Griaule*, Paris, Hermann, 1987, p. VI.

7. Pierre ALEXANDRE, *Les Africains. Initiation à une longue histoire et à de vieilles civilisations, de l'aube de l'humanité au début de la colonisation*, Paris, Lidis, 1981, 608 p. (préface de L.S. Senghor).

« Pierre Alexandre est linguiste. Il reste que, par-delà sa discipline, il connaît, pour les avoir assimilées, la géographie et l'histoire, voire la préhistoire, la sociologie ou, mieux, la civilisation négro-africaine. Sachant que la raison discursive, même appuyée sur des faits chiffrés, ne pouvait saisir tout le réel, il a voulu se faire "nègre avec les nègres" selon les conseils du Révérend Père Libermann. Sans doute, s'était-il souvenu de la formule de nos vieux notables qui, en vous adoptant, vous précisent : "Je veux que tu me sentes". [8] »

Bel exemple de continuité dans la pensée et de fidélité à la formule de Libermann [9] qui, ruminée, est devenue une pierre dans la construction de son propre édifice conceptuel au sein duquel, on le sait, la notion de "métissage culturel" occupe une place centrale [10].

On comprend alors qu'en 1986, préparant un gros volume collectif consacré à Libermann, l'idée me soit venue d'en demander la Préface à Léopold Sédar Senghor qui, en 1984, venait d'être élu à l'Académie française. Prenant mon courage à deux mains, je lui adressai une première lettre en date du 16 avril 1986, à laquelle était jointe une étude sur Libermann et Senghor comportant précisément les éléments que je viens de redonner ci-dessus :

« L'audace de vous écrire m'est donnée par ma qualité de missionnaire de la Congrégation du Saint-Esprit et de fils de Libermann. Pour l'avoir souvent lu dans vos écrits ou vous l'avoir entendu dire dans diverses interviews, je sais votre attachement au P. Lalouse et par lui, au Père Libermann. Ancien missionnaire moi-même au Congo (Brazzaville), j'ai été rappelé en France pour la formation des jeunes Spiritains dans une maison que vous connaissez bien. Le P. Pierre Schaeffer, rentré récemment du Sénégal pour prendre sa retraite ici à Chevilly, me parlait récemment de vos visites dominicales à Chevilly dans les années 30. [...] Si je vous écris, ce n'est pas pour la vanité de vous soumettre ma prose, mais pour vous demander, au nom des Spiritains, un service qui serait pour nous un grand honneur. En effet, j'ai été chargé par mes supérieurs, de l'édition d'un ouvrage collectif sur Libermann [...] Le but que nous poursuivons est double : – rapatrier Libermann chez les historiens qui ne disposent

---

8. *Ibid.*, p. 5.

9. Rien d'étonnant donc à ce que, le recevant à l'Académie française, le 29 mars 1984, Edgar Faure cite tout naturellement ces mots de Libermann en évoquant la jeunesse de Senghor : « La même compagnie [des Pères du Saint-Esprit] ouvre en 1923, à Dakar, à point nommé pour vous accueillir, un collège séminaire qui porte le nom du Père Libermann, auteur de la célèbre maxime : "Soyez nègres avec les nègres" » (L.S. SENGHOR, E. FAURE, *Discours de remerciement et de réception à l'Académie française*, Paris, Le Seuil, 1984, p. 57).

10. Entre autres, voir l'article de Robert JOUANNY, « L.S. Senghor et le métissage culturel "Négritude/Antiquité" », *Sud*, n° 3, 1986, p. 23-34.

d'aucune publication historique récente sur Libermann ; – rapatrier l'histoire chez les Spiritains, et nous songeons notamment aux nombreuses vocations missionnaires spiritaines d'Africains qui naissent actuellement et auxquelles nous aimerions donner des racines libermaniennes. *Voici donc ce que nous voudrions respectueusement solliciter de votre part, Monsieur le Président : une* Préface *pour ce volume sur Libermann, sous la forme et la longueur que vous voudriez.* [...] Cette Préface d'un Sénégalais, chrétien, laïc, à un livre sur le Père Libermann nous semblerait être d'un intérêt bien autre que de circonstance. Ce serait le symbole éclatant de ce dialogue Europe-Afrique qui vous tient tellement à cœur ; le symbole aussi de ce que la grâce « *apostolique* » en Libermann également « *n'a pas été vaine* » (I *Cor* 15 : 10). [...] »

La fortune sourit aux audacieux, ou bien *Audaces fortuna juvat*, comme on dit dans ce latin que Senghor apprécie tant ! Envoyée à Dakar, cette lettre reçut une réponse de Verson en Normandie, datée du 18 août 1986 :

« Encore que je sois surchargé de travail, je ne peux pas vous refuser la préface que vous me demandez. D'autant que je dois beaucoup au Père Libermann et que sa pensée est plus actuelle que jamais. En effet, dans son dernier voyage en Afrique, le Pape Jean-Paul II a répété que l'Évangile devait *s'inculturer dans la Culture africaine* [...]. »

Il y eut bien quelques péripéties postérieures : « Dans ma lettre du 18 août, je vous disais que je vous enverrais ma préface avant le 15 octobre. Hélas, je ne pourrais pas vous l'envoyer avant la fin du mois de novembre. En effet, je suis surchargé de travail et j'ai beaucoup voyagé pendant ce troisième trimestre de l'année [11] ». Entre autres occupations, le président Senghor aurait pu faire état du Colloque de Cerisy à lui consacré, à la mi-août, auquel le journal *La Croix* consacre une page sous la plume légère de Pascale-Marie Deschamps :

« On attend le président Léopold Sédar Senghor, objet et sujet du colloque. Les présentations commencent. Senghor raconte – silence dans la salle – qu'il a toujours été premier en grec et en mathématiques, qu'il a été élève à Louis-le-Grand, puis normalien, puis prof à Tours, puis président du Sénégal, qu'il ne veut plus qu'on lui parle de politique, qu'il est très heureux de rencontrer tous ces professeurs qui se penchent sur les mystères de sa poésie. Les malheureux colloquants en dix jours n'en apprendront guère plus. Le grand homme s'assied et chacun – plus succinctement –

11. Lettre à Paul Coulon : Verson, le 27 septembre 1986.

d'expliquer qui il est et pourquoi il est ici ce soir. Outre l'aréopage de profs, on découvre une assistante sociale qui « veut s'ouvrir au monde des idées », une écolo qui a compris « l'importance de la nature dans la poésie senghorienne ». [...] [12] »

Finalement, dans une lettre du 13 octobre, Senghor annonce l'envoi ci-joint de la préface attendue. Après une ultime lettre pour quelques mises au point, elle paraîtra avec le *Libermann* [13] début juin 1988. Léopold Sédar Senghor ne sera pas mécontent de l'ouvrage ; au reçu de son exemplaire d'Auteur, il écrira : « Je serais heureux d'en avoir un second exemplaire pour le grand séminaire du Sénégal, où, à mon prochain voyage, je dois aller faire une conférence [14]. »

Voici donc maintenant le texte même de cette *Préface* dont nous venons de rappeler l'origine.

PRÉFACE

La pensée et la mystique du Père François Libermann m'ont beaucoup aidé, non seulement dans ma vie de chrétien, mais encore dans ma vie d'intellectuel, voire d'écrivain négro-africain. Il s'y ajoute que le livre d'histoire que voici, plus exactement cet essai sur Libermann vient à son heure. Rien ne le prouve mieux que l'essai de Virgil Elizondo, un prêtre américain d'origine mexicaine, intitulé L'avenir est au métissage *[15]. Mais il y a surtout la pensée de Sa Sainteté le Pape Jean-Paul II sur « l'inculturation de l'Évangile dans la culture africaine ». Il y a, ici, plus qu'une nouvelle formule. C'est une nouvelle pensée, et mystique.*

Pour revenir au Libermann des Éditions du Cerf c'est un ouvrage historique en cinq parties, dont chacune est composée d'essais ou d'articles accompagnés de notes. Ce qui fait l'unité de ceux-ci, c'est que chacun d'eux vise à

12. Pascale-Marie DESCHAMPS, « Quand les intellectuels refusent la chaise longue : Cerisy ou les vacances pensantes », *La Croix-L'Événement*, mercredi 27 août 1986, p. 14.

13. Paul COULON, Paule BRASSEUR, *op. cit.*

14. Lettre à Paul Coulon : Verson, le 22 juillet 1998.

15. Virgil ELIZONDO, *L'avenir est au métissage*, trad. de l'américain par J. Pierron, préface de Léopold Sédar Senghor, Paris, Mame, 1987, 175 p. Voir aussi, du même auteur, « Le métissage comme lieu théologique », *Spiritus*, n° 93, décembre 1983, p. 349-375. (*Note des Éditeurs.*)

dévoiler, dévoile effectivement un aspect de la pensée mystique de Libermann. C'est ce que suggère, au demeurant, le sous-titre : Une pensée et une mystique missionnaires.

Pour ne retenir que l'essentiel, c'est dans les années vingt, quand j'étais élève au collège séminaire Libermann de Dakar, que j'ai commencé de réfléchir sur la pensée du fondateur de la congrégation du Saint-Esprit et du Saint Cœur de Marie. Souvent, en effet, on nous donnait à méditer sur ce qu'on nous présentait comme une seule phrase, mais fameuse. Je ne sais pourquoi je n'ai pas retenu « Faites-vous nègres avec les nègres, afin de les gagner a Jésus-Christ », mais « Soyez nègres... ». A la réflexion, c'est sans doute parce que, nègre, j'étais plus sensible aux résultats et déjà convaincu, tandis que les missionnaires européens, singulièrement les Français, devaient l'être de l'effort à faire pour changer en se transformant en « nègres ».

Cependant, avant d'aller plus loin, il nous faut citer entièrement la fameuse phrase. La voici, que le lecteur trouvera à la page 518 : « Ne jugez pas au premier coup d'œil, ne jugez pas d'après ce que vous avez vu en Europe, d'après ce à quoi vous avez été habitués en Europe ; dépouillez-vous de l'Europe, de ses mœurs, de son esprit ; faites-vous nègres avec les nègres, et vous les jugerez comme ils doivent être jugés ; faites-vous nègres avec les nègres pour les former comme ils le doivent être, non à la façon de l'Europe, mais laissez-leur ce qui leur est propre ; faites-vous à eux comme des serviteurs doivent se faire à leurs maîtres, aux usages, au genre et aux habitudes de leurs maîtres, et cela pour les perfectionner, les sanctifier, les relever de la bassesse et en faire peu à peu, à la longue, un peuple de Dieu. C'est ce que saint Paul appelle se faire tout à tous, afin de les gagner tous à Jésus-Christ. »

C'est l'évidence, ce long texte, pourtant composé de deux phrases seulement, mérite qu'on s'y arrête, qui contient l'essentiel de la pensée et de la méthode de Libermann. Il y a, d'abord, un jugement de valeur. Toutes les civilisations humaines sont égales. C'est pourquoi il ne faut pas juger les Négro-Africains avec les « préventions », c'est-à-dire les préjugés racistes de l'Europe blanche. C'est pourquoi, il faut se faire « nègres » avec les nègres, en jugeant leur civilisation de l'intérieur, dans sa cohérence, très exactement, son adaptation à leur géographie et à leur histoire. La deuxième idée n'est pas un Jugement de valeur, mais un conseil pratique pour faire vivre les Négro-Africains, non plus aujourd'hui, sur la terre des hommes, mais demain, dans la terre des Saints, au ciel. Il s'agit donc, sur cette terre, hic et nunc, *de les perfectionner et sanctifier, bref de faire, des Négro-Africains, des chrétiens, mieux, « un peuple de Dieu ».*

Avant de revenir à la pensée du Père François Libermann, pour l'enraciner dans les Saintes Écritures et, en définitive, dans le Christ, comme le fera Virgil Elizondo, au dernier chapitre de son essai, je voudrais, cette pensée, commencer par l'enraciner dans l'histoire de France comme dans celle des missions.

Or donc, c'est le 14 février 1794 que la Convention, au nom des droits de l'Homme, abolit l'esclavage dans les colonies françaises. En 1802, Napoléon Bonaparte le rétablira à l'instigation de sa femme, la créole Joséphine Tascher de La Pagerie. Mais, dès la chute de Napoléon, un débat national s'engagea en France, à l'initiative des libéraux et des protestants, qui culminera pendant la révolution de 1848. Alors seulement, parmi les trois mille pétitionnaires de mars 1847 pour une abolition immédiate de l'esclavage, on compta « des évêques et un grand nombre d'ecclésiastiques ». La publication de la bulle In Supremo Apostolatus, *le 3 décembre 1839, avec sa condamnation de la traite et de l'esclavage (« De l'autorité apostolique, nous réprouvons tout cela comme indigne du nom chrétien... »), engagea en effet les catholiques dans le combat abolitionniste, mais Libermann avec ses amis avait déjà embrassé la cause des nègres, dont il fera un des objectifs majeurs de la congrégation du Saint-Esprit et du Saint Cœur de Marie. D'autant que, comme le signalait le comte de Montalembert à la Chambre des pairs, le clergé des colonies était « loin d'atteindre à la hauteur de sa mission ».*

Ce qui nous ramène à la fameuse lettre du 19 novembre 1847 aux missionnaires de Dakar et du Gabon. Il s'agit, dans cette lettre, qui s'inspire de la lettre de saint Paul aux Philippiens chapitre 2, de revenir à Jésus, qui est le modèle du missionnaire moderne, du Nouveau Testament parce que de la Nouvelle Alliance. C'est que Dieu, pour nous sauver, s'est incarné en Jésus, qui non seulement s'est fait homme, mais juif, c'est-à-dire colonisé. En effet, à la naissance du Christ, la Judée était une colonie romaine. En somme, ce que demande Libermann à ses missionnaires, partis dans les colonies d'Afrique noire, c'est de se faire colonisés avec les colonisés, plus concrètement, « nègres avec les nègres ». Mais surtout, qu'on ne s'y trompe pas, Libermann ne met rien de péjoratif dans le mot. Il précise, en effet, que les missionnaires « doivent se faire à leurs maîtres, aux usages et aux habitudes de leurs maîtres », à leur « négritude », comme nous disons aujourd'hui. Mais, passant des civilisations terrestres, laïques, aux civilisations célestes, du moins chrétiennes, Libermann conseille de « perfectionner », « sanctifier » et « relever de la bassesse » la civilisation négro-africaine.

C'est bien dans cette nouvelle perspective que Jean-Paul II a visité, par trois fois, l'Afrique : l'Afrique arabo-berbère comme l'Afrique noire au demeurant. Il s'agit, comme le Père François Libermann conclut sa lettre, de prendre le peuple négro-africain tel qu'il est, enraciné dans sa négritude, pour faire de lui « un peuple de Dieu ». Et c'est ainsi qu'il est apparu à Sa Sainteté le Pape Jean-Paul II, ce peuple noir, qui l'accueillait partout, chantant en latin, mais chantant le plain-chant, qui est d'origine africaine, comme le prouve la « flûte double » représentée sur la pyramide de Saqqarah, en Égypte. Il s'agissait, il s'agit, en cette année de grâce 1988, et ce sera ma conclusion, du métissage culturel entre le Peuple négro-africain, le plus vieux peuple du monde, et le peuple de Dieu qu'est l'Église catholique. Encore une fois, c'est le sens du Nouveau Testament : « Et verburm caro factum est et habitavit in nobis. »

Leopold Sédar SENGHOR
de l'Académie française.

II

Postface à une Préface

« Ce n'est pas par hasard
si j'ai préfacé un ouvrage collectif
sur le Père François-Marie Libermann. »

Léopold Sédar SENGHOR
Ce que je crois [16]

L'année 1976 remet d'un coup L. S. Senghor sur le devant de la scène culturelle. Le poète-président arrive à soixante-dix ans. Ses pairs de la Société Africaine de Culture (S.A.C.) et la revue *Présence Africaine* lui consacrent un Cahier spécial aux trente-six contributions : *Hommage à Léopold Sédar Senghor, homme de culture* [17]. Radio France Internationale diffuse une série d'entretiens de Senghor avec l'écrivain mauricien Édouard J. Maunick, qui

16. Léopold Sédar SENGHOR, *Ce que je crois*. Négritude, Francité et Civilisation de l'Universel, Paris, Grasset, 1988, p. 19.

17. Présence Africaine, Paris, 1976, 425 p.

seront repris en deux disques 33 tours dans les « Archives sonores de la littérature noire [18] ». Rien ne prouve mieux le rayonnement de la personnalité et de l'œuvre de Senghor que la grande exposition à lui consacrée par la Bibliothèque nationale de France, durant l'hiver 1978-1979 : c'est la première fois qu'un tel hommage était rendu à un homme encore en vie [19]. En décembre 1980, Senghor démissionne de sa fonction présidentielle sénégalaise et se retire de la politique, exemple unique en Afrique de la part de l'un des pères fondateurs des indépendances... Mais il n'y avait pas là de quoi étonner ceux qui avaient lu un livre paru en janvier de cette année, « Léopold Sédar SENGHOR, *La poésie de l'action* [20] » : de « conversations » avec un écrivain tunisien, Mohamed Aziza, constitue sans doute une des meilleures introductions à la vie, à la personnalité, à la pensée et à l'œuvre de Senghor.

Or, que ce soit à la radio avec É. J. Maunick ou dans ses entretiens avec M. Aziza, interrogé sur son itinéraire, Senghor en revient toujours à ce qu'il appelle le « Royaume d'Enfance » et à sa jeunesse. A ces années précisément où il a été formé par des spiritains. Pour une fois, le témoignage ne vient pas uniquement des « missionnaires » : avec lui, nous avons le point de vue d'un « missionné ». L'annonce missionnaire présentée et jugée du point de vue du récepteur, voilà qui est intéressant, surtout quand l'analyste est capable, comme Senghor, d'avoir un point de vue riche prenant subtilement en compte tous les aspects, positifs et négatifs.

Joal et le père Léon Dubois : 1913-1914

Avant de suivre l'adolescent Senghor au collège Libermann de Dakar – en 1922 –, voici quelques notations de sa part sur son enfance « spiritaine »... si l'on peut dire ! En réponse à une question d'Édouard J. Maunick, il évoque les « temps forts » de son enfance. Le premier, ce sont ses fugues de la

18. *Léopold Sédar Senghor*. Entretiens avec Édouard J. Maunick. *Disque 1 :* Le poète ; *Disque 2 :* La négritude, Paris, Clef/R.F.I., Dakar/N.E.A., 1976 (Archives sonores de la littérature noire) [Cité : MAUNICK].

19. Catalogue de l'exposition, qui s'est tenue à la Galerie Mazarine rouvrant après restauration : Michèle DORSEMAINE, Alfred FIERRO, Josette MASSON, *Léopold Sédar Senghor*, Paris, Bibliothèque Nationale, 1978, xv-143 p. (nombreuses photographies). Les Archives spiritaines – le père Bernard Noël étant archiviste – ont participé à cette exposition à titre de prêteur.

20. Léopold Sédar SENGHOR, *La poésie de l'action*. Conversations avec Mohamed Aziza, Paris, Stock, 1980, 361 p. (Coll. Les grands leaders) [Cité : AZIZA].

maison paternelle, vers cinq ou six ans – il est né à Joal en 1906 –, pour aller jouer avec les petits bergers dans la campagne. « Le deuxième temps fort, c'est lorsqu'à l'âge de sept ans, j'ai été confié au Père Dubois [21] supérieur de la Mission catholique de Joal et que j'ai commencé d'apprendre le français : avec des mots comme *confiture*, je trouvais que c'était tellement beau !... [22] »

Avec Mohamed Aziza, il s'étend plus longuement et plus précisément sur le sujet :

« Pendant un an, d'octobre 1913 à octobre 1914 à peu près, j'ai été donc élève à la Mission catholique de Joal. C'était, pour mon père, une année préparatoire. Il n'y avait pas de programme très régulier. Pendant un an, j'ai appris à parler le wolof et aussi quelques mots de français. J'étais également le garçon de course du Père Léon Dubois, qui me confiait des commissions pour le Commissaire de Police, pour tel ou tel notable... En même temps, le Père Dubois a commencé mon éducation religieuse. Les missionnaires appliquaient, alors, une méthode efficace, et l'on était très vite « assimilé ». Ils introduisaient, sans heurt, dans le Royaume d'Enfance, un esprit catholique. D'autre part, par touches successives, le Père Dubois m'initiait à la France, et d'abord à la Normandie. Il m'affectionnait jalousement, et il essayait de me soustraire aux influences de ma famille. Je me rappelle encore la brutalité avec laquelle il envoya promener un de mes frères, qui voulait me "faire sortir" [23] ».

À Ngasobil, « où soufflait l'esprit des Alizés [24] » 1914-1923

« Au bout d'un an, le Père Dubois me confia, je l'ai dit, à la Mission catholique voisine de Ngasobil, où il y avait plusieurs missionnaires français, avec des prêtres et des « frères » sénégalais. A Saint-Joseph de Ngasobil – c'était le nom de la Mission – je resterai de 1914 à 1922, c'est-à-dire pendant huit ans. C'est là que j'ai fait mes études primaires et le début de mes études secondaires. Nous étions entre cent cinquante et deux cents élèves, y compris les externes. Il y avait, parmi nous, des

---

21. Léon Pierre DUBOIS, spiritain français (1869-1940). *Cf.* NB. p. 88 dans : Jean ERNOULT, *Mémorial spiritain congolais*. Notices biographiques des spiritains défunts de l'ancien district du Congo (1866-2000), Paris, Maison mère, 30, rue Lhomond, 2000, 272 p.

22. MAUNICK, *Disque 1*, face A.

23. AZIZA, p. 47-48.

24. SENGHOR, *Liberté I*, *op. cit.*, p. 126, dans les toutes premières lignes d'un texte intitulé « Jeunesse de Victor Hugo » : « C'était dans les années qui suivirent la Première Guerre mondiale. J'étais interne à l'École des Pères, à Saint-Joseph de Ngasobil, petit village sénégalais perché sur les falaises, où soufflait l'esprit des Alizés. »

Saint-Joseph de Ngasobil avec la chapelle aujourd'hui disparue (*Ci-dessous*) :
« À l'église de Ngasobil, nous chantions en dansant avec les Anges,
Dans l'odeur des orgues, de la myrrhe de l'encens. »
(Élégie pour Georges Pompidou).

séminaristes, qui faisaient leurs études primaires, secondaires, et même leurs études supérieures de théologie. Après cela, ils étaient ordonnés prêtres. En face, il y avait la mission des religieuses de l'Immaculée-Conception, qui dirigeaient une école primaire en même temps qu'un noviciat pour jeunes filles sénégalaises.
Quelle était la méthode des missionnaires ? Pendant six ans, ils nous enseignaient parallèlement le français et le wolof. C'était, en wolof comme en français, une méthode très élaborée, mais pratique. L'enseignement du wolof reposait sur celui du catéchisme et de la Bible, mais aussi de la politesse. C'était d'autant plus efficace que les textes étaient beaux, qui, imagés et rythmés, partaient des textes latins. C'était une double éducation : en français et en wolof, laïque et religieuse. On nous enseignait, en plus et naturellement, le calcul, l'histoire et la géographie. Au bout d'une année, on parlait assez facilement les deux langues, mais avec prépondérance du français sur le wolof. Les missionnaires arrivaient à ce résultat par un judicieux dosage de punitions et de récompenses, qui, il est vrai, faisaient appel beaucoup plus à l'honneur et aux sentiments nobles qu'à la peur. Le ciel lui-même l'emportait sur l'enfer. Et. enfant noir, je m'imaginais qu'au ciel, on passait son temps à chanter en chœur, à plusieurs voix, et à danser, ce qui était mon rêve le plus beau. Je me rappelle la voix d'Anna Faye, devenue sœur Geneviève : une voix merveilleuse de soprano, qui me faisait trembler d'émotion. Cette voix, lumineuse et chaleureuse, au-dessus des voix d'ombre des jeunes filles contraltos, si nombreuses en Afrique, que pouvais-je souhaiter de plus beau ?...
Quels sont les problèmes qui se posèrent à moi ? Ils étaient nombreux. J'en retiendrai deux : le choix du métier et celui de l'orientation culturelle.
Déjà, vers l'âge de dix ans, lorsque j'ai fait ma première communion, en 1916, je songeais au métier que je choisirais. J'avais une forte inclination pour deux métiers : ceux de prêtre et de professeur. Finalement, à la fin de mes études primaires, j'ai choisi de ne pas choisir : j'ai décidé d'être, en même temps, prêtre et professeur [25]. »

Mais les années décisives pour l'homme que sera demain Léopold Sédar Senghor, ce sont les années de fin du secondaire qu'il va passer à Dakar à partir de 1922 ; toujours avec les spiritains, tout au moins jusqu'en classe de troisième, en 1926...

25. AZIZA, p. 4849. Voir plus loin à propos de la datation approximative donnée par Senghor. Ce n'est qu'en novembre 1923 qu'il a pu intégrer le Collège Libermann à Dakar – il ouvrait tout juste – et sans doute fut-il à Ngasobil jusqu'en 1923 ?

À Dakar, au collège-séminaire Libermann (1923-1926)

S'il est un homme que Senghor évoquera toute sa vie, c'est bien le père Albert Lalouse : « En 1922 [26] comme je l'ai dit, je suis allé à Dakar, au collège-séminaire Libermann, qui était dirigé par le père Albert Lalouse, né dans le département de la Sarthe [27]. » Avant que d'écouter Senghor faire le bilan de ses qualités et de ses défauts – et il reconnaîtra devoir autant aux seconds qu'aux premières dans la structuration de sa pensée –, il faut évoquer la personnalité de ce spiritain dont l'itinéraire mérite d'être connu, indépendamment de Senghor, même si c'est sans doute grâce au disciple que le nom du maître continuera d'être cité aussi bien en France qu'en Afrique...

Le père Albert Lalouse : de la Sarthe à la Sénégambie

C'est dans une famille enracinée dans la foi chrétienne qu'Athanase Isidore *Albert* [prénom d'usage] naît le 2 mai 1894, à Saint-Georges-le-Gaultier (Sarthe), dans le diocèse du Mans : il a un oncle prêtre, l'abbé C. Lalouse ; il aura un frère (Léon) prêtre du diocèse et une sœur, carmélite en Inde où elle mourra en 1946. C'est précisément chez son oncle, curé de Montbizot, qu'il commence ses études secondaires de 1906 à 1908, avant de les terminer (1909-1911) à l'Institution Saint-Paul de Mamers (Sarthe). Il entre au grand séminaire du Mans, fait ses études de philosophie et une année de théologie avant de se retrouver, en 1914, à la guerre, commencée comme caporal et terminée comme interprète de langue allemande aux Armées (mobilisé de septembre 1914 à septembre 1919). Il reprend sa théologie et est ordonné prêtre au Mans, le 18 mai 1921, pour se voir nommer professeur de 4e et d'allemand, à l'Institution Saint-Paul de Mamers, en 1921-1922.

En janvier 1920, alors qu'il assiste à un office dans la cathédrale du Mans avec les autres séminaristes, il perçoit un appel intérieur à la vie missionnaire. Il dira plus tard que c'était le jour même – le 12 janvier donc – où le paquebot *Afrique* faisait naufrage au large du golfe Gascogne, entraînant dans la mort, parmi beaucoup d'autres, seize missionnaires spiritains dont Mgr Jalabert,

---

26. Voir plus loin sur l'inexactitude probable de cette date.
27. AZIZA, p. 49-50.

vicaire apostolique de Sénégambie, en route pour Dakar [28]... Ce qu'il y a de sûr, c'est que, le 17 novembre 1921, depuis Mamers où il enseigne, il écrit une lettre à Mgr Le Roy, supérieur général des spiritains [29] pour lui demander un rendez-vous :

« Monseigneur, Monsieur l'abbé Girard du séminaire du Mans, mon directeur spirituel, vient de m'écrire qu'il vous a mis au courant de mes projets par le R. P. Trilles. J'attendais cette démarche depuis déjà longtemps et c'est avec une grande joie que je viens vous parler un peu de mes désirs. Mon grand désir c'est d'être missionnaire, mener la vie des missionnaires. Voilà seulement à peu près deux ans que j'y pense. Auparavant je n'y avais pas songé. Maintenant l'idée ne me quitte plus. [...] Je suis en train de lire la vie du P. Foucauld [*sic*] [30]. Son esprit me plaît beaucoup. Je l'ai laissé à Beni-Abbès. Et les dernières pages sur la possibilité et la façon de convertir les musulmans ou de préparer leur conversion m'ont intéressé très vivement, d'autant plus qu'on entend et qu'on lit à ce sujet des objections sans fondement sérieux [31]. »

Sur cette lettre, Mgr Le Roy griffonne le résumé de sa réponse : « *R. Veni et vide [Viens et vois !].*» Le 9 mai 1922, l'abbé Lalouse précise : « Si maintenant je demande à être admis dans la congrégation du Saint-Esprit, c'est parce qu'elle a perdu de ses membres dans le naufrage de l'Afrique [32]. » Deux jours plus tard, l'évêque du Mans, Mgr Grente – le futur cardinal – écrit à son « cher et vénéré » Mgr Le Roy : « Je vous donne un excellent sujet en la personne de l'abbé Lalouze [*sic*], professeur à l'Institut St-Paul de Mamers. Malgré notre dénuement, nous nous privons pour vous. J'ai confiance en Dieu et j'ai l'esprit catholique : de bon cœur, et sans attendre, je vous envoie ce cher abbé. Vous savez, Monseigneur, qu'il a connu sa vocation en apprenant le naufrage de Mgr Jalabert [33]. » Ce que l'intéressé tient à

---

28. *Cf.* Marthe PONET-BORDEAUX, *Une Vie de missionnaire : Mgr Hyacinthe Jalabert, Évêque de Télepte, Vicaire apostolique de la Sénégambie (1859-1920)*, Paris, Beauchesne, 1924, 283 p.

29. Mgr Alexandre LE ROY (1854-1936). 15e supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit, de 1896 à 1926.

30. Albert Lalouse est en train de lire : René BAZIN, *Charles de Foucauld, explorateur du Maroc, ermite au Sahara*, Paris, Plon, 1921, 478 p. Le chapitre VIII est consacré à Beni-Abbès.

31. Arch. CSSp : Dossier personnel du père Albert Lalouse, DB1.

32. *Ibidem* : « Mamers, 9.5.22 ». lettre adressée (« Mon Révérend Père ») au maître des novices ou au supérieur provincial de France.

33. *Ibidem* : « Évêché du Mans, 11 mai 22 », p. 2.

souligner une nouvelle fois à la fin de son noviciat dans sa lettre d'admission à la profession religieuse, qu'il fait à Orly le 17 septembre 1923, en même temps que sa consécration à l'apostolat.

Nommé pour la Sénégambie, Albert Lalouse quitte Marseille le 20 octobre 1923, avec trois autres spiritains [34]. Son expérience passée dans l'enseignement va le faire immédiatement affecter au lancement de « l'enseignement secondaire à Dakar » :

« Le nombre des enfants européens ou africains désirant faire des études secondaires augmentant d'année en année, le Gouvernement français a ouvert un lycée à Saint-Louis et le Gouvernement anglais un établissement similaire à Bathurst. Beaucoup de familles insistant pour que la Mission commence à son tour un cours d'études secondaires, Mgr Le Hunsec [35] n'a pas cru pouvoir s'y refuser. Le nouveau "Collège" est ouvert depuis le 11 novembre 1923, avec les PP. Le Drogo et Lalouse, à la grande satisfaction de la population [36]. »

De façon beaucoup plus intéressante et vivante, le père Lalouse donne lui-même des précisions dans une lettre publiée dans les *Annales apostoliques des PP. du Saint-Esprit*, de mars-avril 1924, sous le titre « Deux premières pierres [37] » :

« La première de ces deux pierres est celle de la Cathédrale du Souvenir Africain. On l'a posée le 11 novembre 1923. C'est une date dans l'histoire de l'Église d'Afrique. [...] A quelque cent mètres de la Cathédrale de Dakar, on a posé, le même jour une autre première pierre. J'hésite à en parler tant l'édifice qu'elle commence paraît peu de chose à côté d'une cathédrale. L'inauguration s'est faite sans bruit. Les journaux n'en ont point parlé. Il n'y avait ni chorale, ni fanfare. Il n'y avait point de tirailleurs en khaki pour faire la haie, ni de cavaliers rouges pour caracoler devant la voiture du gouverneur. On ne dressa point de tribunes et il vint bien peu de Dakarois. Et cependant on posa une première pierre ! C'est en effet le 11 novembre 1923 que le gouverneur du Sénégal a autorisé les Pères du Saint-Esprit à ouvrir à Dakar un cours privé d'enseignement secondaire.

---

34. *BG*, tome 31 (1923-1924), n° 398, octobre 1923, p. 340.

35. Mgr Louis Le Hunsec (1878-1954) est le successeur de Mgr Jalabert à Dakar. 16e supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit, de 1926 à 1950.

36. *BG*, tome 31 (1923-1924), n° 402, février 1924, p. 507.

37. *Annales apostoliques des PP. du Saint-Esprit*, mars-avril 1924, p. 35-38.

Nous sommes installés dans une coquette maison à un étage, suffisante pour débuter[38]. On nous appelle « le Cours secondaire des Pères ». « Institution secondaire » serait un peu long. Mériterons-nous jamais le nom de « collège » ? Il est permis tout au moins de le désirer. Actuellement nous n'acceptons que les élèves des classes de 7e, 6e, 5e et 4e A, blancs et noirs, et nous n'avons encore que des chrétiens. [...] Au Sénégal, une chose est au moins certaine : les élèves ne feront pas défaut. Les Sénégalais sont actuellement très friands d'instruction et d'éducation. Beaucoup de parents d'ailleurs, élevés jadis par les Frères, confieraient volontiers leurs enfants aux Pères. Nous avons là un point de contact avec la jeunesse musulmane ; ne le supprimons pas ! Une porte s'ouvre dans la forteresse de l'Islam : ne la fermons pas [39]. »

Quand le disciple parle du maître : Senghor, le père Lalouse et Libermann

Le père Lalouse, à peine débarqué à Dakar, se trouve donc à la tête d'un tout nouveau – et bien modeste – collège-séminaire qui reçoit le nom de Libermann. Il y sera de 1923 à 1929, comme directeur et professeur. Les effectifs sont modestes au début. Dans le premier groupe entrant en classe de 6e, il y a Léopold Sédar Senghor arrivant de Ngasobil. Il a souvent parlé de sa formation au Collège Libermann, dans un milieu ouvert, mélangé – *métisse* déjà ! – : « Il y avait, à côté des Noirs, minoritaires, des Européens, français en majorité, des Libano-Syriens et des métis. En somme, des fils de bourgeois. Mais, ici aussi, nous vivions dans une relative harmonie. C'était d'autant plus remarquable qu'il y avait des Musulmans mêlés aux Chrétiens [40]. »

Écoutons-le en 1980, parlant avec Mohamed Aziza de sa formation reçue àl'école du père Lalouse :

« En 1922 [*sic* [41]], comme je l'ai dit, je suis ailé à Dakar, au collège-séminaire Libermann, qui était dirigé par le père Albert Lalouse, né dans le département de la

38. « L'établissement était installé avenue de la République, à l'angle de la rue de Bayeux, à mi-chemin entre le palais de Gouverneur général de l'Afrique Occidentale Français et l'emplacement de la future cathédrale du Souvenir Africain... » (Josepb Roger de BENOIST, *Léopold Sédar Senghor*, Paris, Beauchesne, 1998, p. 16.)

39. *Idem*, p. 36-38 passim.

40. AZIZA, p. 52.

41. On mesurera les aléas de la mémoire : le Collège Libermann n'ayant ouvert qu'en 1923... C'est nous qui soulignons en mettant en italiques quelques lignes de ce texte.

Ci-dessus :
Le « Collège Libermann »
à Dakar, bâtiment disparu.
Le père Lalouse écrit :
« Nous sommes installés dans
une coquette maison à un
étage, suffisante pour débuter.
On nous appelle "le Cours
secondaire des pères"... »
Photo Archives spiritaines

Ci-contre :
Léopold Sédar Senghor en
1926, année où il termine sa
3e au Collège Libermann
qu'il va quitter
pour le Cours secondaire
public de M. Aristide Prat.
Photo : DR.

Sarthe. La plupart des missionnaires étaient des Bretons, des Alsaciens et des Normands, des paysans solides, qui voulaient nous faire aimer la France et, en passant, chacun sa région. C'est de cette époque que date la prédilection que j'ai pour l'Alsace, la Bretagne et la Normandie, des régions fortes, caractéristiques. Nos professeurs, il faut le dire, ne nous faisaient pas aimer particulièrement l'Afrique noire – ni l'arabo-berbère. Ce qui prévalait, pour eux, c'était autre chose. Ils voulaient nous gagner à Jésus-Christ. *Je me souviens encore de cette phrase du fondateur de la congrégation des Pères du Saint-Esprit, le Père Libermann, un Juif converti au christianisme* : « Faites-vous Nègre avec les Nègres, afin de les gagner à Jésus-Christ. » *Elle nous était souvent donnée à méditer. En la méditant, je m'étonnais qu'elle fût si peu appliquée par les missionnaires. En effet, ceux-ci, par-delà le Christ, voulaient surtout « nous gagner » à la France : il s'agissait de faire de nous des « Français à peau noire »*. Sur ce point, le Père Lalouse avait des idées très nettes et une pratique efficace. Je dois beaucoup à cet homme, car il a orienté ma vie. J'étais bon élève, essentiellement parce que bûcheur [...] je travaillais en appliquant les conseils d'organisation et de méthode qu'on nous donnait. Pour le Père Lalouse, nous étions, en effet, des créatures de Dieu. Nous avions les mêmes dispositions naturelles que les autres races ; il s'agissait seulement, par un travail méthodique, de nous élever au niveau des Blancs.

« Quelques années après être arrivé à Dakar, j'ai commencé d'avoir moins l'idée que le sentiment de la *Négritude*. J'avais l'impression que la thèse du Père Lalouse n'était pas vraie, que nous avions, nous aussi, une véritable civilisation, et belle de surcroît. [...] C'est à ce moment que je perçus que le meilleur moyen de prouver la valeur de la culture noire, c'était de voler aux colonisateurs leurs armes : d'être un meilleur élève encore. Or le Père Directeur était un grand pédagogue. Il avait découvert que ce qui nous manquait, c'était bien l'esprit de méthode et d'organisation ainsi que la puissance d'abstraction. [...] C'est grâce à lui que j'ai appris à faire une dissertation à la française : à présenter un ensemble d'idées cohérentes avec un rythme dramatique, c'est-à-dire progressif. De ce point de vue, le Père Lalouse m'a rendu un très grand service. Cependant, je dois avouer que, malgré cela, je n'étais pas très discipliné. J'étais une sorte de Secrétaire général des séminaristes. Je présentais, souvent, leurs revendications au Père Directeur. C'est la raison pour laquelle, à la fin de la troisième, celui-ci me fit venir pour me dire que j'avais un caractère difficile, et que la première vertu d'un séminariste était l'« obéissance ». Il avait donc conseillé à mes parents de m'envoyer au cours secondaire laïque. J'étais navré, car je voulais vraiment être prêtre, et professeur en même temps [...] [42]. »

---

42. AZIZA, p. 49-52.

L'élève Senghor et le collège Libermann dans la correspondance Dakar/Paris

À la suite de la démission de Mgr Le Roy, pour raisons de santé, de son mandat de supérieur général, le Chapitre général de la congrégation du Saint-Esprit élit pour le remplacer, le 26 juillet 1926, le vicaire apostolique de Sénégambie, Mgr Louis Le Hunsec. Le 24 janvier 1927, pour remplacer ce dernier à Dakar, Rome nomme le père Auguste Grimault, procureur à la maison mère et ancien du Sénégal [43]. Ces nominations croisées entre Paris et Dakar vont entraîner des échanges de nouvelles concernant le Sénégal : nous y retrouvons la mention de Léopold Sédar Senghor.

Le père Lalouse a eu, paraît-il [44], quelques regrets d'avoir conseillé, en 1926, à Léopold Sédar d'aller continuer ses études, après la troisième, au Collège Libermann, au futur lycée Van Vollenhoven. En tout cas, les nouvelles qu'il donne à Mgr Le Hunsec – ainsi que Mgr Grimault –, montrent que la Mission catholique peut être fière de la formation donnée au jeune sénégalais. Versons à l'histoire les documents de l'année 1927 conservés aux Archives spiritaines où il est question de la vie au Collège Libermann et aussi de Senghor, qui vient de le quitter :

– Le P. Lalouse (Dakar) à Mgr Le Hunsec (Paris) :

« Dakar le 24.3.27. [...]

« Je suis très touché de votre bonté à notre égard. Malgré vos occupations vous trouvez le temps de vous intéresser à notre Collège-Séminaire. [...] Nous sommes 4 pour 54 élèves dont une douzaine de séminaristes. Au cours laïc où l'on reçoit garçons et filles et où on assure toutes les classes le total n'est que 110 ou 115. Par contre, le nombre de professeurs est de 13. [...] Vous me demandez des nouvelles de nos deux élèves de troisième de l'an dernier ? Mathieu Bigman [?] est retourné au Gabon et ne donne pas de nouvelles. Léopold Senghor est allé continuer ses études au Cours laïc. Il était le premier d'emblée en seconde. Au bout de 2 mois, Monsieur

---

43. Mgr Auguste GRIMAULT (1883-1980). *CF.* NB : *BPF*, n° 69, octobre 1980. Vicaire apostolique de la Sénégambie, il doit donner sa démission, en 1946, lors de « l'épuration épiscopale » – très limitée – qui a suivi la guerre. Sur cette démission : voir André LATREILLE, *De Gaulle, la Libération et l'Église catholique*, Paris, Cerf, 1978, p. 65.

44. Jacqueline SOREL, *Léopold Sédar Senghor*. L'émotion et la raison, Saint-Maur-des-Fossés, Éditions Sépia, 1995, p. 33. Joseph Roger de BENOIST, *op. cit.*, p. 18, est plus précis : « Et deux ans plus tard, lorsqu'il eut obtenu le baccalauréat et que le P. Lalouse vint lui proposer d'entrer au grand séminaire, il refusa de prendre la voie du sacerdoce. »

Prat, qui dirige le Cours, l'a mis en première et va le présenter au bachot cette année. Je pense qu'indirectement Léopold nous fait de la réclame [45]. »

– Mgr Grimault (Dakar) à Mgr Le Hunsec (Paris) :

« Dakar le 13.7.27 [...]

« Dimanche dernier distribution des prix. Le nouveau général y assistait. Léopold Senghor qui a quitté le collège [Libermann] l'an dernier – donc en 3e, a fait cette année seconde et 1re. Il a passé l'examen & obtenu une mention avec félicitations des Messieurs de Bordeaux [46] pour sa connaissance du latin. Bonne réclame pour notre maison [47]. »

– Le P. Lalouse à Mgr Le Hunsec (Paris) :

« Dakar le 20 novbre 1927 [...]

« Nous voilà tous rentrés au Collège, – avec 70 élèves (dont 16 pensionnaires à la mission). Tout cela rend mon travail et celui de mes collègues écrasant. [...] À Allex, je crois que nous avons Thomas et Paul, puis Francis, Beziat, Dodds, Cretois [?] et Alexandre. Alphonse de Ndianda, par la faute de son père, a manqué le bateau de Francis. il devait ensuite partir avec Alexandre, mais c'était la mi-novembre. Le médecin a jugé prudent de ne pas l'envoyer au cœur de l'hiver. J'ai quelques doutes sur sa vocation. Léopold Senghor n'est pas venu en France mais continue sa philo au cours laïc. Il veut ensuite faire son droit. Il faudrait l'attirer à la Faculté catholique de Paris, lui trouver un logis à assez bon compte [48]. »

La suite est davantage connue et n'a pas laissé de traces dans les Archives spiritaines :

« C'est à un professeur de la Sorbonne – M. Ernout, je crois – que je dois la chance d'être entré au Lycée Louis-le-Grand. J'étais débarqué à Paris, un jour gris d'octobre 1928. Malgré tout ce que j'en avais lu, le dépaysement fut grand, qui s'accentua, quelques semaines après, lorsque je m'assis dans un amphithéâtre de la Sorbonne. Livré à la liberté de l'étudiant, je n'arrivais pas à m'organiser, à travailler : j'étais désemparé. C'est alors que je demandai conseil à M. Ernout, qui m'orienta

45. Arch. CSSp : 263-A-III.
46. Pour les examens, les Colonies relèvent de l'Académie de Bordeaux.
47. Arch. CSSp : 263-A-mIII.
48. *Ibidem.*

Le père Lalouse, sans doute avec la classe de 3e de 1925-1926.
En bas, à l'encre violette, ont été écrits les *prénoms* des élèves :
Francis, Léopold (SENGHOR), Thomas, Paul, Alphonse.
Photo Archives spiritaines.

vers la *Khâgne* du Lycée Louis-le-Grand. Où je trouvai le havre de Grâce : des maîtres, qui allaient me prendre en main, des camarades qui allaient compléter l'enseignement des maîtres. [...] Mes meilleurs amis restent encore, aujourd'hui, mes anciens camarades de Khâgne. [...] Pourquoi ne pas le dire ? l'influence de Georges Pompidou sur moi a été, ici, prépondérante. C'est lui qui m'a converti au Socialisme, qui m'a fait aimer Barrès, Proust, Gide, Baudelaire, Rimbaud, qui m'a donné le goût du théâtre et des musées. Et aussi le goût de Paris. Je me rappelle nos longues promenades : sous la pluie tiède ou dans le brouillard gris bleu. Je me rappelle le soleil dans les rues, au Printemps ; en Automne, la douce lumière d'or sur la patine des pierres et des visages. Si je suis devenu curieux des hommes et des idées, si je suis devenu écrivain et amateur d'art, si je reste un ami de la France, je le dois, essentiellement, à mes anciens camarades de Louis-le-Grand [49]. »

Accessoirement les spiritains peuvent se souvenir que leur fondateur, Claude-François Poullart des Places, est passé lui-même par Louis-le-Grand – non pas lycée alors, mais collège des jésuites – où il est entré en première année de théologie en octobre 1701, où il logera jusqu'en mars 1703 pour aller ensuite rejoindre sa communauté des *pauvres écoliers* dans la maison du Gros-Chapelet [50]... Senghor ne devait pas le savoir mais il s'est sûrement rendu plusieurs fois à la maison mère spiritaine voisine, rue Lhomond, lui qui n'hésitait pas à se rendre le dimanche en visite au scolasticat de Chevilly [51]...

Vingt ans après : la politique

Cet article n'a pas pour but de retracer la carrière de Senghor. D'excellents ouvrages s'y sont déjà consacrés. Un des plus intéressants pour nous – et d'ailleurs la dernière synthèse concernant Senghor – est celui de Joseph Roger

---

49. Léopold Sédar SENGHOR, « Lycée Louis-le-Grand, haut lieu de la culture française », in *Liberté I*, *op. cit.*, p. 403 et 405. Ce texte a été repris récemment, p. 226-229, dans un magnifique livre mémorial grand format sur Louis-le-Grand : Paul DEHEUVELS, Yves de SAINT-DO (dir.), *Le Lycée Louis-le-Grand, Paris*, Thionville, Gérard Klopp Éditeur-imprimeur, 1997, 239 p.

50. Voir Christian de MARE (dir.), *Aux racines de l'arbre spiritain. Claude-François Poullart des Places (1679-1709)*, Écrits et Études, Paris, Congrégation du Saint-Esprit, 30, rue Lbomond (75005), 1998, 422 p.

51. *Cf.* le témoignage du père Pierre Schæffer rapporté plus haut dans la lettre de Paul Coulon à Sengbor, le 16 avril 1986.

de Benoist, paru dans la collection « Politiques & Chrétiens [52] » : l'auteur, qui a bien connu Senghor, non seulement retrace la carrière du poète et du président mais parle du « croyant » Senghor, avec une bonne anthologie de textes (90 p.). On y trouve un texte de 1945 [53] qui servira d'excellente introduction à un dernier document inédit conservé aux archives spiritaines, d'autant plus que Libermann y est une fois de plus cité :

« De même que la colonisation française, en son action "civilisatrice", ne peut ignorer la Civilisation négro-africaine, de même le Catholicisme ne peut ignorer l'*Animisme*. [...] Le Père Libermann, fondateur de la Congrégation des Pères du Saint-Esprit, en avait déjà le pressentiment, qui écrivait à ses missionnaires : *"Soyez nègres avec les Nègres afin de les gagner à Jésus-Christ."* Et c'est en interprétant les dernières encycliques missionnaires des papes que le Père Aupiais écrit : *"Les Églises noires seront africaines ou elles ne seront pas..."* [...] Il s'agit donc, pour le missionnaire, d'étudier, avant toute chose, la religion indigène. [...] Quel est, dès lors, le rôle du missionnaire catholique ? Le R.P. Aupiais le dit excellemment : "Le Missionnaire nuirait radicalement à son œuvre [...] s'il n'introduisait pas, sur un tronc qu'il laissera fortement fixé et substantiellement nourri par des racines qui sont aussi vieilles que lui, la *greffe* qui va améliorer, transformer complètement ses feuilles, ses fleurs, ses fruits, son essence même." Oui, il s'agit de pratiquer une greffe. [...] Par le Christ, Dieu fait chair, qui empêche, ainsi, le Catholicisme de tomber dans l'abstraction formaliste. M. Griaule me dira que je parle en croyant, et il n'aura pas tort. Le Catholicisme, on le voit, doit rester près de ses sources évangéliques. Il ne peut fleurir en terre d'Afrique s'il apparaît, – il le fait trop souvent dans la Métropole –, comme une recette de bonnes manières pour bourgeois bien pensants, un instrument d'asservissement aux mains d'un capitalisme paternaliste. Je crains que, dans les chefs-lieux d'A.O.F., il ne commence déjà à prendre ce visage. Il n'est que temps de jeter le cri d'alarme [54]. »

Cette citation n'est qu'un court extrait d'une réflexion d'ensemble qui porte sur l'avenir de « la Communauté impériale française » dont la conférence de Brazzaville – ouverte par le général de Gaulle, le 30 janvier – a laissé entrevoir qu'elle devait changer.

---

52. Joseph Roger de BENOIST, *Léopold Sédar Senghor*, Paris, Beauchesne, 1998, 304 p. (Coll. Politiques & Chrétiens, 14).

53. Sous le titre « Vues sur l'Afrique noire ou assimiler, non être assimilés », texte de 1944 publié dans un ouvrage collectif, aux éditions Alsatia, en 1945 : *La Communauté impériale française*, repris dans *Liberté I*, *op. cit.*, p. 39-69.

54. Dans *Liberté I*, *op. cit.*, p. 57.

En cette même année 1944, grâce à Robert Delavignette [55], Senghor se voit confier la chaire de linguistique de l'École nationale de la France d'outre-mer, un temps occupée par Maurice Delafosse [56] : quel symbole ! Tout cela attire l'attention sur lui et va amener son entrée en politique.

En 1945, il participe à la commission Monnerville qui se penche sur la représentation des colonies dans la future Assemblée constituante. La même année, lors d'un voyage au Sénégal, le député du Sénégal, Lamine Gueye, le persuade de se joindre à lui et il est élu comme représentant du collège des campagnes, aux élections du 2 juin 1946 [57].

C'est dans ce contexte général – Senghor député et, comme « croyant », estimant qu'« il n'est que temps de jeter le cri d'alarme » sur la situation du catholicisme en Afrique – qu'il faut maintenant lire le document suivant, jamais publié à notre connaissance. Il s'agit d'une lettre, sur papier à en-tête de l'Assemblée nationale, adressée à Monseigneur Le Hunsec, dactylographiée par son secrétariat ; à la main, il corrige « Excellence » par « Monseigneur ». Les deux hommes se connaissent, et sûrement depuis longtemps : le jeune élève avait bien dû rencontrer au Sénégal le vicaire apostolique des années 1920-1921 ; par la suite, le père Lalouse avait parlé de lui au supérieur général dans sa correspondance : l'étudiant du Quartier latin s'était probablement rendu plusieurs fois à la rue Lhomond dans les années 1930... Mais vingt ans après, les choses ont bien changé et c'est le député Senghor qui s'adresse, non pas à l'ancien du Sénégal, mais au supérieur général qui peut orienter la « politique » missionnaire de sa congrégation. Le texte est assez fort, et mérite d'être connu.

Voici donc cette lettre dans son intégralité.

---

55. « Car c'est Delavignette qui m'avait tiré de l'enseignement du latin et du grec pour me confier, à l'École nationale de la France d'Outre-Mer, la chaire des langues et civilisations négro-africaines », Léopold Sédar SENGHOR, « Un gouverneur humaniste », *in* : « Hommage à Robert Delavignette », numéro spécial de la *Revue française d'histoire d'Outre-Mer*, tome LIV, n° 194 à 197, 1967, p. 25. Sur Robert DELAVIGNETIE (1897-1976), voir aussi : Pierre MESSMER, « Robert Delavignette (1897-1976) », *Hommes et Destins (Dictionnaire biographique d'Outre-Mer)*, Paris, Académie des Sciences d'Outre-Mer, Tome IV, 1981, p. 228-234.

56. *Cf.* Louise DELAFOSSE et Hubert DESCHAMPS, « Maurice Delafosse (1870-1926) », *Hommes et Destins (Dictionnaire biographique d'Outre-Mer)*, Paris, Académie des Sciences d'Outre-Mer, Tome I, 1975, p. 181-187.

57. *Cf.* François ZUCCARELLI, *La Vie politique sénégalaise (1940-1988)*, Paris, CHEAM, 1988, p. 32-41.

ASSEMBLÉE NATIONALE
— . —

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
LIBERTÉ-ÉGALITÉ-FRATERNITÉ
— . —

N° 354/ P.C.

Paris, le 20 mars 1947

Monseigneur LE HUNSEC
30, rue Lhomond
PARIS V°

Monseigneur,

Je me propose, avec votre permission que je sollicite, de venir, au cours des vacances de Pâques, vous présenter mes respects.

En attendant ce moment, je tiens à attirer votre attention sur la gravité de la situation religieuse au Sénégal, depuis le départ de l'abbé DIOP et la démission de Monseigneur FAYE.

On ne manquera pas – à tort, je le sais – de prétendre que Mgr FAYE a été placé dans l'obligation de démissionner ; car malheureusement les Missionnaires, qui avant la guerre étaient les plus libéraux des européens, n'ont pas compris la Révolution accomplie dans les esprits et dans les faits par cette même guerre 1939-1945.

Si l'on veut que le Catholicisme en Afrique progresse, il est essentiel, à mon avis, que les Missionnaires non seulement approuvent, mais encore prônent un changement radical dans les relations entre européens et indigènes, et surtout dans les institutions politiques.

Ils doivent se garder, avant toute chose, de faire de l'anti socialisme ou même de l'anticommunisme. Je me permets d'en parler avec d'autant plus de liberté, que je ne suis ni franc-maçon, ni communiste, et que je me proclame, à l'occasion, catholique, dans les réunions publiques.

En matière de conclusion concrète, il est primordial que le nouvel évêque qui sera nommé au Sénégal [58] accepte la révolution apportée par la nouvelle Constitution ; c'est le meilleur moyen de travailler pour le Catholicisme.

Veuillez agréer, Monseigneur, l'expression de mon respect filial,

Léopold Sédar SENGHOR
Député du Sénégal à l'A.N. [59]

58. Depuis la démission forcée de Mgr Grimault, le siège de Dakar est vacant. Le « Nouvel évêque » sera Mgr Marcel Lefebvre.

59. Arch. CSSp 264-B-X.

Bien qu'il ne soit pas question de retracer ici toute l'histoire de l'Afrique, pour comprendre cette lettre de Senghor, quelques précisions sont utiles sur deux points traités par elle.

La figure de Joseph Faye (1905-1987) mérite d'être connue [60]. Né en 1905 en Casamance dans une famille très chrétienne et il manifesta très tôt le désir d'être prêtre. Envoyé au petit séminaire de Ngasobil en 1915, il y est le condisciple de Léopold Sédar Senghor : ils resteront liés toute leur vie. En 1921, il se retrouve en classe de quatrième, en France, à l'école Saint-Joseph qui vient d'ouvrir à Allex, jusqu'au baccalauréat (mention Bien, 1926). Entré alors chez les spiritains, il est ordonné prêtre par le cardinal Verdier à Notre-Dame de Paris, le 21 octobre 1931, lors d'une célébration qui se veut la clôture religieuse... de l'Exposition coloniale ! En ministère au Sénégal (1932-1939), au petit séminaire de Poponguine puis à Thiès où il ressent les premières atteintes de la maladie du sommeil (trypanosomiase). Le 25 avril 1939, Rome décide la création d'une nouvelle préfecture apostolique au Sénégal, à Ziguinchor (Casamance) : Joseph Faye en devient le premier préfet. Il démissionne en 1946 pour raisons de santé, physique et aussi morale : il ne s'entend pas avec Mgr Grimault, il n'a pas toujours la manière pour commander et, d'ailleurs, il n'est pas facile à l'époque d'être préfet apostolique noir avec uniquement des missionnaires européens : « Je devine – écrit-il à Mgr Le Hunsec, en mai 1940, au sujet de ces derniers – qu'il leur faut un très grand esprit de foi pour se soumettre à un noir, surtout en public [61]. » Depuis toujours attiré par la vie contemplative, il entre à la Trappe d'Aiguebelle le 11 juillet 1949. C'est là qu'il mourra dans la nuit du 14 au 15 décembre 1987, après avoir participé à diverses fondations cisterciennes

60. *Cf.* « Joseph Faye, Sénégalais, spiritain, trappiste », *Revue Saint-Joseph d'Allex*, pour la période 1905-1946 : René CHARRIER, n° 946 (mai-juin 1999) à n° 948 (septembre-octobre 1999) et pour la période cistercienne (1949-1987) : Charbel-Henri GRAVRAND, n° 949 (novembre-décembre 1999) à n° 951 (mars-avril 2000). Voir aussi : Ferdinand GUILLEN, *Joseph Faye (Sénégalais), religieux, préfet apostolique et moine*, Dakar, Imprimerie Saint-Paul, 1998.

61. René CHARRIER, *art. cit.*, n° 948 (septembre-octobre 1999), p. 22.

en Afrique malgré une santé toujours précaire [62]. Senghor, qui aurait tant voulu que Joseph Faye devienne le premier évêque sénégalais – un préfet apostolique n'est pas ordonné évêque – écrira après sa démission : « Nous n'aurons pas un évêque, mais nous aurons un saint [63]. »

Intéressante également, à cause de sa date, la constatation qu'il fait de « la Révolution accomplie dans les esprits et dans les faits par [la] guerre 1939-1945 » et ce qui est fermement souhaité en conséquence par Senghor : « un changement radical dans les relations entre européens et indigènes, et surtout dans les institutions politiques. » Cette lettre rentre tout à fait dans l'analyse faite aujourd'hui par les historiens, par exemple dans un manuel destiné aux universités francophones :

« Tous [les historiens] s'accordent aujourd'hui à voir dans la Seconde Guerre mondiale un moment critique d'accélération des revendications africaines et d'essor des mouvements de libération. [...] Les Africains qui avaient le plus souffert durant la guerre, qui prenaient conscience du décalage grandissant entre leurs aspirations et le projet européen, et qui, dans les années de la guerre et d'immédiat après-guerre, expérimentaient la désillusion, firent bientôt entendre leur voix. [...] L'une des mutineries les plus célèbres fut celle de Thiaroye au Sénégal (30 novembre 1944). [...] La mutinerie de Thiaroye servit de support à la prise de conscience naissante qui s'opérait en Afrique : érigée à son tour en symbole et en mythe, saisie par les hommes politiques sénégalais, Lamine Gueye et Léopold Sédar Senghor, pour devenir un véritable cheval de bataille ; régulièrement commémorée, elle devint l'un des événements fondateurs du nationalisme naissant, grâce notamment au talent poétique de Léopold Sédar Senghor : *Non, vous n'êtes pas morts gratuits, ô Morts ! [...] Vous êtes les témoins parturitaires du monde nouveau qui sera demain* [64]... [65] »

---

62. Sur le rôle de Joseph Faye dans les fondations cisterciennes africaines d'Aiguebelle et de Cîteaux, voir : Charbel GRAVRAND, *Fils de saint Bernard en Afrique. Une fondation au Cameroun 1951-1988*, Paris, Beauchesne, 1990, 180 p. (Coll. Église aux Quatre Vents).

63. *Idem*, p. 24.

64. « Tyaroye » (Paris, décembre 1944), dans le recueil *Hosties noires* (Paris, Seuil, 1948), p. 90-91 dans l'édition de l'intégrale poétique : Léopold Sédar SENGHOR, *Poèmes*, Paris, Seuil, 1984, 414 p.

65. Sophie LE CALLENNEC, « Les Voies de l'émancipation », p. 440, 444, *in* Elikia M'BOKOLO (dir.), *Afrique noire, Histoire et Civilisations*, Tome II : XIX^{e}-XX^{e} siècles, Paris, Hatier-AUPELF, 1992, 576 p.

Du point de vue de *l'histoire missionnaire*, deux choses sont remarquables dans cette lettre.

Premièrement, la dénonciation faite par Senghor, de l'inconscience des missionnaires – de la non-conscientisation, comme on dira quelques années plus tard – devant les évolutions nécessaires. Cela indique un étonnement de sa part devant quelque chose qui ne devrait pas être, qui ne lui paraît pas logique : c'est dire la conscience qu'il a, lui, de l'impact normal du message évangélique sur le devenir des peuples et des sociétés, il est précisément en train de lire, en ces années d'initiation politique, à la fois les écrits du jeune Marx et ceux du père Teilhard de Chardin. il dira magnifiquement en 1963:

« Je cherchais donc, en ces années d'après la Libération, ma propre libération dans la sueur et le tremblement. Car, par-delà la politique, voire l'économique, il s'agissait de libération spirituelle : véritablement, de recherche [...] C'est vers ce temps-là que je découvris Teilhard de Chardin, et qu'il débouchait mes impasses sur le soleil de la libération. [...] Il m'a rendu la foi tout en me permettant d'être un socialiste africain : un socialiste croyant [66]. »

Deuxièmement, au-delà de la dénonciation, à celui qui a été au Sénégal l'évêque de son enfance et qui maintenant est supérieur général de l'institut missionnaire par lequel l'évangile lui a été transmis, Senghor ose exprimer ce qu'il attend de ces missionnaires : non seulement qu'ils « approuvent » mais puisqu'ils sont dans la chaire de la vérité, qu'ils « prônent » les changements...

Vingt ans après: le cloître

Charbel-Henri Gravrand – qui fut missionnaire spiritain au Sénégal et qui a bien connu Senghor et le père Lalouse – écrit à propos de ces derniers : « Le président Senghor a toujours exprimé sa reconnaissance envers Ngasobil et ses maîtres, singulièrement le P. Lalouse. Celui-ci a été le *magister grammaticus*, au sens romain, mais les "rhéteurs", les véritables maîtres de Senghor, les mêmes que ceux de son condisciple Georges Pompidou, furent ceux du lycée Louis-le-Grand, de la Sorbonne, les grands noms du Collège de France [67]. » Certes, mais cela n'est vrai que jusqu'à un certain point : les maîtres de l'enfance marquent et imprègnent d'une façon toute spéciale... il

66. Conférence du 31 décembre 1963, citée par J. de BENOIST, *op. cit.*, p. 230-231, 235.
67. Charbel GRAVRAND, *op. cit.*, p. 64.

est juste en tout cas de ne pas terminer cet article sans dire un mot sur ce qu'est devenu le père Lalouse *vingt ans après*. Une confidence de Senghor nous dira tout, qu'il faudra ensuite expliciter. En 1976, nous l'avons vu, lors d'entretiens radiodiffusés avec Édouard J. Maunick, il parle des temps forts de sa formation : « [...] Ensuite, lorsque je me suis révolté contre les affirmations du P. Lalouse, qui était un saint – *il est actuellement, d'ailleurs, à la Trappe* – contre les affirmations selon lesquelles il n'y avait pas de civilisation négro-africaine [...] [68] » C'est nous qui soulignons par les italiques : le père Lalouse *à la Trappe* ?

Rentré en France en 1945, le père Lalouse fait une cure à la Maison du Missionnaire à Vichy puis se voit affecté à l'école apostolique de Saint-Ilan dans les Côtes-du-Nord pour quelques mois. Retourné à Ngasobil en 1946, le père Lalouse se voit nommé procureur du vicariat apostolique par Mgr Lefebvre peu de temps après que ce dernier soit arrivé à Dakar (le 12 décembre 1947) [69]. Or voici qu'au début de mai 1951, rentré en France, il entretient le supérieur général – le père Francis Griffin, qui a succédé à Mgr Le Hunsec [70] – de son désir de se faire trappiste à Aiguebelle, là même où Mgr Joseph Faye est entré en 1949.

Le 27 mai 1951, depuis Mamers, le père Lalouse écrit au supérieur général une longue lettre d'explication sur les origines déjà anciennes de son désir de vie contemplative :

« En 1930, au début de novembre, lors d'une retraite faite en particulier à Ngasobil, j'ai senti un appel net et durable vers la vie de Trappiste, mais je la voyais au milieu des Noirs auxquels je désirais donner l'exemple d'une vie humble, consacrée au travail manuel qu'ils ont si peu en honneur. [...] Depuis 1930 l'idée de la Trappe m'est restée. Puisqu'une fondation va se faire prochainement, je voudrais sans tarder me préparer à y entrer en faisant mon noviciat à Aiguebelle. En vous adressant cette demande je ne vois aucun motif d'ordre naturel qui m'y pousse. Bien au contraire étant donné mon âge (57 ans), des difficultés en perspective une fois en mission, et la confusion possible en cas d'échec [71].»

---

68. MAUNICK, *Disque 1*, face A.

69. Charbel GRAVRAND, *op. cit.*, p. 63-64.

70. Francis Griffin, né à Kilmurry (Irlande), le 16 sept. 1893. Entre au noviciat en 1911. Prêtre à Fribourg en 1920. Missionnaire en Afrique orientale 1926-1933. Conseiller général à Paris en 1933. 17e supérieur général, le 26 juillet 1950. Décédé à Rockwell, le 6 septembre 1983.

71. Arch. CSSp, Dossier personnel Dc1 : « La Passion à Mamers, Sarthe. Ce 27-5-51. ». Dans le coin gauche, le Supérieur général a écrit le sens de sa réponse : « R : Essayez. »

C'est l'actualité toute récente de 1951 qui avait réveillé chez le père Lalouse ce vieux désir de vie trappiste. À l'abbaye d'Aiguebelle, il y a ce que certains appellent « le *lobby* spiritain et africain » : rien moins que cinq anciens spiritains ! Par lettre du 19 juillet 1951 au père Abbé d'Aiguebelle, le père Griffin autorisait le père Lalouse à faire son *transitus* des spiritains aux cisterciens : « Bon religieux, il nous a toujours donné entière satisfaction en France dans les œuvres d'Éducation et au Sénégal dans les diverses œuvres que comporte la vie en mission. Mais puis que le Père se croit appelé à la vie Cistercienne, nous ne voulons pas l'empêcher de suivre une voie qu'il croit être la sienne depuis plusieurs années [72]. »

La suite de l'histoire du père Lalouse ne relève plus de cet article. Devenu le père Athanase, il verra se réaliser son vœu : début 1954, il est envoyé à la fondation camerounaise d'Aiguebelle, alors à Minlaba, puis à Obout [73]... Il rentrera épuisé à Aiguebelle. il y meurt à 83 ans, le 8 mai 1979.

Conclusion

Quand un président africain parle de sa foi

En 1980, pour la journée missionnaire mondiale, le magazine *Peuples du monde* demande à des chrétiens non-occidentaux de dire comment ils peuvent être chrétiens « à leur façon ». C'est à celui qui est encore président du Sénégal pour quelques mois – il est le seul sans doute à savoir qu'il va quitter le pouvoir de son plein gré, le 31 décembre – que l'on demande comment il conçoit son « christianisme à l'africaine ». En deux pages [74], il reprend tout ce que nous avons cherché à comprendre à travers les archives spiritaines, les écrits et les déclarations de Senghor lui-même. Ce *résumé* présidentiel servira de conclusion engagée :

« Il me faut conclure en parlant de la deuxième crise qui amena le Père Albert Lalouse, directeur du collège Libermann, à me conseiller de renoncer à être prêtre. Mon caractère "indocile", expliquait-il, montrait que ce n'était pas, là, ma vocation.

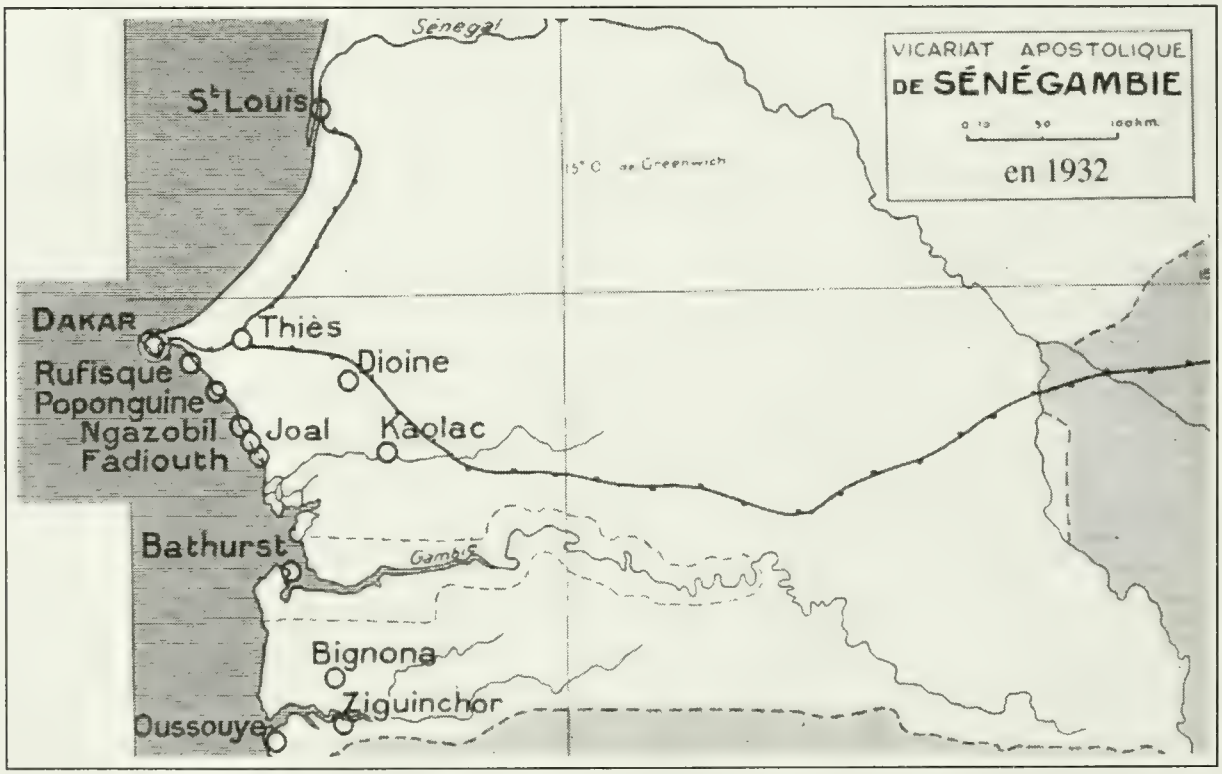
---

72. Arch. CSSp, Dossier personnel Dcl.

73. Charbel GRAVRAND, *op. cit.*, en particulier p. 78-79 sur les débuts du père Athanase au Cameroun.

74. Léopold Sédar SENGHOR, « Christianisme "à l'africaine" », *Peuples du monde*, n° 135, octobre 1980, p. 8-10.

Je le reconnais, je dois le meilleur de mon éducation au Père Labuse. C'est lui qui, véritablement, commença de me faire assimiler l'esprit de méthode et d'organisation qui caractérise l'Europe. Il voulait nous assimiler, en minimisant la civilisation négro-africaine. Contre quoi, je me révoltais. Il n'empêche, c'est en méditant le conseil du Père Libermann, "Soyez Nègres avec les Nègres", en essayant de faire une symbiose de tous les enseignements reçus depuis celui de l'Oncle Waly, jusqu'à celui du Père Albert Lalouse, que j'ai trouvé mon équilibre intellectuel et moral : religieux. J'ai travaillé à greffer, sur le monde animiste du Royaume d'Enfance, les apports des missionnaires du Saint-Esprit, sans oublier l'influence du Père Teilhard de Chardin, le jésuite. La "communion des Saints", n'est-ce pas la sanctification de la "communion des âmes" ? Dans les grandes occasions, dans les crises, je me suis souvent agenouillé, et j'ai prié, en latin, au pied de mon lit, et j'ai dormi en paix. Mais auparavant, je m'étais gardé de tancer les parents ou amis, qui avaient fait des libations aux Pangols, aux "bois sacrés". Aujourd'hui encore, au Sénégal, l'islam et le christianisme sont enracinés, tous les deux, dans l'humus fertile de l'animisme. C'est ce qui fait leur force contre les agressions des matérialismes contemporains [75]. »



75. *Art. cit.*, p. 10.

Mémoire Spiritaine, n° 15, premier semestre 2002, p. 135 à p. 150.

Henry J. KOREN
(1912-2002)

universitaire et historien de la congrégation du Saint-Esprit

Paul Coulon *

Le père Henry J. Koren est décédé le 8 février dernier, à l'âge de 89 ans, dans une maison de soins, non loin de sa communauté spiritaine de Bethel Park, au sud de la ville de Pittsburgh (Pennsylvania, USA). Avec lui, c'est une personnalité spiritaine marquante qui disparaît, dotée d'une grande puissance de travail dont témoignent ses nombreuses publications – livres et articles –, étalées sur six décennies, continuées pratiquement jusqu'à son

* Paul Coulon, spiritain, a passé quatre années au Congo, notamment comme journaliste à *La Semaine Africaine* (Brazzaville). Actuellement directeur de l'Institut de Science et de Théologie des Religions (ISTR) à l'Institut catholique de Paris où il est enseignant (Ethnologie religieuse africaine, Histoire des missions, Théologie de la Mission). Directeur de la revue *Mémoire Spiritaine*, il s'est spécialisé depuis vingt ans dans les sources spiritaines, principalement libermanniennes. C'est sur Libermann qu'il a soutenu sa thèse en Histoire des Religions - Anthropologie Religieuse (Paris-Sorbonne, Paris IV) et en Théologie (Institut Catholique de Paris). Il collabore aux revues *Spiritus* et *Pentecôte sur le monde*. Directeur de la collection *Mémoire d'Églises* aux éditions Karthala. Membre titulaire de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer.

décès, et pas forcément sur des sujets de philosophie ou d'histoire : ainsi, la dernière plaquette reçue de lui pour les Archives générales spiritaines et datée du 15 mai 2001, s'intitule : *Talks with Teenagers about Religion* [Conversations avec des adolescents sur la religion]…

Depuis le lancement de *Mémoire Spiritaine*, nous avions eu avec lui, à la revue, un certain nombre d'échanges par lettres classiques, par fax ou par courriel, pour la mise au point de contributions de sa part, que nous avons déjà publiées [1] ou que nous avons encore en réserve [2]… C'est que le père Koren était « incontournable » dans le domaine de l'histoire spiritaine. Pour ce qui est des sources spiritaines, il a été incontestablement un précurseur. En 1958, alors qu'il était président de la Philosophie et de la Théologie à l'Université spiritaine Duquesne (Pittsburg, USA), en vue du 250e anniversaire de la mort du fondateur de la congrégation, Poullart des Places, le 2 octobre 1709, il avait mis en chantier la première édition français-anglais de ses Écrits, qui devait paraître courant 1959 [3]. Quarante ans plus tard, apprenant

---

1. Pour ce qui est des articles parus dans la revue *Mémoire Spiritaine* : - « Essai sur le charisme spiritain au fil de l'histoire de 1703 à 1839 », n° 5 (1997/1), p. 7-23 ; - (avec Henri LITTNER), « Le cardinal Lavigerie et les missions spiritaines au cœur de l'Afrique », n° 8 (1998/2), p. 30-49 ; - (avec Henri Littner), « Le cardinal Lavigerie, le Père Duparquet et les missions du Congo », n° 11 (2000/1), p. 73-85.

2. Prêtes à la parution dans *Mémoire Spiritaine* et grâce à une traduction de M. Ducrot, nous avons en réserve deux contributions du père Koren sur les spiritains aux USA : « Les débuts difficiles des paroisses noires dans les États du Nord et la Virginie 1881-1912 » et « Au service des Noirs dans le Grand Sud, 1911-1935 ». Les Archives possèdent d'autres articles intéressants, en anglais ou en français, que nous pourrons publier. Par ailleurs, voir *in fine*, ce que nous disons d'une prochaine édition française de son ouvrage de 1962 : *Knaves or Knights ? A History of the Spiritan Missionaries in Acadia and North America, 1732-1839*, Pittsburgh, Duquesne University Press, 1962, XII-211 p.

3. Voici le double intitulé rigoureux français anglais de cette édition : Henry J. KOREN CSSp et Maurice CARIGNAN CSSp (Ed., Introduction et texte annoté par), *Les Écrits spirituels de M. Claude-François Poullart des Places, fondateur de la Congrégation du Saint-Esprit* ; Henry J. KOREN CSSp, S.T.D. (Edited by), *The Spiritual Writings of Father Claude Francis Poullart des Places, Founder of the Congregation of the Holy Ghost*, Duquesne University, Pittsburgh, Pa., USA. ; Éditions E. Nauwelaerts, Louvain, Belgique ; Éditions Spiritus, Rhenen, Hollande, 1959, 297 p. (Duquesne Studies, Spiritan Series, 3). La préface est symboliquement datée : « Université Duquesne, en ce deux-cent-quarante-neuvième anniversaire de la mort de M. Claude-François Poullart des Places, le 2 octobre 1958 ».

qu'une nouvelle édition critique de ces *Écrits* se préparait à Paris [4], dans une lettre à Paul Coulon du 23 septembre 1996, il rappelait dans quel étonnant contexte il avait commencé son travail en 1958 :

« Lorsque j'ai demandé à la maison mère de Paris de m'envoyer une copie microfilmée de ses écrits [ceux de Poullart des Places], personne ne semblait savoir ce que c'était qu'un microfilm, et l'archiviste (ou son assistant) de dire : "Que peut-on bien faire d'une copie de ces écrits ? Personne ne s'intéresse à Poullart des Places !" Par chance, il y avait justement un historien belge de passage à nos archives, le chanoine Jadin, et le P. Lambert Vogel, conseiller général, lui a demandé de faire pour moi une copie microfilmée avec son propre appareil photographique. C'est ainsi que je pus sortir la première édition des écrits de notre fondateur. Mon travail était imparfait ; il comportait des omissions et des erreurs. Celles-ci furent aggravées dans le texte français, dactylographié par le P. Maurice Carignan, qui prit également quelques libertés avec les notes de bas de page. J'aurais dû relire son travail et j'ai négligé de le faire. »

De Roermond à Pittsburgh par Rome, Marseille, Lisbonne…

En tête d'un texte de 86 pages, daté du 10 décembre 1982 et intitulé *Autobiography*, le père Koren commence par faire remarquer : « Au cours des deux dernières années, j'ai demandé au Supérieur provincial de suggérer aux confrères d'écrire leur autobiographie de peur que toutes sortes de détails intéressants de leur vie ne soient perdues à jamais. Je ne sais pas ce qu'il a fait à ce sujet, mais j'ai réalisé que ce conseil valait aussi pour moi. C'est pourquoi, dans un moment de calme entre deux occupations, décision fut prise de m'y conformer [5]. » On retrouve ce sens de l'humour dès la première phrase : « Je suis né le 30 décembre 1912 dans la ville provinciale de Roermond (Limbourg) aux Pays-Bas. […] Personnellement, je ne me

4. *Aux racines de l'arbre spiritain. Claude-François Poullart des Places (1679-1709). Écrits et études*, livre paru en 1998, dans la collection "Mémoire Spiritaine. Études et documents", sous la direction de Christian de MARE (422 p.).

5. Arch. CSSp, 2D41.1c2 : *Autobiography of Henry J. Koren* (December 10 1982, 86 p.) désormais cité : *Autobiography*… Citations traduites par nos soins.

souviens pas de cet événement quoique j'y fusse certainement présent [6]. » Il était le sixième enfant d'une famille qui devait en avoir dix.

Deux de ses sœurs se firent religieuses. Quant à lui, après des études secondaires au collège de sa ville dirigé par le clergé diocésain – il y obtint son baccalauréat en 1930 – et huit mois dans un sanatorium (1931), il entre au noviciat de la congrégation du Saint-Esprit, à Gennep, et fait profession le 28 septembre 1932. Après ses études de philosophie et une année de théologie à Gemert (1932-1935), il est envoyé à Rome où le scolasticat international spiritain (18 étudiants de 9 nationalités) est une annexe du Séminaire pontifical français : il y souffre beaucoup de la façon uniquement « française » et peu « libermannienne » de faire toutes choses en croyant que c'est la seule façon de procéder [7]... Il est ordonné prêtre à Rome le 4 juillet 1937. Il obtient sa licence en théologie de l'Université Grégorienne en 1939 et termine sa thèse de doctorat qu'il ne peut soutenir alors, la guerre l'obligeant à quitter l'Italie. Après plus de dix mois à Marseille, il réussit à rejoindre Lisbonne, le supérieur général le destinant aux missions d'Angola. En définitive, il ne pourra trouver un bateau que pour les USA. Le père George Collins, supérieur provincial, s'arrange alors pour qu'il puisse soutenir sa thèse à l'Université catholique de Washington, en lieu et place de l'Université Grégorienne, ce qui fut fait... en latin, le 8 octobre 1941 [8].

Une féconde carrière d'universitaire et d'éditeur

De 1941 à 1948, à l'île de la Trinidad, la plus méridionale des Petites Antilles, le père Koren enseigne à *St. Mary College* (Port d'Espagne) le latin,

---

6. *Idem*, p. 2. Toute la suite du récit fait preuve d'un merveilleux (et parfois acide) humour qui aide à la distanciation de soi dans ce genre difficile qu'est l'autobiographie...

7. *Idem*, p. 8 : « Dans mon innocence, je dis au Supérieur – le P. Jean-Baptiste Frey, le savant bibliste – : "Je dois faire une distinction entre Rome et le séminaire français. J'aime être ici à Rome, mais je n'aime pas cet endroit." (C'est étonnant comment on peut dire carrément les choses dans un langue étrangère sans faire attention à leur impact émotionnel.) Il en fut tout saisi et choqué comme si je l'avais frappé avec une poêle à frire. » Charitablement, à la page 14, il ajoute : « Pour finir, qu'on me permette d'ajouter que cette façon de faire exclusivement française a depuis longtemps disparu de la congrégation. »

8. Publication partielle pour l'obtention du titre : *De Inspiratione Sacræ Scripturæ Secundum Doctrinam Cornelii a Lapide, Auctore Henrico Koren, C.S.Sp., S.T.L.*, Washington, D.C., The Catholic University of America Press, 1942, 524 p.

Ci-dessus : Le père Henry J. Koren, à Duquesne, en 1961.

Ci-dessous : Le campus de *Duquesne University*, Pittsburgh PA, en 1985.

le grec, le français et des cours de religion, à raison de 35 heures par semaine. En 1948, il est muté à l'Université Duquesne de Pittsburgh, comme professeur dans la section de philosophie dont il devient doyen en 1954. C'est dans ce cadre qu'entre 1955 et 1960, il écrit quatre ouvrages de philosophie, d'inspiration thomiste qui rencontrent une large audience [9] et traduit deux douzaines de textes philosophiques dans la collection "Duquesne Studies" [10].

Dans cette même collection, il inaugure, en 1958, les "Spiritan Series" avec *The Spiritans*, une histoire de la congrégation du Saint-Esprit [11]. Les "Spiritan Series" étaient destinées à la publication de documents et d'études sur la congrégation et ses œuvres. C'est dans cette collection que prend place la première édition en français-anglais des *Écrits* de Claude Poullart des Places, déjà citée [12].

En cette même année 1958, après s'être beaucoup démené pour établir à Duquesne une bibliothèque spécialisée, il ouvre un « Institut Africain », renommé ensuite « Institut pour les Affaires africaines ».

En 1960, on lui demande de se pencher sur la réforme de l'enseignement de la théologie à Duquesne et, en 1962, de devenir président du Département de théologie, en plus de tout le reste : c'est en 1962, par exemple, que sort

---

9. *Autobiography*..., p. 26 : « J'ai récemment entendu dire qu'ils étaient toujours utilisés, ici et là, dans les années 1980 (alors que je ne les recommanderais plus moi-même)... » En voici les titres : - *An Introduction to the Science of Metaphysics*, St. Louis, The Herder Book Company, 1955 (1959[3]), XIX-291 p. ; - *An Introduction to the Philosophy of Animate Nature*, St. Louis, The Herder Book Company, 1955 (19593), XIII-341 p. ; - *Readings in the Philosophy of Nature*, Westminster (Maryland), The Newman Press, 1960, XI-401 p. ; - *An Introduction to the Philosophy of Nature*, Pittsburgh (Pennsylvania), Duquesne University Press, 1960, XII-199 p.

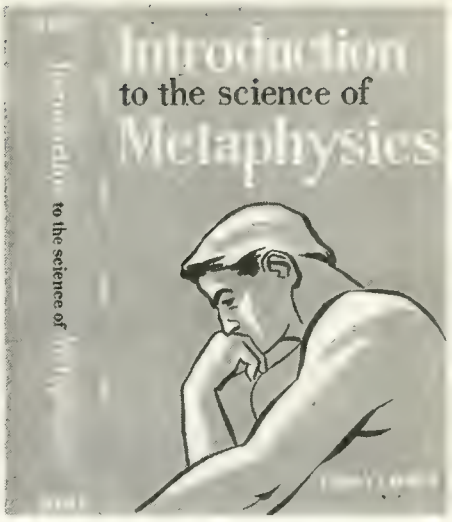
10. *Autobiography*..., p. 28 : Toutes sections confondues (et pas uniquement en philosophie), le père Koren reconnaît avoir « traduit environ 50 volumes, en totalité ou partiellement », tous tapés à la machine par lui-même, à deux doigts, dans sa chambre ou à la campagne pendant les vacances, soit 100 millions de frappes ! Dans les années 1960, les éditions de Duquesne expédiaient environ 200 livres par jour ouvrable.

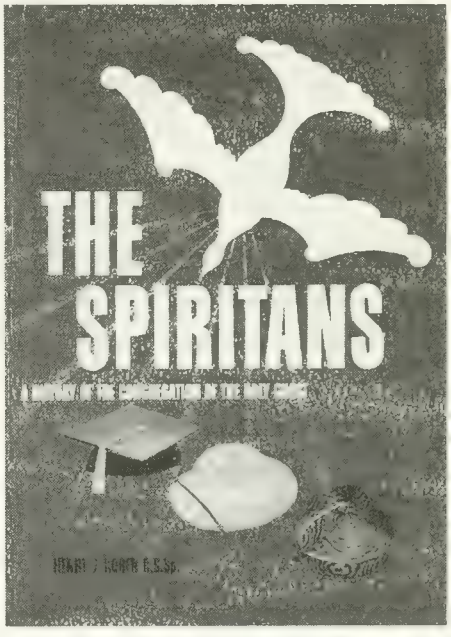
11. Henry J. KOREN, *The Spiritans. A History of the Congregation of the Holy Ghost* Pittsburgh/Louvain/Rhenen, Duquesne University Press/Nauwelaerts/Spiritus, 1958, XXIX-641 p.

12. C'est dans cette collection également que le père Adrian VAN KAAM publie la première édition d'une vie de Libermann : *A Light to the Gentiles. The Life-Story of the Venerable Francis Libermann* (1959) et que le père Walter VAN DE PUTTE, après les avoir traduites, édite les lettres spirituelles de Libermann, en 5 volumes, entre 1962 et 1966 : *The Spiritual Letters of The Venerable Francis Libermann.*

son livre sur l'histoire des premiers spiritains en Acadie et en Amérique du Nord au XVIII[e] siècle, *Knaves or Knights ?*, qui repose sur de grosses recherches d'archives [13]...

Mais arrivent les années du Concile Vatican II qui, à travers les divisions entre « progressistes » et « conservateurs », engendrent des turbulences un peu partout dans l'Église, y compris dans la congrégation après l'élection de Mgr Lefebvre comme supérieur général, le 21 juillet 1962. Y compris également chez les spiritains des USA et à Duquesne même. Le père Koren et autres « damnés Hollandais » – *dixit* un confrère ! – sont suspectés d'audaces, voire de dérives, doctrinales [14]. Le père Koren, qui s'est ouvert progressivement dans son enseignement et dans ses ouvrages aux courants philosophiques contemporains (phénoménologie, existentialisme...), n'a-t-il pas écrit que la philosophie thomiste ne répondait pas à toutes les questions ?... Bien volontiers, il accepte de quitter la présidence du Département de philosophie (1965) mais il est malencontreusement remplacé par un homme controversé au sein du corps enseignant, ce qui fait durer la crise. Faut-il alors s'étonner que ce bourreau de travail, qui à la demande de ses supérieurs et de ses collègues universitaires avait dirigé la Philosophie, la





13. *Op. cit.* (*Cf. supra* note 2.).

14. Pour la même raison, après son élection en 1962, Mgr Lefebvre avait changé l'équipe enseignante du scolasticat de Chevilly-Larue...

Théologie et les Éditions de Duquesne [15] ait fini par craquer physiquement en 1966, une perforation d'ulcère à l'estomac l'obligeant à s'arrêter d'un coup ?

Reconversion en période troublée

Il part se reposer en Californie, à Santa Barbara, dans une maison de retraite des sœurs du Cœur Immaculé de Marie (*Immaculate Heart of Mary* [16]). Qu'allait-il faire une fois remis sur pieds ? Cette question donne lieu à un véritable psychodrame typique de cette époque troublée, qui se déroule entre le supérieur provincial de Hollande – prêt à le récupérer si on ne le veut plus outre-atlantique –, le provincial des USA et Mgr Lefebvre à Rome [17]... À propos de ce dernier et de cette affaire, le père Koren commente (nous sommes en 1967) : « Concernant son administration, le désenchantement s'étendait pratiquement à l'ensemble de la congrégation. Beaucoup avaient le sentiment qu'il était temps pour lui de démissionner. Il représentait la vieille approche légaliste à une époque où les esprits devenaient de plus en plus conscients du profond respect que l'on devait aux êtres humains en tant que personnes. (Et quel plaisir c'était de découvrir qu'un tel respect était totalement en accord avec les vues du père Libermann, qui avaient été ensevelies sous un siècle d'approches légalistes !) [18] »

En juillet 1967, le père Koren arrive au *Benedictine College* de St. Leo en Floride, tout en restant – jusqu'en 1973 – à la tête des éditions *Duquesne University Press*. Ses cours de philosophie contemporaine à St. Leo remportent un grand succès auprès des étudiants : ils portent sur la phénoménologie, l'existence sociale, la philosophie de Karl Marx, la religion et l'athéisme, les

---

15. Et cela malgré une santé toujours défaillante, le climat de Pittsburgh ne lui convenant pas et engendrant allergie et maux de tête trois ou quatre jours par semaine... (*Autobiography...*, p. 41.) Début 1999, au père Paul Coulon travaillant avec lui à une édition française de son livre *Knaves or Knights*, il présentait ses vœux par e-mail en ces termes : « Votre présente charge académique [à l'Institut catholique de Paris] me rappelle ma situation dans les années 1950 et au début des années soixante.. ».

16. Dans son *Autobiography...*, le père Koren signale que cette congrégation diocésaine avait de sérieux ennuis avec l'ultra-conservateur cardinal McIntyre (Los Angeles), à un tel point qu'en 1968, « 450 des 480 sœurs quittèrent *en masse* [en français dans le texte], mais restèrent ensemble comme une association laïque en dehors du contrôle ecclésiastique du diocèse. » (p. 52.).

17. *Autobiography...*, p. 52-59.

18. *Autobiography...*, p. 58.

problèmes éthiques contemporains. Professeur titulaire, il refuse le poste de chairman d'une division [19] et travaille jusqu'à ce qu'une crise cardiaque en janvier 1976, puis une nouvelle hospitalisation en août, mettent fin à son activité de professeur en 1977. Les étudiants lui consacrèrent leur *Yearbook* [le Livre de l'Année] sous le titre *Le savant amical*, en raison de sa constante disponibilité et proximité, sans, pourtant, dit le père Koren, qu'il ait jamais participé à une quelconque manifestation sportive, pique-niquante ou dansante [20] !

Estimant qu'il n'avait plus besoin de tous les livres qu'il avait accumulés, il en expédia cinquante cartons (1 tonne !) au scolasticat spiritain d'Isienu au Nigeria, et partagea le reste entre Duquesne et les spiritains canadiens de Montréal.

Historien de la congrégation enfin reconnu et en plein rendement

En fait, à 65 ans – et sans savoir que ce serait jusqu'à 89 ans –, il allait commencer une nouvelle période de sa vie, entièrement consacrée aux archives et à l'histoire spiritaines, qui allait lui apporter beaucoup de satisfaction personnelle et une reconnaissance généralisée dans la congrégation.

En 1975, le supérieur général d'alors, le père Frans Timmermans lui avait demandé de se joindre à un groupe nouvellement créé au niveau de l'ensemble de la congrégation, le Groupe d'Études Spiritaines, présidé par l'ancien supérieur général, le père Joseph Lécuyer. Les *Cahiers Spiritains* le présentent ainsi après sa première réunion :

« Le Groupe d'Études Spiritaines (G.E.Sp.) s'est réuni, à la Maison Généralice, du 29 décembre 1975 au 2 janvier 1976. Il comprenait les PP. Joseph Lécuyer (Rome), Bernard Kelly (Toronto), Henry Koren (USA), Myles Fay (Sierra Leone), Joseph Bouchaud (Rome), Paul Sigrist (Fribourg), Ramos Seixas (Barcelone) et Amadeu Martins (Portugal). [...] Rappelons seulement que l'initiative est venue de l'Équipe généralice, qui a voulu ainsi réaliser concrètement ce qui lui était demandé dans les « Directives d'Animation » du Chapitre Général de 1974, concernant « l'esprit de

19. Notamment pour des raisons de santé. Il trouve quand même le temps de publier aux Presses de Duquesne, en collaboration avec le professeur William A. Luijpen, *A First Introduction to Existential Phenomenology* et *Religion and Atheism*.

20. *Autobiography...*, p. 81-82.

nos fondateurs, notre histoire et l'héritage spirituel de nos prédécesseurs », avec une insistance particulière sur le P. Libermann [21] ».

C'est au cours de cette réunion que lui fut demandé d'écrire une nouvelle histoire générale de la congrégation, car celle de 1958, *The Spiritans* [22], tirée à 3 000 exemplaires était épuisée et tant de choses s'étaient passées depuis, dans le monde, dans l'Église et dans l'institut lui-même !

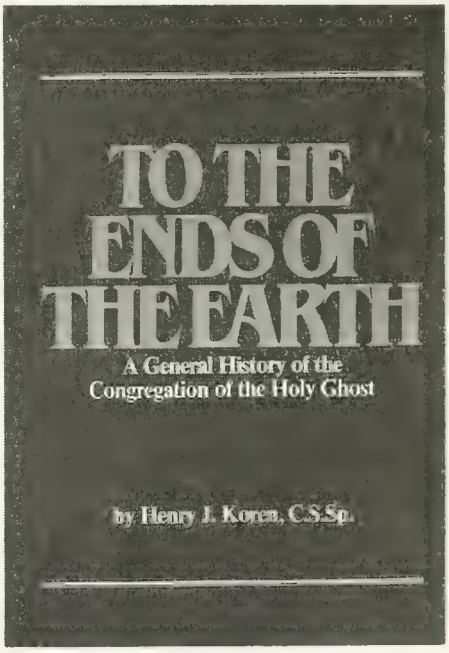
Dans les dernières pages de son *Autobiography*, on sent qu'à partir des généralats des pères Lécuyer puis Timmermans, le père Koren est revigoré et pacifié, car il sent renaître « un intérêt renouvelé pour l'histoire de la Congrégation [23] », pour ses travaux anciens notamment, ce qui le motive pour en entreprendre de nouveaux. Ainsi est-ce avec grande satisfaction qu'il se rend à l'invitation que la province spiritaine du Canada lui adresse à l'occasion de la célébration du 3e Centenaire de la naissance de Poullart des Places, en 1979 ; d'autant plus que, pour cette occasion, plusieurs confrères canadiens ont réalisé la traduction française de son ouvrage sur les premiers spiritains en Amérique du Nord, en Acadie, *Knaves or Knights* ? sous le titre – essayant de reproduire le jeu de mots original – *Chenapans ou Chevaliers* [24]. Sa formation philosophique, alliée à une volonté tenace de se référer à Poullart des Places et à Libermann, le pousse à réfléchir sur l'histoire, à en tirer des questions pour le présent et l'avenir de la congrégation en toute fidélité : la conférence qu'il fait à Montréal, à l'occasion de ce troisième centenaire, réfléchit sur la question : « Vocation permanente et existence "à perpétuité" de la congrégation ? [25] » Le renouveau d'intérêt que l'on porte à ses travaux historiques lui fait dire de cette session aux confrères canadiens en 1979 : « Elle fut une expérience très gratifiante – et c'est bien cela qu'elle voulait être – après plus d'une décennie de nuages [26] ».

---

21. *Cahiers Spiritains*, n° 1, octobre 1976, p. 5.
22. *Cf. supra*, note 11.
23. *Autobiography...*, p. 83.
24. Cette édition canadienne étant épuisée, signalons qu'en septembre 2002, aux éditions Karthala, devrait paraître une édition française adaptée et complétée de cette traduction de *Knaves or Knights ? A History of the Spiritan Missionaries in Acadia and North America, 1732-1839* (Pittsburgh, Duquesne University Press, 1962, XII-211 p.) sous le titre : *Aventuriers de la mission. Les spiritains en Acadie et en Amérique du Nord*, 1732-1839.
25. *Cahiers Spiritains*, n° 11, janvier-avril 1980, p. 22-27.
26. *Autobiography...*, p. 84.

La nouvelle histoire générale de la congrégation arriva à son terme à l'été 1981, après cinq ans de recherches et d'écriture. Une conjoncture historique curieuse voulut qu'elle paraisse d'abord dans sa traduction française sous le titre : *Les Spiritains. Trois siècles d'histoire religieuse et missionnaire. Histoire de la congrégation du Saint-Esprit* [27]. À dire vrai, l'auteur éprouva quelques pincements au cœur : elle comportait beaucoup d'erreurs [28] ! Voici ce qu'il en dit dans son *Autobiography* :

« Quelques fois, elle disait exactement le contraire de ce que j'avais écrit. Comme disent les Italiens : Les traducteurs sont des traîtres [29]. Qu'on me permette d'ajouter que je n'avais pas vu le texte de la traduction avant qu'il n'aille à l'imprimeur et que je n'avais autorisé que la modification de la partie consacrée à l'Archevêque Lefebvre pour ménager les sensibilités françaises. Mais c'est souvent ainsi que vont les choses. Malgré ces erreurs – que bien peu de gens remarqueront –, j'espère que ce livre fera quelque bien [30]. »



Il fut, en effet, bien accueilli par la critique historique française, cependant que paraissait, l'année suivante, la version américaine – l'authentique, faisant foi ! – sous le titre : *To the Ends of the Earth. A general History of the Congregation of the Holy Ghost* [31] (Pittsburgh, Duquesne University, 1983).

---

27. H. KOREN, C.S.Sp., *Les Spiritains*. Trois siècles d'histoire religieuse et missionnaire. Histoire de la congrégation du Saint-Esprit, Paris, Beauchesne, 1982 633 p.

28. Le traducteur – le père Joseph Bouchaud – était mort avant la phase finale, voilà qui explique peut-être cela !

29. Jeu de mots en italien : *Tradutore, traditore.*

30. *Autobiography...*, p. 83.

31. Henry J. KOREN, C.S.Sp., *To the Ends of the Earth. A general History of the Congregation of the Holy Ghost*, Pittsburgh, Duquesne University Press, 1983, XIV-548 p. On notera que pas plus l'édition américaine que l'édition française ne comporte d'Index des noms. Conscient de ce manque, le père Koren dactylographiera par la suite un Index pour l'édition américaine.

Un archiviste qui a des idées et qui les fait connaître

En 1980, le père Koren avait accepté la fonction d'archiviste de la province des USA/Est, d'abord à Dorseyville, puis, à partir de 1989, à Bethel Park. Vu l'état dans lequel il avait trouvé les archives – posées par terre dans un local où l'eau ruisselait le long des murs [32] – il était grand temps de s'en occuper ! On sent que c'est le genre de travail qui l'intéresse, d'autant plus que, dans le même temps, il voit avec grand plaisir qu'on lui demande des interventions sous forme de conférences, dans des maisons de formation spiritaines, au Canada, aux USA, ou lors de rencontres internationales.

Il continue alors à jouer son rôle de poseur de questions iconoclastes à partir de l'histoire. Ainsi, lors d'une rencontre internationale des Éducateurs spiritains, à Philadelphie, les 15-17 octobre 1982, il fait deux longues conférences sur « L'histoire de l'éducation spiritaine 1)- de 1703 à 1848 ; 2)- de 1848 à 1982 [33] ». Ce sujet le passionne : il milite depuis toujours pour replacer la congrégation dans la ligne de Poullart des Places, qui a fondé en réalité une œuvre d'éducation, un *séminaire*.

D'où les premières lignes de sa conférence : « Lorsque je reçus l'invitation de m'adresser aux éducateurs spiritains, on mentionna que je pourrais expliquer *inter alia* pourquoi nous en sommes venus à nous impliquer dans l'éducation. Mais la vraie question, comme je le montrerai, serait plutôt de se demander comment en sommes-nous jamais sortis. »

Et ses toutes dernières lignes : « En ce qui concerne l'enseignement, je voudrais exprimer deux idées : 1. Le respect de la vocation personnelle sur lequel Libermann a tant insisté, exige que personne ne soit poussé dans l'enseignement contre sa volonté et que personne n'en soit éloigné s'il possède les aptitudes voulues. 2. Pour jouer son rôle de façon responsable dans le monde complexe où nous visons, la Congrégation doit posséder des spécialistes dans divers domaines. En pratique, nous ne les aurons pas si nous n'avons pas d'enseignants. »

Avec humour, il souligne la condition physique paradoxale qui fut la sienne toute sa vie : « Ma voix a toujours été faible et l'entraînement de

32. *Autobiography...*, p. 85.
33. Arch. CSSp : 2D41.1c3. Traduction française 1)- de Serge Hogue ; 2)- de Jacques Langis.

trente-cinq années d'enseignement n'a été d'aucun effet pour l'améliorer. Bétonneuses, bulldozers et marteaux-piqueurs durant toutes ces années sont entrés en compétition avec le faible son sortant de ma gorge. Partout où je me trouvais, semble-t-il, un programme de construction était en en cours [...] De façon assez étrange, quand on faisait appel à moi pour ces conférences, je prévenais les organisateurs qu'il leur faudrait lire mon texte écrit, mais jusque-là, ce ne fut jamais le cas. Une espèce de force cachée me soulevait et m'aidait à faire front, même si la conférence et la discussion qui suivait devaient prendre plus de deux heures d'affilée [34]. »

Les travaux historiques d'un spiritain allemand, le père Josef-Theodor Rath [35] – notamment son nécrologe de la Province spiritaine d'Allemagne avec ses 800 notices biographiques annotées – lui donne l'idée de faire la même chose, d'abord pour l'Amérique du Nord et Trinidad, puis pour toute une série d'autres « régions » spiritaines [36]. Certes, le développement de l'informatique dans les années 1990 a rendu matériellement possibles de tels travaux, mais on reste confondu par la capacité de travail du père Koren dans son grand âge. Certes, on n'a pas manqué de relever les inévitables erreurs ou approximations que la rédaction de ces 3 856 (!) notices personnelles a

---

34. *Autobiography...*, p. 85.

35. Josef-Theodor Rath, né le 4 février 1900 à Millingen (diocèse de Munster) fait profession dans la congrégation du Saint-Esprit le 11 avril 1923. Il est ordonné prêtre en 1927. Philologue et historien, il enseigne dans les maisons de la congrégation en Allemagne et commence à publier (1928-1939), Il est interdit d'enseignement en 1939 et interdit de publication en 1941, par le régime. De 1942 à 1945, il est soldat infirmier à l'hôpital militaire de Cologne et, en 1945-1946, prisonnier des Américains. Il enseigne l'histoire de l'Église et la missiologie au grand scolasticat de Knechtsteden, de 1946 à 1967. Il consacre ensuite le reste de sa vie à la rédaction de plusieurs ouvrages sur la congrégation du Saint-Esprit en Allemagne, jusqu'à sa mort, le 8 février 1993. Il est l'auteur de 600 articles du *Lexicon für Theologie und Kirche* (1957-1967). En 1973, il termine le 6e et dernier cahier *Zur Geschichte der deutschen Provinz der Kongregation vom Heiligen Geist* [Histoire de la Province allemande de la congrégation du Saint-Esprit]. Entre 1972 et 1986, il publie les cinq tomes de *Geschichte der Kongregation vom Heiligen Geist* (1703-1980) [Histoire de la Congrégation du Saint-Esprit] et *Mortuarium*, nécrologe de la Province d'Allemagne, avec un supplément jusqu'en 1985 (800 notices biographiques annotées.)

36. *A Spiritan Who was Who in North America and Trinidad, 1732-1981*, Pittsburgh, Duquesne University Press, PA, 1983, 442 p. (1 109 notices) ; *Spiritan East Africa Memorial, 1863-1993*, Bethel Park, PA, Spiritus Press, 1994, 707 p. (954 notices) ; *Spiritan Nigeria Memorial, 1885-1995*, Bethel Park, PA, Spiritus Press, 1996, 526 p. (827 notices) ; *Spiritan West Africa Memorial*, Bethel Park, PA, Spiritus Press, 1997, 402 p. (509 notices) ; *Spiritan Brazil Memorial*, Bethel Park, PA, Spiritus Press, 1997, 384 p. (457 notices) ; *Lest We Forget.*

inévitablement laissé passer, mais enfin on a quelque chose, et d'impressionnant ! C'est quand même mieux que rien. Et surtout, c'est justice rendue déjà sur cette terre à tous ces fantassins de la mission dont la plupart ne seraient même pas restés comme des « soldats inconnus ».

Où il est question d'un panier d'œufs

Ces travaux de recherches et de compilations allaient de pair avec d'autres plus élaborés dans leur rédaction, comme une histoire de la congrégation aux États-Unis [37], ou bien comme ce recueil de huit études séparées portant le titre d'*Essais sur le charisme spiritain* [38], parmi lesquelles on trouve les deux contributions sur les spiritains et les œuvres d'éducation dont nous avons parlé plus haut [39].

En mai 1994, il écrit une vingtaine de pages intitulées *Ne sommes-nous pas en train de mettre trop d'œufs dans un seul panier ? Plaidoyer pour plus d'internationalisation* [40], qui ont fait le tour du monde spiritain : il y militait résolument pour que nous tournions notre regard missionnaire vers l'immensité de l'Asie sans vouloir nous cantonner à notre principal champ historique de mission, l'Afrique. Certes, le Chapitre général tenu à Itaici, au Brésil, en 1992, avait déjà émis quelques vœux en ce sens [41] – et peut-être déjà n'y était-il pas étranger ? – Toujours est-il qu'il relançait le débat, enfonçait le clou, argumentait avec force et persuasion sur ce thème. Non pas à partir d'arguments géopolitiques ou simplement liés à la

---

Our Former Works in the United States, 1794-1997, Bethel Park, PA, Spiritus Press, 1997, 120 p. (215 notices d'œuvres).

37. *The Serpent and the Dove. A History of the Congregation of the Holy Ghost in the United States, 1745-1984*, Pittsburgh, Spiritus Press, 1985, XIV-397 p.

38. *Essays on the Spiritan Charism and on Spiritan History*, Bethel Park, PA, Spiritus Press, 1990, 149 p.

39. Dans ses dernières années, le père Koren s'appuie beaucoup – et en donne des citations – sur le livre du jésuite Raymond HOSTIE – reposant à la fois sur une immense étude historique et sur une réflexion psychosociologique –, *Vie et mort des ordres religieux. Approches psychosociologiques*, Paris, Desclée de Brouwer, 1972, 381 p.

40. Fr. Henry J. KOREN, *Are We Putting Too Many Eggs In One Basket ? A Plea For Further Internationalization*, Bethel Park, mai 1994, 20 p. Arch. CSSp : SL-E/IX (USA).

41. « Nous avons entendu l'appel pour que la Congrégation envisage un nouvel engagement en Asie... » (*La Congrégation du Saint-Esprit - Chapitre Général 1992, Itaici, Brésil*, Maison généralice, Rome, 1992, p. 13.)

conjoncture, mais en réfléchissant sur le « charisme spiritain ». Sa réflexion a sûrement contribué à la prise en compte d'une telle perspective. Quoi qu'il en soit, en 1996, le Conseil général a bel et bien décidé de prendre « de nouvelles initiatives en Asie », en commençant par les Philippines et Taïwan [42].

Dans le fond, Henry J. Koren n'aurait-il pas été toute sa vie un « empêcheur de penser en rond » ? Pour lui, l'histoire sert manifestement à quelque chose : elle donne à penser au philosophe et au pédagogue qu'il a toujours été. Comme dit le psaume, dans sa vieillesse, plein de verdeur, il fructifie encore ! Les temps ayant changé, la voix du « savant amical », volontiers provocateur quand il s'agit de mettre son intelligence au travail, se fait souvent entendre dans les publications de sa province spiritaine, notamment et abondamment dans le bulletin *Inter Nos Forum* de la province Est des USA, sous-titré « Documentation, Opinion et Points de vue » : avec vigueur, il répond aux questions qu'il reçoit ou qu'il formule, concernant le passé, le présent ou l'avenir du charisme spiritain [43]. Lui qui a beaucoup milité pour Poullart des Places ne cesse pas, dans ses dernières années, de revenir à Libermann qui a développé ce charisme [44].

Il n'écrira pas le Livre du troisième Centenaire...

A l'automne 2001, le père Koren subissait une série d'attaques cérébrales et on dut le transporter de sa communauté de Bethel Park dans une maison de soins, le *Vincentian Home* : il y succombe à des complications, le vendredi 8 février 2002, moins d'une semaine après que toute la congrégation ait fêté le

---

42. CONSEIL GENERAL, « Nouvelle initiative en Asie. Un appel de l'Esprit à nous tous », *I/D-Information/Documentation*, n° 53, décembre 1996, 12 p.

43. Un très bel exemple dans la série qu'il publie sur plusieurs numéros d'*Inter Nos Forum* sous le titre : « Creative Imagination or the Lack of It in Spiritan History » [« L'imagination créatrice ou son absence dans l'histoire spiritaine »], *Inter Nos Forum*, April 1997, p. 1-7 ; May 1997, p. 1-7 ; june 1997, p. 1-7. À signaler la relecture des faiblesses – des fautes même – du grand Mgr Le Roy, dans son administration générale, sous le titre : « Abp. Alexandre le Roy's nightmares (1896-1926) » [« Les cauchemars de l'archevêque Alexandre Le Roy (1896-1926) »], *Inter Nos Forum*, May 1997, p. 6-7.

44. Il en propose une convaincante mise en forme en 8 points dans son texte de 1994 : *Are We Putting Too Many Eggs...*, p. 5.

cent cinquantième anniversaire de la mort du père Libermann (2 février 1852). Nul doute qu'il sera aux premières loges – aux côtés de Poullart des Places, de Libermann et de toute la cohorte spiritaine – pour la célébration du tricentenaire de la congrégation, à la Pentecôte 2003... Les pauvres bipèdes terriens que nous sommes encore ne liront pas le ou les livres qu'il avait sûrement en réserve !... Pour une fois, ce n'est plus lui qui tient la plume pour un nouveau *Memorial* spiritain mais il allonge lui-même la liste de nos « chers disparus » dans cet *In Memoriam* que nous lui consacrons avec reconnaissance...

Il serait injuste, cependant, de ne pas lui laisser le dernier mot, celui-là même par lequel il terminait, le 10 décembre 1982, son *Autobiography*, sans savoir qu'il lui restait encore près de vingt ans de vie, de travail passionnant et d'incessant partage : « Lorsque je me retourne sur ma vie, je peux voir bien des moments où je n'ai pas réussi à vivre à la hauteur de ce que le Seigneur pouvait raisonnablement attendre de moi ; aussi, lorsque j'en viendrai à paraître devant lui, je ne lui dirai pas : "Regarde mon dossier, Seigneur !", mais je le laisserai de côté pour soupirer : "Seigneur, prends pitié de moi !" [45] ».

45. Derniers mots de l'*Autobiography...*, p. 86.

Mémoire Spiritaine, n° 15, premier semestre 2002, p. 151 à p. 160.

Jean CRIAUD
(1922-2002)

historien spiritain
de l'Église du Cameroun

Impossible de boucler ce numéro de Mémoire Spiritaine *sans parler d'une autre figure d'historien spiritain qui vient, elle aussi, de nous quitter : celle du père Jean Criaud, décédé à Chevilly-Larue le 15 avril 2002. À défaut d'une véritable étude biographique qui demanderait beaucoup de temps et de recherches, nous évoquerons l'homme et son œuvre à travers la juxtaposition de textes divers. Nous remercions le père Daniel Henry – ancien supérieur principal du Cameroun, qui a rappelé les grandes lignes de la vie du père Criaud lors de ses obsèques –, de nous avoir communiqué les documents dont nous nous sommes servis.*

Pour l'homme, *nous disposons d'un bref texte autobiographique rédigé en 1990 : on remarquera le soin qu'il met à exposer ses origines paysannes, l'accent sur le côté "travaux manuels et techniques" de la vie du missionnaire, comme pour excuser les travaux de recherches et d'écriture historiques qu'il avoue à la fin... Nous emprunterons quelques appréciations sur sa personnalité à l'actuel supérieur régional des spiritains du Cameroun, le père Louis Cesbron.*

Pour l'œuvre historique, *nous donnerons des extraits des* Avant-Propos *de sa « trilogie camerounaise », ainsi que la* Préface *donnée par le professeur Philippe Laburthe-Tolra à sa* Geste des spiritains *au Cameroun.*

Notes autobiographiques de Jean Criaud

« Raconter sa vie en deux pages, c'est une gageure !
Soit, nous allons essayer...

Né en 1922, dans un petit village de la campagne normande [Magny, Calvados, diocèse de Bayeux], j'apprends très tôt le travail des champs. Au retour de l'école, la maman nous envoie, ma sœur et moi, chercher les vaches pour les rentrer à l'étable l'hiver, ou bien aux beaux jours leur pomper de l'eau pour les abreuver. [...]

Las ! tout a une fin. Après le certificat d'études – c'était en 1934 – j'ai dit que je voulais devenir prêtre. Il faut quitter le village, les copains, la ferme, les animaux surtout, pour aller au Petit Séminaire de Caen, y faire des études secondaires. [...] Mais si je veux devenir prêtre, il faut des études...

Les meilleurs moments, ce sont les vacances avec les travaux des foins et des moissons, surtout quand je serai assez grand pour conduire la moissonneuse-lieuse... et puis aussi au Petit Séminaire en philo. À l'époque c'est la guerre ; il manque du personnel. Avec Grandval, Baillon, Savary, nous passons toutes les récréations et le temps des promenades à conduire le motoculteur. [...]

En 1911, entrée au Grand Séminaire de Bayeux, après bien des hésitations : toujours l'appel de la terre. Pendant deux ans, j'essaye de m'intéresser à la philo scolastique. Ce n'est guère enthousiasmant. Là aussi quelques bons moments de retour à la terre : un paysan a prêté au Séminaire un coin d'herbage pour faire quelques légumes pour améliorer l'ordinaire. Bêche sur l'épaule, en soutane, [...] nous allons planter nos choux et nos salades, travail beaucoup plus attirant que la philo.

1943. Bifurcation dans ma vie. Je serai prêtre, mais pas dans la campagne normande. Je sens le besoin de Couper les racines, car la terre du Bessin me tient trop aux pieds. Je veux devenir missionnaire en Afrique.

De 1943 à février 1948 : études de théologie à Chevilly près de Paris. Nous vivons dans le climat mission. Les contacts avec les missionnaires sont nombreux. Les études ne sont pas toujours drôles, mais je commence à entrevoir la fin et le pourquoi. Cela devient supportable.

Juillet 1947, ordination sacerdotale ; avril 1948, départ pour le Cameroun. Alors, c'est la joie. Sur le *Canada*, le bateau qui nous emmène en Afrique, nous sommes une douzaine de jeunes missionnaires en route pour le Sénégal, la Guinée, le Cameroun, l'Oubangui, le Gabon et le Congo.

Nouvelle source de joie en arrivant à Yaoundé : l'évêque m'envoie en brousse rejoindre le missionnaire normand qui vient de passer dix ans sans revenir en France. Il faut vite apprendre la langue, s'initier à différentes activités pas du tout prévues en philo ou en théologie, comme la cuisson des briques, la préparation d'une bille d'iroko que les scieurs de long pourront débiter droit. Le Père Grimaux est pressé de rentrer en congé en France et de me laisser la mission d'Akonolinga.

Raconter les quarante années qui viennent de s'écouler au Cameroun serait trop long, il me faudrait un cahier. Mais j'ai beaucoup appris en dehors de mes professeurs de philo et de théologie, et des choses beaucoup plus intéressantes : construire des maisons avec les briques que nous avons cuites, des écoles en faisant nous-mêmes la charpente et les tuiles. C'était à Akonolinga. J'ai capté des sources pour rendre plus facile la tâche des femmes qui vont puiser l'eau. C'était à Nkol Ve. Nous avons défriché cinquante hectares de savane et avec 80 femmes nous avions un champ commun d'arachides et de maïs. C'était à Mbandjock. Partout j'ai parcouru les villages à pied, en pirogue, à bicyclette et même à cheval ! Je suis entré en contact avec les hommes, les femmes et les enfants des différentes missions où j'ai servi. Avec eux j'ai recherché comment nous pourrions améliorer leur vie matérielle et spirituelle. Si vous voulez voir un homme heureux, un missionnaire encore enthousiaste, venez me rejoindre... Paysan, je l'ai quand même été, mais aussi maçon, mais aussi menuisier, charpentier et toujours aussi, prêtre. J'ai même pris goût aux études, car pour servir les petits camerounais je leur ai écrit quelques livres de classes, *Histoire et Géographie* de C. É. II, *Géographie du Cameroun, Histoire du Cameroun* [1]... et à présent, j'écris l'*Histoire de l'Église du Cameroun.*

Nkol Meyang le 5 mars 1990. Jean Criaud. »

---

1. *Note de la Rédaction* : Voici les références de quelques ouvrages scolaires du père Criaud que l'on trouve aux Archives générales spiritaines (... de loin pas tous, hélas !) : *Histoire du Cameroun. De la Préhistoire à nos jours*, Cours Moyen 1re Année, Yaoundé, Éditions St-Paul, s.d., 95 p. (Illustrations d'après J. Chevalier) ; *Histoire générale pour les écoles primaires du Cameroun*, Cours Moyen 2e Année, Yaoundé, Éditions St-Paul, 1979 (15e édition), 104 p. (Illustrations d'après J. Chevalier. Cartes d'après V. N. Fouda) ; (avec J. ERNOULT), *Histoire et Géographie. Notions générales*, Cours élémentaire 2e année, Issy-les-Moulineaux, Éditions Saint-Paul, 1960, 64 p. ; *Géographie du Cameroun*, Yaoundé, Éditions St-Paul, 1963 (4e éd.), 151 p. ; *Géographie du Cameroun*, Issy-les-Moulineaux, Éditions Saint-Paul, Nouvelle édition, 1976, 104 p. (Les Classiques africains).

Père Jean Criaud :
Mes différents postes au Cameroun... et ailleurs.

• Arrivé à Akonolinga le 8 mai 1948, comme vicaire du Père Grimaux.

• Appelé à Yaoundé pour la fondation de la nouvelle paroisse de N.D. des Victoires, qui sera la Cathédrale, comme vicaire du Père Hurstel, le 24 octobre 1949. Chargé plus spécialement des expatriés et des écoles. Je trouve trois classes. À mon départ en 1956, je laisserai une trentaine de classes dont le groupe scolaire de Nkol Ewe et l'école des filles de Mvog Ada (l'actuel CETIF, N. D. des Victoires).

• En 1954, avec quelques confrères nous organisons le Congrès marial.

• Envoyé fonder la paroisse d'Ombessa, le 5 janvier 1956. J'y remplace Monsieur l'abbé Jean Zoa, appelé à Mokolo.

• Rappelé à Yaoundé le 15 août 1956 pour prendre la direction des écoles de l'Archidiocèse de Yaoundé (qui comprend à l'époque les diocèses de Mbalmayo, Bafia et Obala).

• Octobre 1959, je donne ma démission des écoles en suggérant à Mgr René Graffin de nommer à ma place un prêtre, camerounais. Je remplace le Père Grimaux à Nkol Ve.

• Novembre 1966, Mgr Jean Zoa m'envoie à Akono pour accueillir les Frères Maristes qui viennent de quitter le Congo et les aider à implanter un Collège. En 1968 c'est chose faite.

• 12 février 1968, volontaire pour fonder à Mbandjock une mission auprès du groupe agro-industriel SOSUCAM.

• 1er juillet 1975, intermède en France comme supérieur de la maison des Pères du Saint-Esprit, 30 rue Lhomond.

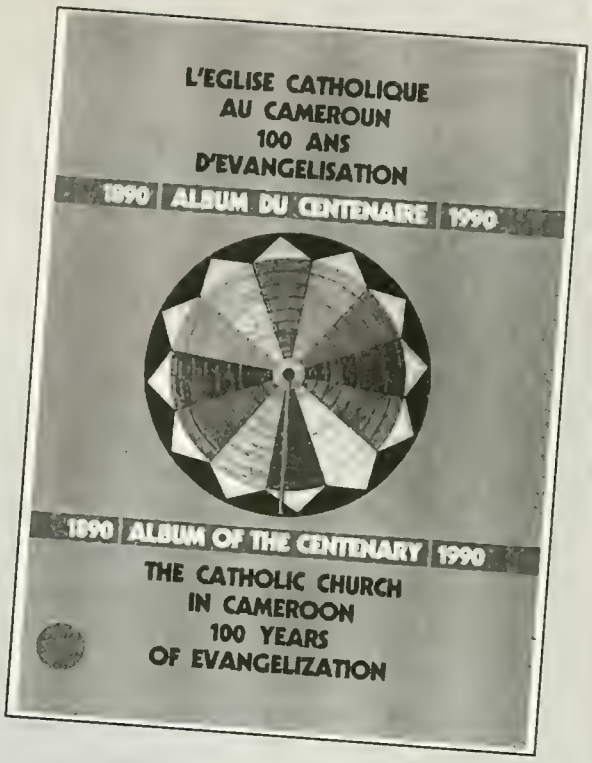
• 25 octobre 1980, retour au Cameroun. Mgr Paul Etoga m'envoie à Akongo pour rouvrir la mission fermée depuis la mort criminelle du Père Grosse.

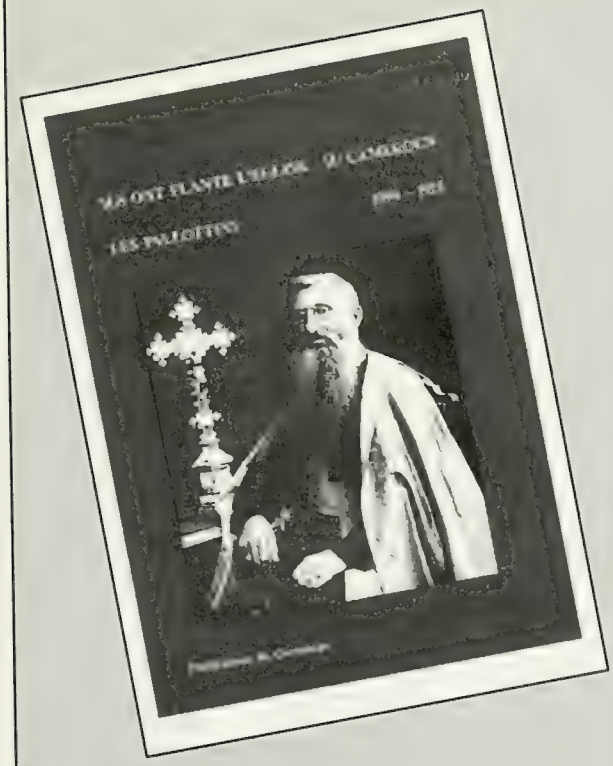
• 1er décembre 1985, déchargé de mission pour préparer les fêtes du Centenaire.

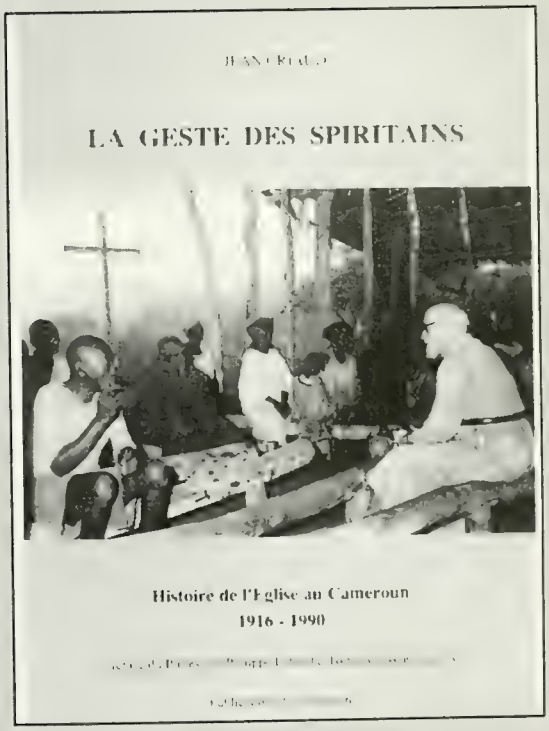
• Août 1987, résidence à la mission de Nkol Meyang, d'où je publie la série de mes ouvrages historiques dans le cadre des *Publications du centenaire* [2].

---

2. À savoir : *Documents pour l'histoire V : Les circulaires de Monseigneur François-Xavier Vogt*, cahier ronéotypé de v-405 p. ; *Documents pour l'histoire VI : Les circulaires de Monseigneur René Graffin*, cahier ronéotypé XIV-191 p. ; *Ils ont planté l'Église au Cameroun. Les Pallottins. 1890-1915*, Yaoundé, Publications du Centenaire, s.d. [1989], brochure de







La Trilogie de Jean Criaud
sur l'histoire de l'Église au Cameroun
avec l'*Album du Centenaire 1890–1990*

L'humanité de Jean Criaud

Pour les obsèques de Jean Criaud, l'actuel supérieur régional des spiritains au Cameroun, le père Louis Cesbron, a envoyé par courrier, au nom des spiritains de ce pays, un message dont voici quelques extraits :

« [...] Il y a bientôt six ans qu'il était à Chevilly, longue étape de souffrance et d'entrée dans un douloureux abaissement. Ceux qui a Chevilly l'ont accompagné ont été témoin de ce long enfouissement. [...] C'est une image tout opposée qu'il a laissée au Cameroun, dans ses premières années il avait déjà eu à exercer de grandes responsabilités dans le cadre du diocèse de Yaoundé, en particulier dans le service de l'enseignement. Les différents évêques ont vu rapidement en lui un homme en qui il pouvait avoir pleine confiance pour mener à bien des missions difficiles. Il a eu la confiance tant de Mgr Graffin que de Mgr Zoa avec lequel il a vécu jusqu'au bout une belle relation d'amitié.

« Il aura marqué l'enseignement catholique dans la période des années 50 [...] Toute sa vie il aura cherché à faire aimer par les Camerounais leur propre pays avec ses livres d'histoire et de géographie. Encore aujourd'hui les enfants du primaire sont initiés à la connaissance de leur pays à travers les manuels qu'il remettait à jour régulièrement.

« Profitant de son goût pour l'histoire. il a laissé une histoire de l'Église au Cameroun, depuis ses premiers pas avec les pallottins. [...]

« Durant ses dernières années de présence au Cameroun, il pouvait mettre toutes ses qualités de relations humaines en valeur. Il savait exceller dans l'accueil de l'autre et se montrait alors tout entier disponible à ses hôtes. Ses nombreuses lectures nourrissaient sa conversation. Toujours au courant de l'actualité, il savait la commenter et la conter pour le plaisir de ses auditeurs.

« Homme brillant et bon connaisseur du diocèse, il s'était vu confier par Mgr Zoa le soin de mettre de l'ordre dans les archives diocésaines. Cette dernière tâche, il ne pourra la mener à son terme ; la maladie commençait déjà de le miner. Quand il quittait le Cameroun, il laissait déjà entrevoir les grandes fragilités qui allaient lentement l'amener à une grande dépendance. »

---

84 pages en vente à la Librairie Saint-Paul ; *Les premiers pas de l'Église au Cameroun. Chronique de la Mission catholique 1890-1912. Récit de Mgr Heinrich Vieter*, Yaoundé, Publications du Centenaire, Imprimerie Saint-Paul, 1989, 179 p. encart central de 16 pages d'illustrations ; *La Geste des Spiritains*. Histoire de l'Église au Cameroun 1916-1990, Mvolyé-Yaoundé, Publications du Centenaire, Imprimerie Saint-Paul, 1990, 340 p., 16 pages d'illustrations, 10 cartes (Préface du Professeur Philippe Laburthe-Tolra, Sorbonne-Paris V).

Le travail historique de Jean Criaud

Voici comment le père Criaud présente ses travaux sur les débuts de l'évangélisation du Cameroun par les pères Pallottins :

« Henri Vieter est né le 13 février 1853 à Cappenberg (Allemagne). Fils de cultivateur, il était trop pauvre pour faire des études. Il apprit le métier de menuisier, mais gardait au cœur le désir de devenir prêtre. À l'âge de 30 ans, il entre chez les Pallottins qui l'envoient faire sa théologie à la Grégorienne à Rome. Le 8 mai 1887, il est ordonné prêtre.
« Au début de 1890, le Saint-Père demande aux Pallottins de commencer l'Église catholique au Cameroun. Un peu avant le Mercredi des Cendres 1890, le Père Vieter qui est missionnaire au Brésil, reçoit une lettre de ses supérieurs de Rome : "Venez vite en Italie, le Saint-Père vous a choisi comme Préfet apostolique pour le Cameroun." » Le Père Vieter a travaillé à planter l'Église du Cameroun du 25 octobre 1890 au 7 novembre 1914. Il repose dans le cimetière de Mvolyé [3]. »

« En 1960, l'hebdomadaire catholique *Effort Camerounais*, dirigé par le Père Pierre Fertin, avait publié une série d'articles, ayant pour titre : "Ils ont fondé l'Église au Cameroun : les Pères Pallottins [4]." L'auteur de ces articles s'est inspiré très largement d'un texte allemand, écrit par Mgr Vieter, le premier Vicaire Apostolique du Cameroun.
« M. l'Abbé Simon-Pierre Tonye nous a conservé cette *Chronique des Missions Catholiques au Cameroun* dans un cahier ronéotypé de 106 pages qui fait partie d'une collection, dite "Documents pour l'histoire IV".
« Nous avons pu retrouver le premier volume de la *Chronik der Katholischen Mission Kamerun*, écrite par Mgr Vieter, aux archives des Pères du Saint-Esprit [5]. À la demande de l'archiviste [le P. Bernard Noël], le Père Gemmerlé cssp en a fait une traduction littérale en août 1974, pour rendre ce texte accessible aux lecteurs de langue française. Qu'il en soit remercié.
« Nous avons retrouvé le deuxième volume de cette *Chronik* aux archives de l'Archidiocèse de Yaoundé. Grâce au Dr Joseph Gomsu, de l'Université de Yaoundé, et à un groupe de ses élèves – qui en ont assuré la traduction sous sa direction –, nous pouvons offrir à l'Église du Cameroun ce récit des débuts de son Église. Qu'ils soient

3. Quatrième page de couverture de : *Les premiers pas de l'Église au Cameroun. Chronique de la Mission catholique 1890-1912. Récit de Mgr Heinrich Vieter*, Yaoundé, Publications du Centenaire, Imprimerie Saint-Paul, 1989, 179 p. encart central de 16 pages d'illustrations.
4. *L'Effort Camerounais*, n° 254 du 11 septembre 1960 au n° 289 du 14 mai 1961.
5. Archives CSSp : 350-B-I.

tous remerciés, messieurs Njebet, Talla, Kouamo, Bature, Bell Nouga, Olonga Louis, Yatchou Roger.
« Nous devons un merci tout spécial au Père Jean-Baptiste Schmitt qui a accepté de contrôler la parfaite concordance du français avec l'allemand. Notre gratitude va également à la République Fédérale d'Allemagne et à l'Évêché de Limbourg qui ont rendu possible la publication de ce travail. Nous remercions aussi les Pères Pallottins qui nous permettent de donner à l'Église au Cameroun, à l'occasion de son futur Centenaire, ses *Actes des Apôtres*.

Yaoundé, 24 juin 1988, Jean CRIAUD cssp [6]. »

Le plus gros travail de Jean Criaud a été consacré aux spiritains, successeurs des pallottins. Dans la 4e de couverture de son dernier ouvrage, il indique comment les spiritains ont pris la relève de ces derniers au Cameroun :

« Des prêtres pallottins allemands ont commencé l'évangélisation du Cameroun. Dans un premier livre, *Ils ont planté l'Église au Cameroun*, le Père Jean Criaud nous a raconté les débuts prometteurs de cette Église : en 25 ans, 16 missions fondées, près de 30 000 catholiques, 223 catéchistes, plus de 2 000 foyers chrétiens. La guerre, celle de 1914, est venue tout dévaster : "*Après six mois de guerre, il n'y a plus ni Pères, ni Frères, ni Sœurs dans les missions de la côte... Fin avril 1916, les derniers missionnaires allemands sont partis, déportés à Fernando Poo.*" Que va devenir cette Église si jeune encore ?
« Dans les troupes alliées (françaises, anglaises et belges), il y a quelques aumôniers qui, malgré leur petit nombre, vont assurer la relève des missionnaires allemands. Ces derniers avaient prévenu leurs chrétiens : "*Soyez sans crainte, vous ne serez pas abandonnés, nous savons que, parmi les troupes françaises, il y a des prêtres. Après la campagne, ils viendront dans les missions. Vous serez entre de bonnes mains...*"
Le Père Criaud nous raconte comment se fit cette prise en charge ni voulue, ni désirée – à la fin de la guerre, chaque missionnaire aurait souhaité retrouver son premier champ d'apostolat – leurs évêques les demandaient... [7] »

---

6. Avant-Propos de : *Les premiers pas..., op. cit.*, p. 9.
7. Quatrième page de couverture de : *La Geste des Spiritains*. Histoire de l'Église au Cameroun 1916-1990, Mvolyé-Yaoundé, Publications du Centenaire, Imprimerie Saint-Paul, 1990, 340 p., 16 pages d'illustrations, 10 cartes (Préface du Professeur Philippe Laburthe-Tolra, Sorbonne-Paris V).

Dans l'Avant-propos du même ouvrage, il en justifie d'abord le titre : *La Geste des Spiritains* ; puis il précise qu'il a connu et interrogé un certain nombre des acteurs de cette « chanson de geste ». Il mentionne ses sources d'archives, à Yaoundé et à Paris, et termine en remerciant M. Laburthe-Tolra pour ses encouragements et pour la préface qu'il a accepté d'écrire pour ce livre...

Impossible de ne pas citer, pour conclure, cette *Préface* très autorisée du professeur Philippe Laburthe-Tolra [8], qui, lui aussi, par ses enquêtes de terrain, sa quête des sources orales, la fréquentation des archives spiritaines et autres, est devenu spécialiste de cette évangélisation du Cameroun sur laquelle portent les travaux du père Criaud :

« La *geste* des Spiritains ! Il n'y a pas d'autre mot que ce vieux vocable héroïque pour désigner l'action des fils de Libermann jetés dans une situation titanesque, lorsque dix d'entre eux remplacent au Cameroun cent religieux allemands. Et les voilà contraints de se battre sur tous les fronts face à la marée irrésistible d'un peuple entier qui suit l'impulsion reçue de se ruer vers le Christ au sein de l'Église catholique. Combats tous azimuts, certains visibles, contre une administration française réticente et jalouse, qu'il s'agisse du transfert des biens ecclésiastiques, des palabres de mariage ou du rôle des postes de catéchistes ; combats secrets et non moins épuisants, qu'il s'agisse des six heures par jour passées au confessionnal ou des difficultés à conjuguer ainsi une vie de prière et de communauté minimale ; combats parfois menés jusqu'au sacrifice suprême. Pourtant les fondations se multiplient, les églises et les écoles se bâtissent, les vocations sacerdotales et religieuses surgissent, des séminaires se créent, des prêtres, puis des évêques

8. Agrégé de philosophie, docteur ès lettres et sciences humaines, professeur des universités, Philippe Laburthe-Tolra a enseigné de nombreuses années en Afrique : Bénin, Cameroun (1964-1972), Burkina Faso. Professeur titulaire à la Sorbonne, doyen de la Faculté des Sciences humaines et sociales de la Sorbonne, Université René Descartes (Paris V), il est lui-même ethnologue. Au cœur de son importante œuvre écrite (articles, manuels universitaires, romans "historico-ethnologiques"), il y a son imposante trilogie consacrée aux Beti de la région de Yaoundé (Cameroun) : *Les Seigneurs de la forêt, Minlaaba I : Essai sur le passé historique, l'organisation sociale et les normes éthiques des anciens Bëti du Cameroun*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1981, 490 p. ; *Initiations et sociétés secrètes au Cameroun : les mystères de la nuit, Minlaaba II : Essai sur la religion bëti*, Paris, Karthala, 1985, 443 p. (coll. Hommes et sociétés) et enfin : *Vers la lumière ? ou le désir d'Ariel, Minlaaba III : À propos des Beti du Cameroun, Sociologie de la conversion*, Paris, Karthala, 1999, 648 p. (coll. Hommes et sociétés).

africains structurent cette Église qui représente au cœur du Cameroun d'aujourd'hui avec bientôt ses millions de fidèles une force dans tous les sens du mot.

« Il s'agit ici d'une œuvre rigoureuse d'historien, à la lecture parfois ardue. C'est également un ouvrage de synthèse, qui laisse ouvertes des pistes à approfondir concernant, par exemple, l'organisation matérielle des missions, la vie interne des religieux ou la nature de certains conflits. Mais le grand mérite du R.P. Criaud est d'offrir à un vaste publie de bonne foi des éléments factuels de base pour porter un jugement serein sur la mission : celle-ci, enrobée dans l'épisode colonial, risquait d'être victime de dogmes passionnels qui animent les intellectuels de ce que j'oserai appeler l'"école du ressentiment" : où la haine et la frustration s'essayent, tenant lieu de preuve, à faire flèche de toute langue de bois...

À propos des diverses congrégations de religieuses, par exemple, on trouvera ici analysée avec une chaleureuse intelligence leur action en faveur de la femme africaine, en particulier à travers l'œuvre injustement décriée des sixa, les écoles et les autres centres de formation féminine [9].

« De même, les portraits contrastés des deux derniers évêques spiritains de Douala et de Yaoundé, Mgr Bonneau et Mgr Graffin, l'un et l'autre d'un extrême dynamisme, montrent l'ouverture moderne sur l'actualité politique du premier, et permettent, grâce à des documents inédits, de nuancer les critiques envers le second, défenseur mal-aimé de ses prêtres africains, malgré leurs attaques qui l'acculèrent à partir de 1948 à envisager son changement, ou sa démission, qui devint effective en 1961.

« Le bilan des récents diocèses qui achève l'ouvrage présente une Église catholique fidèle à son visage humain et social, quand elle se préoccupe de prendre en charge les Baya délaissés du diocèse de Bertoua ou de désenclaver par la construction de ponts des régions entières du diocèse de Bafia. Et n'est-il pas réconfortant de voir les Pères du Saint-Esprit montrer un esprit missionnaire toujours aussi jeune, en s'engageant dans les régions délaissées du Nord-Cameroun ou en formant des confrères africains qui suivront à leur tour l'appel à évangéliser loin de chez eux ?

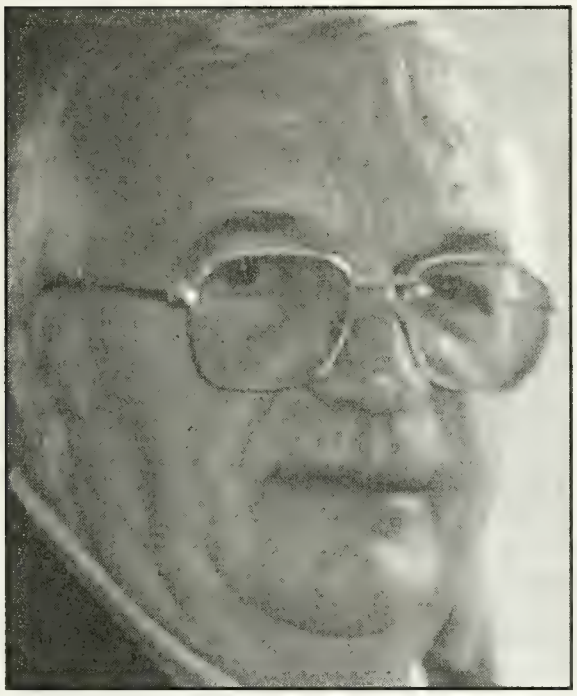
« Que le R.P. Criaud, qui a su inspirer assez de confiance pour avoir accès à toutes les archives, soit remercié de son patient effort à mettre à la disposition des simples fidèles, mais aussi des chercheurs à venir, la somme de documentation que représentent ces exemples, à connaître et à méditer, de sacrifice, d'action efficace et d'héroïsme.

Ph. LABURTHE-TOLRA
Professeur à l'Université de Paris V-René-Descartes, Sorbonne. »

---

9. Ce chapitre a essentiellement été rédigé par la sœur spiritaine, Paul Girolet.

Mémoire Spiritaine, n° 15, premier semestre 2002, p. 161 à p. 164.



J.-M. Gelmetti

*Lettre de Pierre Schouver**

supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit pour la Pentecôte 2002

« L'Afrique dans la force de l'Esprit »

« Je crois en l'Esprit Saint
qui est Seigneur et qui donne la vie. »
Credo de Nicée-Constantinople

Libermann nous invite à être sous le souffle de l'Esprit comme une plume légère. Encore faut-il que le vent souffle. D'où vient aujourd'hui notre inspiration ? L'Année Spiritaine est un acte de foi fondé sur l'expérience qu'en relisant notre passé, nous sommes souvent touchés, encouragés, revivifiés. L'Esprit souffle quand nous faisons mémoire de nos fondateurs et des témoins de notre histoire. En cette veille de Pentecôte, nous portons notre attention sur notre passé et notre présent en Afrique, le continent où de fait nous avons investi le plus au cours de notre histoire.

---

* Pierre Schouver, né à Meisenthal (Lorraine), le 6 mai 1936. Prêtre le 5 juillet 1964 (Rome). Professeur de théologie à Chevilly-Larue, 1967-1975. Missionnaire en Centrafrique, 1975-1992. 22e supérieur général, le 8 septembre 1992. Réélu en juillet 1998 (Maynooth, Irlande).

L'Afrique n'est plus seulement un lieu où les Spiritains vont en mission. Ce continent est entré dans notre Congrégation avec environ 1 000 membres africains. Et, depuis Libermann surtout, la mission en Afrique a imprimé sa marque sur notre famille religieuse.

Le *Livre des Anniversaires Spiritains* qui va bientôt paraître et d'autres publications historiques en rendent témoignage. Un Spiritain brésilien nous disait au Conseil Général Élargi de Dakar [1] que les Spiritains qu'il avait rencontrés portaient en eux leur expérience de l'Afrique dont ils parlaient sans cesse.

Engagement à la vie et à la mort

Il y a une histoire d'amour entre la Congrégation et l'Afrique. Libermann s'est engagé dans une aventure impossible malgré sa pauvreté extrême. Il n'avait pas de santé, pas d'argent, pas de personnel et, au début, pas de considération. Mais, sans mettre le pied sur le sol africain, il s'est pris pour les peuples noirs d'une passion animée par une vision de foi : « *Mon cœur est aux Africains, tout aux Africains... Je veux que toute ma vie je sois occupé à faire le bonheur des hommes de l'Afrique, non seulement leur bonheur sur la terre mais surtout pour le ciel* [2]. » Il invitait au respect de leur culture et à une attitude humble : « *Faites-vous à eux comme des serviteurs doivent se faire à leurs maîtres* », écrit-il à ses missionnaires en 1847 [3].

Nous savons par notre expérience missionnaire que « *nous mettre sous le souffle de l'Esprit* » ne signifie pas planer. Les tombes des jeunes missionnaires en témoignent. Au cours d'une visite au vieux cimetière de Huila en Angola, l'un des catéchistes du Centre de formation a pris la Bible pour nous lire le passage de Marc : « *Personne n'aura laissé maison, frères, sœurs, mère, père, enfants ou champs à cause de moi et à cause de l'Évangile, sans recevoir au centuple en ce temps-ci... et, dans le monde à venir, la vie éternelle* [4]. »

Au premier jour du *Livre des Anniversaires* est évoqué le massacre de Kongolo. D'autres confrères ont laissé leur vie en Angola, en Sierra Leone. Notre histoire récente en Afrique a été marquée par les guerres d'indépendance

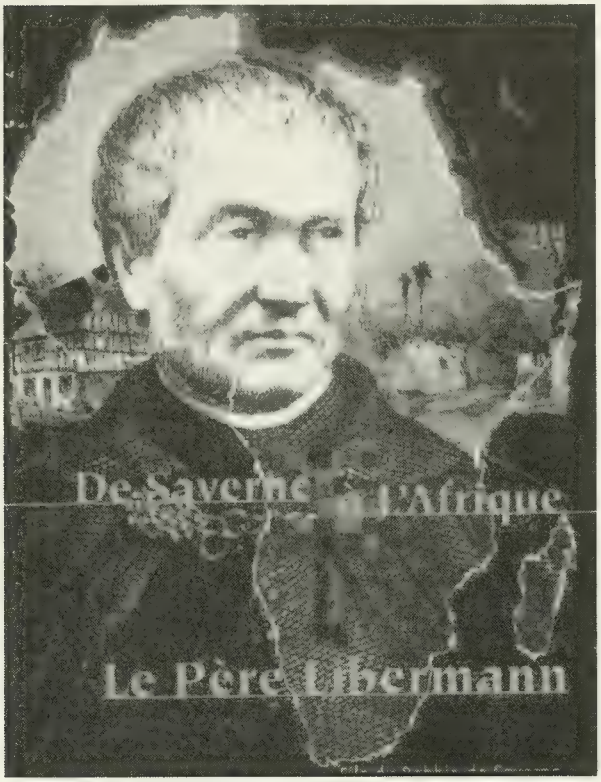
---

1. Le Conseil général élargi de mai 1995 s'est tenu à Dakar pour y célébrer le 150e anniversaire de l'arrivée des missionnaires de Libermann au Sénégal. Cf. le « Supplément au n° 108 des *Informations Spiritaines* », mai-juillet 1995.

2. Lettre à Eliman, roi de Dakar, en 1848 : *ND*, X, p. 24. *N.D.L.R.* : Antidatée au 1er janvier 1848, c'est le 26 janvier que Libermann envoie cette lettre à Eliman par M. Arragon.

3. « *Amiens, le 19 novembre 1847* » : Lettre à la communauté de Dakar et du Gabon : *ND*, IX, p. 330.

4 *Mc* 10, 29-30.



et les guerres civiles. La nouvelle prise de responsabilité par les Africains de leur destin, dans la société et dans l'Église, a aussi été pour beaucoup de confrères un défi parfois douloureux mais finalement purificateur. Le départ forcé ou jugé opportun de groupes nombreux de Spiritains a représenté une grande souffrance. Mais beaucoup sont repartis vers d'autres horizons, en Amérique Latine et en Amérique du Nord, en Australie, Papouasie et dans d'autres pays africains. L'épreuve africaine est devenue source de bénédiction ailleurs.

« Si le grain de blé... meurt, il porte du fruit en abondance [5]***. »***

Du mystère de mort et de résurrection vécu ainsi sont nées les Églises locales en Afrique. Et nous avons été bénis par les vocations qui rajeunissent notre Institut. Notre mission en Afrique est de plus en plus menée par nos confrères africains, dans 5 Provinces africaines et des Fondations. Les confrères européens diminuent rapidement. Parfois il n'en reste qu'un ou deux, comme témoins. Leur présence est importante pour leur expérience et pour le lien avec un autre continent. En même temps, les confrères africains sont partie prenante dans les nouvelles initiatives spiritaines sur tous les continents. Certains travaillent dans les anciennes Provinces d'Europe et d'Amérique du Nord où ils sont eux aussi témoins d'une vitalité nouvelle venue d'Afrique. Un mouvement similaire s'est amorcé sur d'autres lignes de front de notre mission, en Amérique Latine et dans les Caraïbes. Dans cette histoire complexe marquée par l'Afrique, nous apparaissent les traces de l'Esprit dont « *nous ne savons ni d'où il vient ni où il va* [6]. »

Notre Congrégation a changé beaucoup au cours des dernières décennies avec une organisation nouvelle, un nouveau recrutement, de nouveaux champs

5. Jean 12, 24.
6. Jean 3, 8.

d'apostolat sur tous les continents. Mais notre engagement le plus grand est toujours en Afrique.

Le Seigneur Esprit-Saint

Le plus important est que, où que nous soyons, nous ne tombions pas dans le superficiel, le facile, l'apparence, mais que nous vivions comme nos prédécesseurs, dans la force de l'Esprit. Beaucoup de Spiritains ne sont pas sortis indemnes des bouleversements en Afrique. Mais ils ont courbé l'échine sous la tempête puis se sont remis debout. Leur ressource n'était pas tant dans la force physique, les capacités multiples, l'astuce, le tempérament. Derrière tout cela, il y avait la vie selon l'Esprit apprise peu à peu à l'école de Libermann, alimentée par la prière, la vie communautaire et par le service même et la défense des pauvres. En eux agissait la force tranquille de l'Esprit. « *Il nous prépare au don total de nous-mêmes pour le Royaume* [7]. »

La culture ambiante risque de nous dévoyer vers une simple auto-réalisation, un simple développement et investissement de nos énergies propres. Quand nous parlons d'esprit ne s'agit-il pas du nôtre ? Celui de la tradition chrétienne a une majuscule. Aux Açores, une dévotion populaire célèbre *O Senhor Espirito Santo*. La force spirituelle authentique est celle qui vient de cet Esprit. Son assurance et son autorité viennent en nous comme un don du rayonnement gratuit de témoins, sans commune mesure avec ce que nous pouvons tirer de nous-mêmes.

« *Je crois en l'Esprit Saint qui est Seigneur.* » Il suscite en nous la confiance qu'il a mise en Jésus et qui lui a fait dire « *Abba, Père* » à Gethsémani [8]. Il met également en nous la confiance dans les autres et nous les fait reconnaître comme des frères et des sœurs. C'est l'Esprit filial, il procède du Fils. De la confiance naît la force du service actif, la liberté intérieure pour aimer gratuitement, pardonner, et entreprendre. L'Esprit est créateur, il procède du Père. La Vierge nous inspire la foi de son cœur immaculé disponible à l'imprévu et au don total.

Que la fête de Pentecôte nous remette tous sous le souffle de l'Esprit Saint qui est Seigneur et qui donne la vraie vie.

Fraternellement,

Pierre Schouver, cssp.

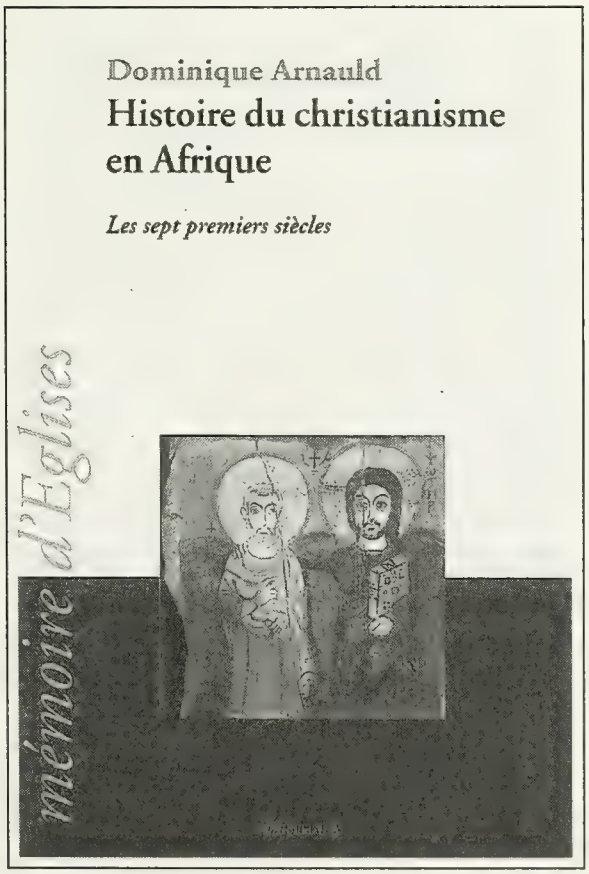
---

7. *Règle de Vie spiritaine*, n° 10.
8. *Cf. Gal.* 4,6.

Mémoire Spiritaine, n° 15, premier semestre 2002, p. 165 à p. 184.

Une moisson de livres recensés sur la mission dans l'histoire

Dominique ARNAULD, *Histoire du christianisme en Afrique. Les sept premiers siècles*, Paris, Karthala, 2001, 378 p. (Collection Mémoire d'Églises).



Quoique directeur de la collection dans laquelle est paru l'ouvrage de Dominique Arnaud, je n'éprouve aucune gêne à en faire l'éloge. J'ai prudemment attendu les réactions d'autres recenseurs, comme Bruno Chenu dans le journal *La Croix* ou de Paul Pauliat dans la revue *Spiritus* : elles sont très favorables. Pourquoi alors hésiter à le dire ? Disons-le donc : ce livre est bel et bon ! Et aussi bien les Africains eux-mêmes que tous ceux qui portent obstinément de l'intérêt à l'Afrique malgré le désintérêt global de l'opinion (chez nous) devraient l'avoir sous la main.

En effet, si de nombreux et savants travaux existent sur ces premiers siècles du christianisme africain, l'intérêt de l'ouvrage de Dominique Arnaud vient de la *synthèse* documentée et accessible ici présentée. Documentée aux meilleurs sources, quoi de plus normal, direz-vous, mais puisant dans l'importante littérature anglophone, voilà qui est plus rare dans la production francophone. Accessible, ensuite, parce que ce livre a d'abord été un cours enseigné à des étudiants africains.

Dominique Arnaud, en effet, missionnaire d'Afrique (Père Blanc), originaire du diocèse de Bordeaux, enseigne l'histoire du Christianisme au *Tanzana College* (Université Catholique d'Afrique de l'Est), à Nairobi (Kenya). Ordonné prêtre en 1973, il a travaillé au Burkina-Faso pendant quatorze ans, en paroisse et au grand séminaire de Ouagadougou. Il a travaillé aussi à la formation des missionnaires à l'Institut Missionnaire de Londres, à Toulouse et actuellement à Nairobi. Son mémoire d'histoire à l'Université Grégorienne de Rome portait sur « les dix premières années de l'Évangélisation en milieu moaaga (Burkina-Faso) ».

Cet itinéraire personnel explique le propos même de l'Auteur. En ce début de vingt-et-unième siècle et depuis une quinzaine d'années, les *jeunes* Églises d'Afrique célèbrent à tour de rôle le centième anniversaire de leur accueil du christianisme... Très bien, mais on finit par oublier que le passé chrétien de l'Afrique est un des plus vieux qui existe. Les Églises d'Afrique – et toutes les autres Églises avec elles ! – devraient être plus conscientes de la réalité historique : plusieurs d'entre elles font partie des plus *anciennes* de l'Église universelle.

L'Afrique, en effet, a été non seulement présente dès le début du christianisme mais elle a joué, de surcroît, un rôle capital et fondateur dans l'Antiquité pour la formation tant de la « première Église » (Orientale) que de la « deuxième Église » (Occidentale). Une conscience plus aiguë de ce passé pourrait aider celles qui font partie aujourd'hui de la « troisième Église » (celle de l'hémisphère sud) à trouver leur place avec une légitime fierté.

Ce volume – qui n'est peut-être que le premier d'une histoire complète du christianisme en Afrique – traite des sept premiers siècles, en ne faisant l'impasse sur aucune des Églises africaines des origines : Égypte, Éthiopie, Libye, Afrique du Nord, et montrant sur ces sept siècles une courbe allant de l'extrême vitalité des débuts à un essoufflement certain. La conclusion très équilibrée essaie d'apporter une explication non apologétique à la quasi disparition des Églises du Maghreb à la période suivante : « *...le christianisme africain était trop lié à la fois aux contradictions de la romanisation et aux structures urbaines et n'a pas su pénétrer suffisamment les différentes cultures locales pour durer, à travers les heurs et malheurs du temps et renaître sous une nouvelle forme berbère, maure, libyque...* » (p. 309). Ce qui n'empêche pas l'Auteur de conclure (p. 312) avec force : « *Les Églises d'Afrique peuvent être légitimement fières de leur passé qui les ancre au cœur du christianisme. Dès le début de son histoire, le christianisme a été marqué par le génie multiforme de l'Afrique.* »

La période suivante qui n'est pas abordée dans cet ouvrage (VII^{e}-XV^{e} siècle) est celle de la domination de la « maison de l'Islam » qui a marqué différemment les Églises d'Afrique. À ce propos, il est bon de signaler l'excellente *périodisation* que Dominique Arnauld propose pour une histoire générale de l'évangélisation en Afrique :

I. *Première vague d'évangélisation : du Ier au XVe siècle avec son flux et reflux* :
a) du Ier au VIIe siècle (de la mort du Christ – 33 A. D. – au début du mouvement islamique – 642 A. D.) : l'Afrique touchée par l'Évangile et active au sein des Églises de l'Antiquité chrétienne.
b) du VIIe au XVe siècle (du début du mouvement islamique – 642 A. D. – à l'ouverture du monde européen aux autres continents – 1482 A.D. : Les Églises d'Afrique sous l'Islam.

II. D*euxième vague d'évangélisation : du XVe au XVIIIe siècle, là aussi avec son flux et reflux*
a) du XVe à la fin du XVIIe siècle (du début des circumnavigations à la déchirure consommée de l'Église latine) : Les Églises d'Afrique « filles » de l'Église Catholique Romaine.
b) Le XVIIIe siècle (des réformes catholique et protestante à la « coupure » révolutionnaire) : Les Églises d'Afrique à l'écoute et sous l'emprise de voix discordantes.

III. *Troisième vague d'évangélisation : Les XIXe et XXe siècles.* Toute l'Afrique rentre dans l'Histoire du christianisme. Histoire des missions et des « implantations » :
a) Protestantes ; b) Catholiques.

IV. *Quatrième vague d'évangélisation : À partir de 1957.* Le christianisme d'Afrique des Africains. Les défis d'une évangélisation africaine des Églises en Afrique.

Nous serions fort aise si l'Auteur, seul ou avec d'autres, continuait la série ainsi commencée : plus que trois ou quatre volumes... ! Et dans le même style : avec de nombreuses cartes (pas toujours excellentes dans leur reproduction, ici), 22 textes choisis donnés en Annexe, une bonne bibliographie en français et en anglais et un bon Index (personnes, lieux, thèmes).

Paul Coulon
Institut catholique de Paris

Roland JACQUES, *De Castro Marim à Faïfo : Naissance et développement du padroado portugais d'Orient des origines à 1659, Lisboa, Fundaçao Calouste Gulbenkian, serviço de educaçao, 1999, 215 pages.* Annexes : Documents relatifs à l'Église de Chine (1615), à l'Église du Viêt-nam (1640), au patrimoine immobilier de l'Église et de la Compagnie de Jésus au Viêt-nam (1678).

L'enquête à la fois historique et juridique menée par Roland Jacques sur la mise en place du système du patronat portugais en Asie, comble une lacune majeure dans l'histoire des missions. À l'origine de ce travail précis et très documenté, explique l'auteur, se trouve le désir de rechercher les fondements de l'Église catholique du Viêt-Nam située justement dans l'orbite du Padroado.

En effet, l'étude s'attache à analyser l'évolution de ce qui composait un ensemble de différents droits et privilèges, octroyés par Rome via la Milice du Christ à la couronne du Portugal depuis les croisades et la Reconquête portugaise, en droits et devoirs religieux délégués directement au souverain tout au long de ses conquêtes maritimes. La date décisive est 1455, lorsque le pape Nicolas V légi-

timise le droit de conquête à condition pour la couronne portugaise d'en assurer l'évangélisation. La prise en charge spirituelle des terres explorées par les Portugais le long des côtes africaines se dote alors d'un début d'organisation missionnaire.

Le passage du Cap de Bonne Espérance puis l'approche du monde indien par Vasco de Gama en 1498, ajoutent des considérations nouvelles à cette indissociabilité de la conquête et du pouvoir religieux du roi. Le pape définit très précisément les termes de ce qu'on appelle officiellement à partir de 1514, le padroado qui devient privilège royal. Le souverain est le maître des nominations des évêques par son droit de représentation à tous les bénéfices et est reconnu comme le dispensateur des ressources sur toutes les terres de mission reconnues ou conquises par les Portugais. Mais l'étendue maritime de cet empire d'Asie qui se constitue dans cette première moitié du XVI^{e} siècle, apporte une nuance importante dans la mise en place des obligations du patronat : celui-ci n'est plus lié à une conquête territoriale mais à l'implantation de zones d'influence commerciales et économiques tout au long de l'Océan Indien et des mers de Chine.

Ainsi, ce patronat portugais, par ce caractère maritime, se distingue du patronat espagnol, s'établissant en priorité le long des côtes, à partir des comptoirs et factoreries qui jalonnent ces voies de commerce de Lisbonne au Japon. La distance entre les ports d'attache, le développement de l'activité missionnaire auprès de peuples divers et éloignés conduit Lisbonne à fonder une hiérarchie épiscopale dont l'archevêché s'établit à Goa. On peut parler de chapelet d'évêchés établis le long des mers et océans de Funchal à Madère jusqu'à Funaï dans l'île de Kyushu. Les jésuites, qui sont les grands acteurs de l'évangélisation en Asie profitent de cette situation pour recueillir une grande liberté d'action dans leurs missions, à l'origine, selon l'auteur, d'expériences missionnaires très originales, comme François-Xavier au Japon, Nobili en Inde, Ricci en Chine. Après la réunion de la couronne portugaise à la couronne espagnole en 1580, la Compagnie, pour conserver cette situation favorable, demandera au pape l'exclusivité sur les missions d'Extrême-Orient.

Mais, cette extension du patronat qui suit l'expansion maritime des Portugais, ne se fait pas sans heurts. La juridiction de ces évêchés qui s'étend sur des zones géographiques imprécises suscite des conflits en Extrême-Orient. La Chine, le Viêt-Nam, le Japon deviennent des zones de revendication par les évêchés de Malaca ou de Macao fondés par les Portugais mais aussi par celui de Manille, cœur du patronat espagnol dans les mers des Philippines.

D'autre part, l'affaiblissement de la monarchie portugaise à partir de 1580, du fait de l'intégration à la couronne d'Espagne, entraîne une carence dans le pourvoi des évêchés vacants, qui amènent alors Rome à reconsidérer ces privilèges du Patronat.

La création de la *Propaganda fide*, en 1622, est le signe d'une volonté de reprise en main des missions pour parer à ces défaillances et sauver les missions

naissantes, en particulier au Viêt-Nam. Elle s'attachera à fonder des vicariats apostoliques ne dépendant que de Rome et à former sur place un clergé indigène.

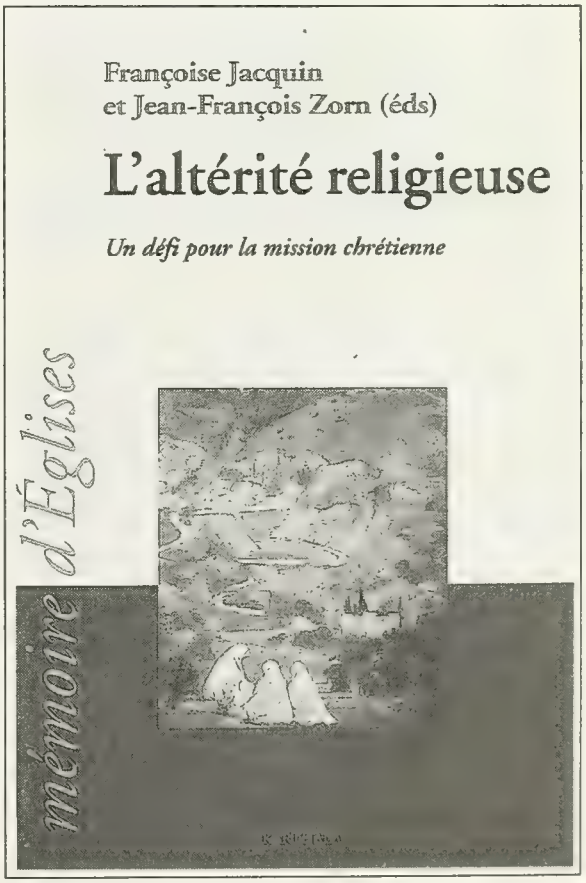
Riche de notes, références et d'une bibliographie très dense sur les ouvrages récents parus sur le sujet, ce livre a le grand mérite d'apporter un éclairage neuf et complet sur l'histoire du patronat portugais trop souvent incompris et déformé. Roland Jacques a su, avec clarté, mettre en valeur les qualités de ce système qui, même s'il s'est montré à certaines époques défaillant, a été porteur d'expériences missionnaires originales en Asie, comme l'atteste l'étude de son exemple du Viêt-Nam dans la première moitié du XVII^{e} siècle.

Cet ouvrage important n'est pas encore diffusé en France ; on peut l'acquérir : auprès de l'auteur : 249 Main, Ottawa, Canada KISIC5 ; ou de l'éditeur : educa@gulbenkian.pt

Catherine Marin
Institut catholique de Paris

Françoise JACQUIN et Jean-François ZORN (éds), *L'altérité religieuse, un défi pour la mission, XVIII^{e}-XX^{e} siècles*, Paris, Karthala, 2001, 397 p. (Collection Mémoire d'Églises).

Comme nous le rappelle Jean-François Zorn en introduction, le défi que pose l'existence d'autres religions à la mission n'est pas nouveau : le prosélytisme chrétien eut à y faire face dès les origines. Néanmoins, le développement de sciences humaines comme l'ethnologie, l'anthropologie ou la psychanalyse change les termes du débat et le rendent de plus en plus aigu. C'est pourquoi le CREDIC et l'AFOM ont choisi d'y consacrer une session commune, du 29 août au 2 septembre 1999, à Torre Pellice (Italie). Le sujet était très vaste, peut-être trop mais cet ouvrage à le mérite d'apporter des réponses ponctuelles tout en relançant des débats généraux. L'objectif assigné au colloque était au départ assez précis : évaluer le défi que constitue l'altérité religieuse pour les missions chrétiennes mais cette problématique était difficile à tenir sans déborder sur les nombreux sujets avoisinants et les intervenants ont eu tendance à élargir, le plus souvent de manière fort intéressante.



Les quatre parties de l'ouvrage s'enchaînent logiquement et permettent l'alternance de communications synthétiques et d'études de cas plus pointues.

Dans un premier temps, six communications présentent le regard des missionnaires sur les autres religions à différentes époques et dans différentes aires géographiques, du judaïsme des temps primitifs jusqu'à la l'Islam. C'est là la meilleure manière d'introduire à la plurivocité du discours missionnaire face au défi de l'altérité religieuse.

La deuxième partie est consacrée à trois études de cas, trois « figures de l'acculturation », car, comme le précise Antoine Tran Van Toan, le défi de l'altérité religieuse n'est pas une simple rencontre abstraite de spiritualités, elle passe par les hommes qui l'incarnent, les missionnaires mais aussi les « autres », quelque peu négligés dans cet ouvrage. A travers les cas du pasteur Roussillon à Madagascar, du franciscain flamand Placide Tempels au Congo ou de Henri Le Saux au Congo sont présentés trois modèles d'« approches empathiques » de l'altérité religieuse.

La troisième partie constitue en quelque sorte le « passage obligé » par le « point de vue des destinataires », ce qui permet entre autres d'aborder, à travers là encore des cas concrets, la questions des syncrétismes religieux et celle des langues.

Enfin, la dernière partie, à notre avis la plus « nouvelle » et la plus intéressante traite de l'évolution des modèles missionnaires devant cette altérité religieuse, avec en particulier deux dernières communication très synthétiques. La première, de Jan van Buteslaar nous fait découvrir dans leur complexité les développements récents de l'attitude protestante, la seconde, de Jacques Gadille présente la prise en compte du croyant non-occidental par Rome dans l'Entre-Deux-Guerres. Cet ouvrage privilégie en effet l'approche comparative et tente au sein de chaque grande question de toujours présenter les options catholiques et protestantes.

En raison de l'objectif un peu démesuré de ce colloque et du foisonnement des pistes ainsi lancées, les choix opérés peuvent parfois paraître un peu arbitraires et certaines limites peuvent sembler contestables : pourquoi par exemple en exclure le dialogue interreligieux, prolongement logique et contemporain de la question ? Par ailleurs, de l'ensemble de cet ouvrage ressort une idée assez policée de la manière dont la mission a réagi, au fil des siècles, à ce défi de l'altérité religieuse, puisque la part belle est faite aux problématiques très contemporaines de l'acculturation et de l'inculturation : on minore par là même, ainsi que le fait d'ailleurs remarquer l'une des conclusions, le thème longtemps dominant de l'éradication des religions et des cultures non-chrétiennes et le fait qu'il faille attendre Vatican II pour que soit proposée une approche résolument positive de l'altérité religieuse.

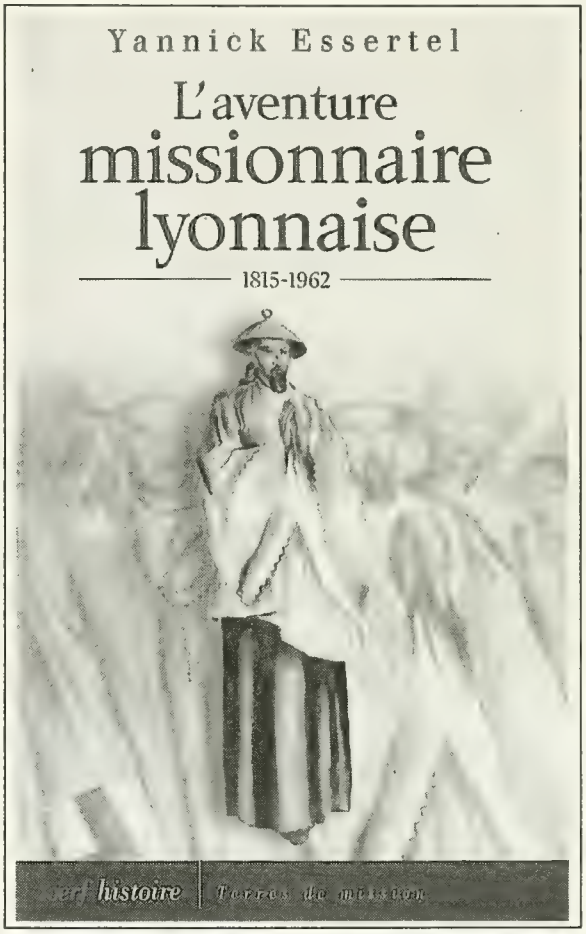
Sans prétendre faire le tour d'un thème aussi vaste et avec les faiblesses du genre, ce colloque propose des pistes de recherche fort intéressantes et actuelles.

Claire Laux
Université Michel de Montaigne
Bordeaux III

Yannick ESSERTEL, *L'aventure missionnaire lyonnaise, 1815-1962*, Paris, Cerf, 2001, 422 p., préface par Marcel Launay (Collection *Cerf-Histoire-Terres de mission*).

Dans cet ouvrage, publication de sa thèse de doctorat en histoire, Yannick Essertel réalise le souhait que formulait George Goyau en 1935 : « Quel beau livre il y aurait à écrire sur le rôle du diocèse de Lyon dans l'histoire missionnaire. » Depuis quelques décennies, l'histoire de l'évangélisation et des missions a connu un renouveau remarquable. La fin des colonisations comme le concile Vatican II ont été une invitation à faire le bilan de cette évangélisation des XIX^{e}-XX^{e} siècles en prenant quelque distance avec l'hagiographie ancienne, tout en utilisant les nouveaux instruments qui se sont généralisés en histoire depuis quelques temps : statistiques, études des milieux et des réseaux.

Un certain nombre d'ouvrages et d'articles ont paru, traitant de l'aspect national de cette histoire, et déjà en 1946, le P. Joseph Michel avait soutenu une thèse, publiée seulement en 1997 avec quelques mises au point récentes, *Missionnaires bretons d'outre-mer, XIX^{e}-XX^{e} siècles* (Presses universitaires de Rennes). Y. Essertel se propose donc d'étudier les missionnaires issus du diocèse de Lyon de 1815 jusqu'en 1962. Cela lui a demandé une immense recherche à travers les archives des congrégations religieuses, et l'établissement de deux mille fiches individuelles de prêtres, frères et religieuses diocésains de Lyon, partis en mission sur un siècle et demi. Nous pouvons les retrouver dans l'important index onomastique.



L'ouvrage comporte deux grandes parties. La première aborde « Le diocèse de Lyon, sa, vocation missionnaire et ses missionnaires ». Nous y découvrons comment le diocèse, les deux départements du Rhône et de la Loire, a été un milieu particulièrement favorable à la mission, par des œuvres lyonnaises de soutien à la mission avec la première d'entre elle, l'œuvre de la Propagation de la foi fondée en 1822. L'auteur évoque bien sûr Pauline Jaricot, sans éclairer suffisamment ce titre de fondatrice qui lui fut contesté jadis, et en tout cas dont elle

ne peut avoir l'exclusivité. Il souligne l'importance de la presse missionnaire lyonnaise, avec les deux grandes publications *Les Annales de la Propagation de la Foi* et *Les Missions catholiques*. Ces revues, qui publiaient des lettres de missionnaires, des récits de martyres de Lyonnais contemporains, ont éveillé un grand nombre de vocations missionnaires chez ceux qui en écoutaient les lectures dans les veillées.

Le diocèse de Lyon a été le lieu de naissance de congrégations polyvalentes, qui ont consacré une partie de leurs activités aux missions (les congrégations maristes, par exemple), et également de congrégations spécifiquement missionnaires (Franciscaines missionnaires de la Propagation de la Foi, Missions africaines de Lyon, Sœurs de Notre-Dame des Apôtres...) En même temps les Lyonnais ont fourni des contingents importants à des congrégations extérieures comme les Missions Étrangères de Paris.

Il est important de souligner que, surtout dans la première moitié du siècle, de nombreux séminaristes et prêtres sont partis directement en Amérique du Nord (États-Unis) à l'appel d'évêques français fondateurs de diocèses.

Le chapitre troisième de cette première partie, qui aborde la géographie sociale des vocations, est particulièrement bien venu. On y découvre, c'est une confirmation par rapport au reste de la France, que la majorité des missionnaires sont d'origine rurale, et qu'il y a de véritables réseaux de vocations missionnaires soit locaux, soit familiaux : on est missionnaire d'oncle en neveu, de tante en nièce, de cousin en cousin...

Le chapitre IV, « Partir en mission » présente l'évolution du nombre des départs en fonction de la chronologie. Mais cela reflète davantage le contexte général de l'histoire politique et religieuse de la France plutôt qu'une spécificité lyonnaise. On pourrait en dire de même du chapitre V « Vivre, survivre et mourir en mission ». L'étude d'un certain nombre de cas éclaire certainement la vie et la mort des missionnaires des XIX^{e}-XX^{e} siècles, mais y a-t-il une spécificité lyonnaise en ce domaine ?

La seconde grande partie intitulée « Les missionnaires lyonnais et les formes d'évangélisation » est un voyage à travers les continents pour y découvrir les missionnaires lyonnais à l'action.

Il y a des Lyonnais dans les cinq parties du monde. Cela nous vaut de beaux portraits de missionnaires qui ont leur intérêt en soi. Mais les Lyonnais font-ils des choses différentes des missionnaires issus d'autres régions de France et d'Europe ? Peut-être aurait-il fallu alors étudier davantage le phénomène de retour sur le diocèse et les paroisses d'origine : nouvel éveil de vocations, stimulation de la générosité pour certaines parties du monde, etc.

Comme les mêmes missionnaires ont déjà été évoqués avec des éléments biographiques dans plusieurs chapitres de la première partie, le lecteur ressent parfois l'impression de répétition. Il se demande si l'auteur n'aurait pas dû se contenter de la première partie, peut-être davantage étoffée sur le milieu missionnaire lyonnais et la géographie sociale des vocations, et la faire suivre de notices biographiques succinctes concernant tous les missionnaires issus du diocèse.

Ces remarques ne minimisent en rien l'énorme travail fourni par Yannick Essertel.

Les annexes nous donnent en outre des renseignements statistiques extrêmement précis sur l'origine sociale des missionnaires, la répartition des vocations selon les archiprêtrés, sur les âges de départ et de mort des missionnaires. La comparaison des courbes d'ordinations et de départs en mission pour le diocèse de Lyon et pour le diocèse de Saint-Brieuc – on a cependant peine à croire qu'il y ait eu plus de 400 ordinations en 1830 pour ce dernier diocèse ! – peut suggérer l'intérêt comparatif de nouvelles études missionnaires des différents diocèses français.

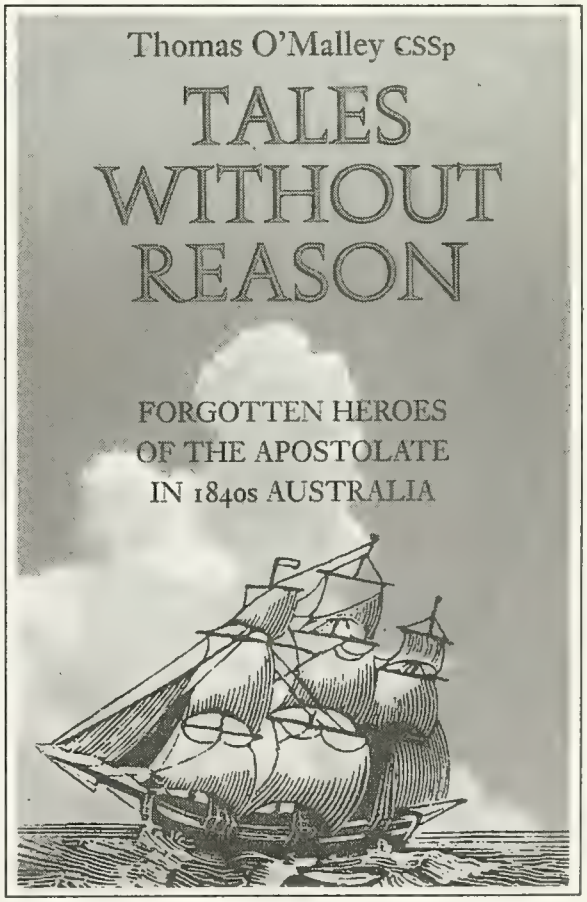
Jean Comby
Facultés catholiques de Lyon

Thomas O'MALLEY, *Tales Without Reason. Forgotten Heroes of the Apostolate in 1840s Australia*, Dublin, Columba Press, 2001, 126 p., 3 cartes, illustrations.

La communauté des Missionnaires du Saint-Cœur de Marie, qui fusionnera en 1848 avec celle des Messieurs du Saint-Esprit, est surtout connue pour ses projets d'évangélisation des Noirs aux Antilles, aux Mascareignes et en Afrique. Ce petit ouvrage propose de mettre en lumière une tentative avortée d'implantation en Australie.

L'auteur souligne tout d'abord qu'au début des années 1840, le créateur de la jeune société missionnaire, François Libermann, voit ses plans contrariés par les réalités du terrain. D'une part, le Père Tisserant ne parvient pas à s'entendre avec le gouvernement haïtien et, d'autre part, les premiers prêtres partis pour l'Afrique se heurtent à la rudesse du climat ou à la mauvaise volonté du clergé déjà en place.

L'opportunité qui surgit en 1845 est donc particulièrement bien accueillie. John Brady, grand vicaire de Mgr Polding, archevêque de Sydney, vient d'obtenir la création de nouvelles juridictions en Australie et s'est vu nommé à la tête de celle de Perth. Consacré à Rome, le 18 mai 1845, il se rend à La Neuville, le 16 juillet, pour y obtenir de Libermann les prêtres dont il a besoin pour christianiser les aborigènes. Libermann accepte et désigne les Pères Thévaux, Thiersé et Bouchet. Ceux-ci débarquent à Perth au début de l'année 1846.



Mais les déconvenues se multiplient. Bouchet meurt rapidement et ses deux confrères s'aperçoivent que, à l'inverse de ce qui était prévu, Brady ne désire pas leur confier de vicariat apostolique. Ils partent pour le port d'Albany, mais découvrent avec stupeur que la région, qui leur avait été présentée comme regorgeant d'aborigènes, n'abrite que quelques petits groupes épars et nomades.

Les relations entre les missionnaires du Saint-Cœur de Marie et l'évêque de Perth se tendent encore, lorsque les premiers réclament un secours matériel et que le second répond en dénonçant une implantation trop sédentaire. La fondation d'une mission sur le lac de Mollyalup ne modifie pas vraiment la situation. Thévaux quitte l'Australie en août 1847, imité par Thiersé un an plus tard. Ils se rendent alors tous deux à l'île Maurice, où ils assisteront le Père Jacques Laval dans l'évangélisation des anciens esclaves.

Cette étude a le mérite d'aborder de front le thème de l'échec missionnaire. Elle est bien documentée, puisque l'auteur s'appuie à la fois sur des travaux non publiés du Père Henri Littner et sur les archives de la congrégation du Saint-Esprit à Paris. Par contre, elle ignore le contexte de la mission romaine de Brady en 1845 – et notamment le rôle joué par Luquet –, pourtant mis en lumière par le Père Paul Coulon dans un chapitre de son *Libermann* (Cerf, 1988, p. 435-436). De larges extraits de la correspondance de Thévaux ou Thiersé sont heureusement reproduits. On peut cependant regretter une approche très classique, qui conduit à concentrer le récit sur le voyage de traversée ou les conflits de juridiction. On aurait souhaité en savoir plus sur le Sud-Ouest australien et sur la manière dont les Missionnaires du Saint-Cœur de Marie ont appréhendé les aborigènes, si tant est qu'on puisse le savoir...

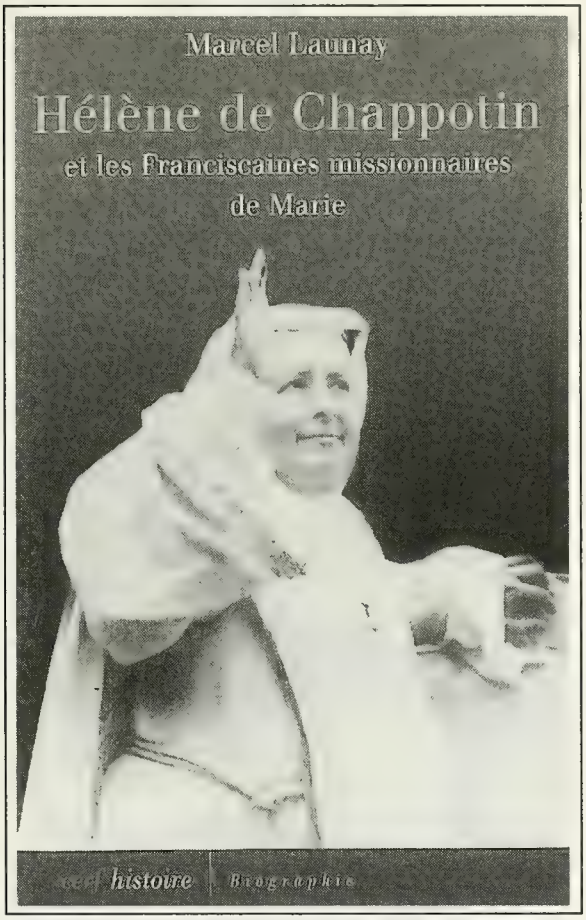
Philippe Delisle
Université Jean Moulin-Lyon III

Marcel LAUNAY, *Hélène de Chappotin (1839-1904) et les Franciscaines missionnaires de Marie. « Oser sa vie »*, Paris, Cerf, 2001, 262 p., 1 carte, cahier d'illustrations (Coll. Cerf-Histoire *Biographie*).

Les travaux de Claude Langlois ont montré l'importance des congrégations féminines à supérieure générale pour le catholicisme français du XIX[e] siècle. Marcel Launay a choisi de se pencher sur le parcours d'une de ces femmes qui créent puis dirigent des instituts religieux, Hélène de Chappotin. Née en 1839, celle-ci fondera en 1877 la congrégation des Franciscaines missionnaires de Marie.

Marcel Launay souligne d'abord que l'engagement d'Hélène de Chappotin s'effectue selon un itinéraire des plus chaotiques. Elle entre en 1854 dans une congrégation mariale et ressent deux ans plus tard un appel pour la vie religieuse. Cependant, sa mère s'oppose à son départ. En 1860, elle intègre le monastère des clarisses, mais tombe malade et doit retourner dans sa famille. En 1864, un Jésuite l'oriente vers la Société de Marie Réparatrice. Elle est affectée au noviciat de Toulouse, où elle

prend le nom de Marie de la Passion, puis rapidement destinée à la mission du Madurai. Deux ans après son arrivée, elle est nommée supérieure des trois maisons établies dans l'Inde du Sud.



Marcel Launay s'attarde ensuite sur les tensions qui entraînent, mais aussi compliquent, la naissance de la nouvelle communauté.

La question des relations hommes-femmes au sein de l'Église est au cœur des débats. En 1872, un Jésuite publie un ouvrage dénonçant le manque de soumission des Réparatrices en Inde. Un visiteur de la même société se prononce contre les religieuses, tandis que Marie de la Passion fait appel à Rome. Après de nombreuses péripéties, en 1876, la supérieure générale des Réparatrices décide de nommer une autre responsable à la tête des établissements du Madurai. Mais la majorité des religieuses de la région contestent le choix de la remplaçante. Se groupant autour de Marie de la Passion, elles choisissent de quitter la congrégation. Ainsi naît une nouvelle communauté, dénommée Missionnaires de Marie, qui affermira sa position en rejoignant la famille franciscaine.

L'auteur se penche pour finir sur l'expansion de la congrégation.

Celle-ci compte en 1896 plus de 1 100 sœurs réparties entre 36 maisons. La supérieure générale paraît privilégier l'installation dans des régions encore peu touchées par la christianisation. Un orphelinat est fondé en Chine en 1886, un couvent est créé sur les terres « païennes » du Kerala en 1894 et un programme de réduction chrétienne voit le jour au Congo belge en 1896. Plusieurs sœurs seront d'ailleurs exécutées lors de la révolte des Boxers.

L'étude de Marcel Launay dévoile finalement une personnalité de son temps, marquée par la relation hiérarchique avec Rome ou par les luttes anticléricales, mais aussi une femme qui cherche à s'ancrer dans une véritable lignée franciscaine, invitant ses sœurs au dénuement et refusant qu'elles établissent des pensionnats pour les classes aisées.

Philippe Delisle
Université Jean Moulin-Lyon III

Émeri CAMBIER, *Correspondance du Congo (1888-1899). Un apprentissage missionnaire*, Bruxelles - Rome, Institut historique belge de Rome, 2001, 478 p. Texte présenté et commenté par Anne CORNET, avec la collaboration de François BONTINK. Publié sous la direction de Jean-Luc VELLUT. (Diffusion : Brépols).

Fernand ALLARD, *Journal du Congo (1905-1907). Un apprentissage missionnaire*, Bruxelles - Rome, Institut historique belge de Rome, 2001, 338 p. Texte présenté et commenté par Danielle GALLEZ. Publié sous la direction de Jean-Luc VELLUT. (Diffusion : Brépols).

Le professeur Jean-Luc Vellut, qui a signé la préface de chacun des deux volumes, a voulu faire « publier dans un même temps, afin d'en permettre la comparaison et la confrontation, le journal du P. Allard et les lettres du P. Cambier ».

Ces deux missionnaires belges ont exercé leur apostolat dans ce qui était depuis peu l'*État Indépendant du Congo (ÉIC)*, en des périodes voisines, mais dans des parties du territoire différentes.

Le P. Cambier (1865-1943) faisait partie des quatre premiers missionnaires scheutistes arrivés au Congo en 1888. Dès 1891, il rentra en Belgique pour y donner des conférences et faire imprimer un *Essai sur la langue congolaise*. Il eut aussi l'occasion d'une entrevue avec Léopold II. De retour au Congo, il contribua à la fondation de plusieurs missions dans le Haut-Kasaï, dont il devint préfet apostolique en 1904. En 1914, après avoir donné sa démission, il rentra définitivement en Belgique (il y avait pris deux temps de congé, en 1900 et 1909).

Le P. Cambier.

(Lithographie d'A. de Vinck, 1947)

« J'ai achevé mon... cercueil. Il est placé sur les montants de mon lit, de sorte qu'au moment psychologique, un demi-tour et me v'là d'dans. » (p. 419)

Arrêté par les autorités allemandes, il subit la déportation, puis séjourna en Suisse pour des raisons de santé. À partir de 1918, il vécut en Belgique, autorisé à résider hors communauté, retiré même pendant quelque temps dans une sorte d'ermitage, jusqu'à sa mort, le 29 septembre 1943, à Namur.

Le P. Allard (1878-1947) était entré chez les jésuites pour satisfaire sa vocation missionnaire. En 1905, il n'était pas encore prêtre, mais il obtint de ses supérieurs d'être envoyé au Congo, dans le vicariat apostolique du Kwango. Il fut ordonné prêtre à Kisantu, le 18 novembre 1906, par Mgr Prosper Augouard, vicaire apostolique de Brazzaville. Lui-même, dans son journal, ses confrères, l'évêque consécrateur feront de longs commentaires sur cet événement exceptionnel.

Ses débuts au Congo coïncident avec la parution du rapport de la Commission d'enquête envoyée par Léopold II et dont les conclusions ne sont pas favorables à l'État (ÉIC) qu'il dirige.

Le P. Allard fut très sensible aux critiques de la Commission qui mettait en cause les méthodes utilisées par les jésuites. Il s'agissait surtout des « fermes-chapelles » qui regroupaient des enfants et des adolescents autour d'un catéchiste. Ils y recevaient l'instruction et une formation religieuse, manuelle et agricole, visant à l'autosuffisance. Les jésuites voulaient ainsi promouvoir une "civilisation chrétienne". Notons au passage que le P. Cambier employait les mêmes pratiques, mais accordait une plus grande place aux adultes. Le Journal du P. Allard montre que, dans ses premières années d'apostolat, il était très attaché à ce système. Par la suite, lui et ses confrères en constateront les inconvénients et pratiqueront d'autres méthodes d'évangélisation ; ceci indépendamment même des reproches de la Commission d'enquête.

Le P. Allard, Lemfu, vers 1906.
«... Qu'il fera donc bon, au milieu de la montée, de se retourner et souffler un peu dans la contemplation d'un pareil panorama. » (p. 209)

Quant à la correspondance elle-même des deux missionnaires, on ne peut mieux dire que leurs textes d'introduction (assez longs et détaillés). En voici quelques extraits :

« Émeri Cambier était un grand épistolier, à la mode de la fin du XIX^{e} siècle. Il avait le sens de la mise en perspective, du détail pittoresque, étonnant ou drôle, le talent du conteur. Il avait également ses manies : humour parfois très plat, goût du calembour, tendance à la répétition et à l'exagération : il aimait forcer le trait, et semble parfois emporté par sa plume plus

que la maîtrisant. Son plaisir des répétitions, des effets d'emphase, des jeux de mots et de la création de néologismes paraît évident. Par contre, il ne s'embarrasse guère des règles de syntaxe ou d'orthographe, seuls comptent le développement du récit et sa chute... Il mêle avec délectation les expressions de son terroir, les emprunts au flamand de ses confrères, à l'anglais ou au portugais de ses rencontres coloniales, et les citations en langues locales, assorties de traductions de sa façon. Ses lettres sont parfois de véritables puzzles linguistiques, plus pittoresques que précis. [...]

« Chaque lettre faisait le tour de la famille, et était recopiée avec soin dans des cahiers personnels, avant d'être envoyée à Scheut, qui l'utilisait, de façon plus ou moins remaniée, dans sa revue à vocation propagandiste, *Mission en Chine et au Congo*. [...]

« La correspondance de la période 1888-1899 est très complète et possède une unité de contenu : le P. Cambier y décrit dans le détail de nombreux aspects de sa vie missionnaire et ce qu'il observe des sociétés africaines qu'il rencontre. [...] Nous avons donc fait le choix de présenter le regard d'un missionnaire découvrant le Congo et la vie apostolique. »

Le P. Allard n'a tenu son *Journal* (sous forme de lettres à sa famille) que durant les dix-huit premiers mois de sa présence au Congo. Par la durée, le contenu, le style il y a là des écrits fort différents des lettres du P. Cambier. Précisons qu'une postface donne des éléments biographiques pour les activités du P. Allard de 1907 à sa mort, en 1947.

Dans l'introduction, Danielle Gallez précise : « Le courrier du P. Allard avec sa famille est inédit. Il n'a pas fait l'objet de publication dans la revue missionnaire des jésuites. [...] On sait par ailleurs que le P. Allard resta fort discret : « Pendant deux ans on parla peu ou pas du tout du jeune Père Fernand : scolastique en classe et aux champs, donnant un coup de main partout où une aide est nécessaire, avec patience et zèle [...]. » Cette discrétion est intéressante à noter. En effet, les écrits missionnaires destinés à être publiés présentent un aspect didactique et de propagande non négligeable. Il s'agit de convaincre le lecteur du bien-fondé de l'entreprise missionnaire en vue de solliciter sa générosité. Le journal inédit du P. Allard ne faillit certes pas à cette défense de l'action missionnaire, mais on y trouve aussi une spontanéité et des commentaires incisifs qui le distinguent des lettres publiées dans la revue *Mission belges de la Compagnie de Jésus*. [...] » (p. 21)

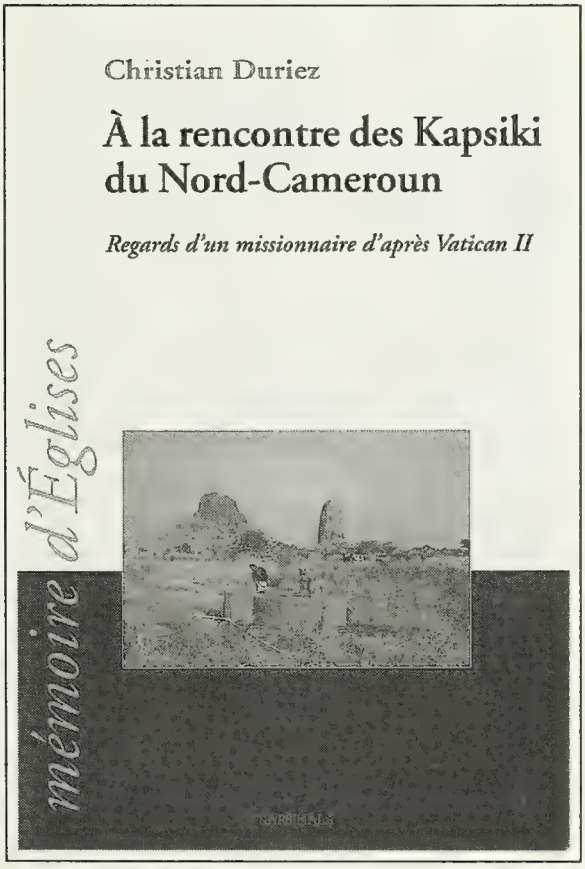
« Le journal du P. Allard nous éclaire sur un destin individuel relativement ordinaire. Il nous renseigne sur la manière dont le P. Allard produit et structure le monde qui l'entoure et sur la place qu'il entend y prendre. À cet égard, la comparaison avec les lettres du P. Cambier est intéressante, les deux subjectivités construisant des mondes à la fois semblables et différents. Ces lettres nous en apprennent autant sur leurs locuteurs que sur ce dont elles parlent. » (p. 23)

Concluons cette présentation – bien incomplète – avec le professeur Vellut (p. 12-13) : « À travers leurs contraintes et leur caractère réglementé, les corres-

pondances missionnaires livrent un témoignage précieux sur une grande aventure faite de rencontres, de négociations, où les dominations n'excluent pas les échanges. » Ce genre de document, en effet, « nous permet d'entrer dans un moment crucial de la rencontre entre la chrétienté occidentale et l'Afrique centrale ».

Jean Ernoult
Revue Mémoire Spiritaine
Chevilly-Larue

Christian DURIEZ, *À la rencontre des Kapsiki du Nord-Cameroun*. Regard d'un missionnaire d'après Vatican II (1961-1980), Paris, Karthala, 2002, 186 p. (Collection Mémoire d'Églises).



On n'en voudra pas au lecteur-auteur de cette recension de commencer par dire qu'il a bien connu l'Auteur du livre ici présenté, puisqu'il était avec lui dans le même diocèse, au Nord-Cameroun, en 1969... Avant de donner un avis plus personnel et amicalement critique sur certains points, commençons par reprendre tout bonnement les excellentes informations de la quatrième page de couverture.

Christian Duriez, religieux Oblat de Marie, a passé 37 ans au Nord-Cameroun, dans le diocèse de Maroua-Mokolo. Chez les Kapsiki d'abord, puis chez les Mafa, les Mofou, enfin à Maroua même, capitale de l'Extrême-Nord camerounais. Rentré en France (1997), Christian Duriez est actuellement en paroisse dans les quartiers nord de Marseille. Et c'est dans son exil marseillais qu'il a ruminé et écrit cet ouvrage bref et *passionné*.

Peut-on se passionner pour un pays ? Tout le livre montre que oui. En tout cas, après vingt chez les Kapsiki, du Nord-Cameroun, on n'en sort pas indemne ! On ne peut rester longtemps dans ce pays sans se remplir les yeux de sa lumière, de ses montagnes, sans entrer dans la coutume des gens et dans la rencontre de cette coutume avec le monde moderne. Alors naît la connivence, où le cœur va plus loin que la raison, peut-être. On comprend les choses de l'intérieur entrant dans l'humour si particulier du Kapsiki, cet humour qui rend la vie plutôt rude de ces montagnards, vraiment « humaine » et attachante.

Un premier chapitre dit la rencontre avec le pays. Le deuxième plante le décor. Mais le décor, c'est la surface ; il faut des clés pour comprendre ce pays

tellement loin du nôtre : c'est le troisième chapitre. Dans les chapitres suivants, après s'être arrêté aux grands événements de la vie au village, on essaie de restituer les travaux et les jours, la vie quotidienne souvent paisible mais parfois violente, puis on regarde comment le pouvoir et le savoir structurent la société.

Alors seulement l'Évangile qui nous tient peut être entendu. Très lentement, de petites communautés chrétiennes sont nées qui ont su intégrer la foi à leur vie paysanne. C'est l'objet du dernier chapitre. Ce livre témoigne que l'Évangile ainsi compris n'est plus du « plaqué » : il aide un peuple à grandir, en gardant la fierté de ses coutumes, mais aussi en l'ouvrant au monde.

L'expérience ici décrite couvre la période allant de 1961 à 1980. Indéniablement d'une grande richesse d'observations, d'une profonde humanité, d'une belle écriture, cet ouvrage constitue une excellente introduction à la compréhension de la vie dans les monts Mandara du Nord-Cameroun.

Mais venons-en à quelques remarques plus personnelles, rédigées à la première personne. C'est avec beaucoup de joie que j'ai lu ce livre, retrouvant les situations que nous vivions avec l'auteur à cette époque. Son essai est surtout intéressant par la description fouillée qu'il fait des traditions kapsiki. De plus, je reconnais bien l'humour habituel de l'auteur, qui rend la lecture très facile ! Pour parvenir à cette lucidité, et aussi à cet amour profond du peuple qu'il décrit, l'auteur a dû passer beaucoup de temps, tout d'abord à l'apprentissage de la langue (qu'il parlait avec aisance !) puis au décryptage des nombreux rites entourant la vie des Kapsiki : depuis la naissance jusqu'à la mort, en passant par l'adolescence et le mariage. Christian entretenait des liens très forts d'amitié avec ce peuple, poussant la connivence jusque dans l'habillement : *Kiki* – comme nous l'appelions familièrement –, avait toujours vissée sur la tête la coiffure traditionnelle des Kapsiki ! Nous avons donc là un document ethnologique de grande valeur. Mais plus que cela. Car le missionnaire témoigne qu'il n'est pas resté imperméable, simple observateur : « *Ce fut pour moi une aventure personnelle, la vie de ce peuple a marqué ma foi, elle a orienté ma pratique missionnaire.* » (p. 139)

L'auteur ne m'en voudra pas trop, je l'espère, si je passe maintenant à quelques réserves... Je reste, en effet, un peu sur ma faim dans plusieurs domaines.

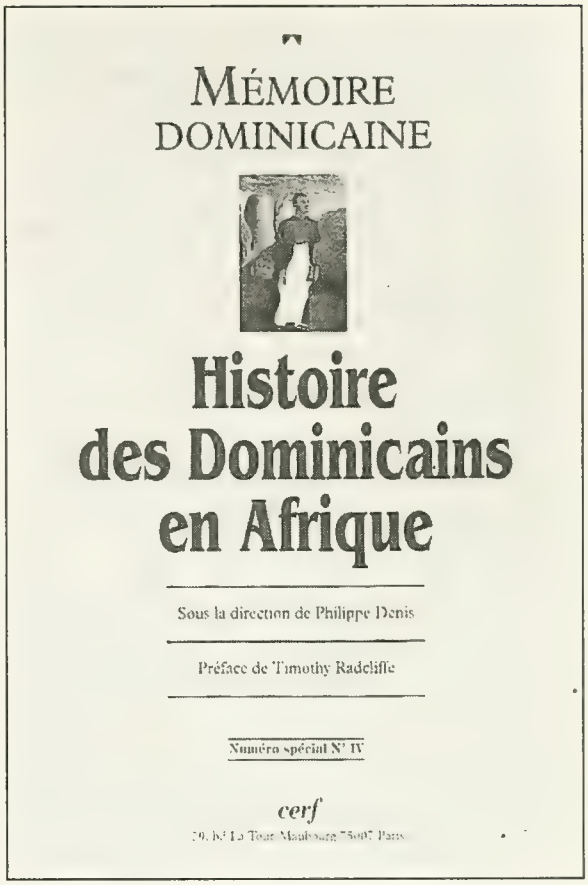
Le dernier chapitre sur « la pratique pastorale » (p. 139-169) aurait pu être augmenté en ne se contentant pas d'une simple allusion au *Concile des Manguiers* de 1976 (p. 147), car ce « concile » a été une étape importante dans la prise de conscience par les chrétiens de leur rôle dans l'Église de Maroua-Mokolo. Les Communautés Ecclésiales Vivantes (CEV) se développaient rapidement, mais il fallait les soutenir, marcher doucement avec elles. En plus des difficultés dues aux animateurs, il y avait celle de l'appropriation de la vie « moderne » s'affrontant aux coutumes. Le chrétien peut-il facilement trouver la bonne adaptation alors que cette coutume est si souvent décriée, méprisée même ?... Dommage, également, que l'auteur ne fasse qu'une

mention rapide de *l'équipe apostolique* (p. 153). Dans le même sens, lorsqu'il parle du gros travail fait pour le développement, un rappel de tout ce qui était organisé en la matière sur l'ensemble du diocèse aurait aidé les lecteurs à prendre conscience combien *développement et annonce de la parole* de l'Évangile étaient voulus comme les deux faces inséparables d'une même pièce de monnaie.

Reste que ce livre, écrit alors que l'auteur n'est plus présent dans ce peuple, nous laisse un témoignage, ô combien chaleureux, sur sa rencontre avec ce pays attachant. D'ailleurs l'auteur ne veut surtout pas se prendre trop au sérieux : « Je ne prétends pas faire œuvre d'ethnologue », précise-t-il dans l'Avant-propos (mais il y réussit pas mal pourtant...). Certes, ce sont ses souvenirs qu'il raconte, mais ce sont toujours les Kapsiki eux-mêmes qui sont au premier plan de son récit. On lit toujours aujourd'hui avec intérêt les *Lettres édifiantes et curieuses* des jésuites du XVIII^e^ siècle pour ce qu'elles nous apprennent des hommes et des missionnaires de ce siècle. Le livre de Christian Duriez – avec tous ceux de la collection *Mémoire d'Églises* – constituera un bel exemple de ce qu'est devenue la rencontre missionnaire à la fin du XX^e^ siècle après Vatican II...

Gérard Sireau
30, rue Lhomond, 75005 Paris

Philippe DENIS (dir.), *Histoire des Dominicains en Afrique*, Revue *Mémoire Dominicaine*, Numéro spécial N° IV, Paris, Cerf, 2001, 240 p. (Préface de Timothy Radcliffe).



C'est juste avant de clôturer ce numéro que j'ai pris connaissance de cet excellent numéro spécial de la revue *Mémoire dominicaine* (... dont le titre nous avait inspiré, en 1994, celui de *Mémoire Spiritaine* : cet aveu soulage notre conscience et constitue une contribution à l'histoire future !).

Numéro original à plus d'un titre : c'est la première synthèse sur l'histoire dominicaine dans un seul continent. Les dominicains sont présents en Afrique *subsaharienne* depuis le XVI^e^ siècle.

La première partie (p. 13-48) traite de la présence dominicaine, à l'époque moderne, à São Tomé et dans l'ancien Congo, dans le Sud-Est africain et sur la côte de Guinée (Chapitres 1 à 3). C'est une brève synthèse (mais bien pratique) d'une histoire déjà traitée par ailleurs.

La deuxième partie fait du neuf pour la période contemporaine, en fait le XX[e] siècle. Les auteurs ont dû chercher et rassembler les documents avant de les traiter. Cela nous vaut les chapitres 4 à 13, par pays ou région et par ordre d'arrivée des fraternités dominicaines en terre africaine :

- Chapitre 4 : Le Congo (Léopoldville) (1912).
- Chapitre 5 : L'Afrique du Sud (1917).
- Chapitre 6 : Le Nigéria (1951) et le Ghana (1971).
- Chapitre 7 : L'Afrique de l'Ouest : le Sénégal, Dakar (1954) ; la Côte d'Ivoire, Abidjan (1961) ; le Bénin, Cotonou (1970).
- Chapitre 8 : L'Afrique Équatoriale : le Cameroun, Douala (1955) et Yaoundé (1963) ; Le Congo-Brazzaville (1970).
- Chapitre 9 : Le Rwanda et le Burundi (1960).
- Chapitre 10 : L'Angola (1982).
- Chapitre 11 : L'Afrique de l'Est : au Kenya (1963) ; en Tanzanie (1997).
- Chapitre 12 : L'Océan Indien : Saint-Denis de La Réunion (1993).

N'ayant eu le temps que de parcourir l'ensemble de ce riche numéro, comme spiritain, j'ai été très intéressé par le récit des difficultés de la fraternité de Dakar avec Mgr Lefebvre ; pas surpris d'apprendre que Mgr Graffin s'était opposé à la venue de dominicains à Yaoundé, pourtant présents à Douala (Mgr Zoa les fera venir en 1963).

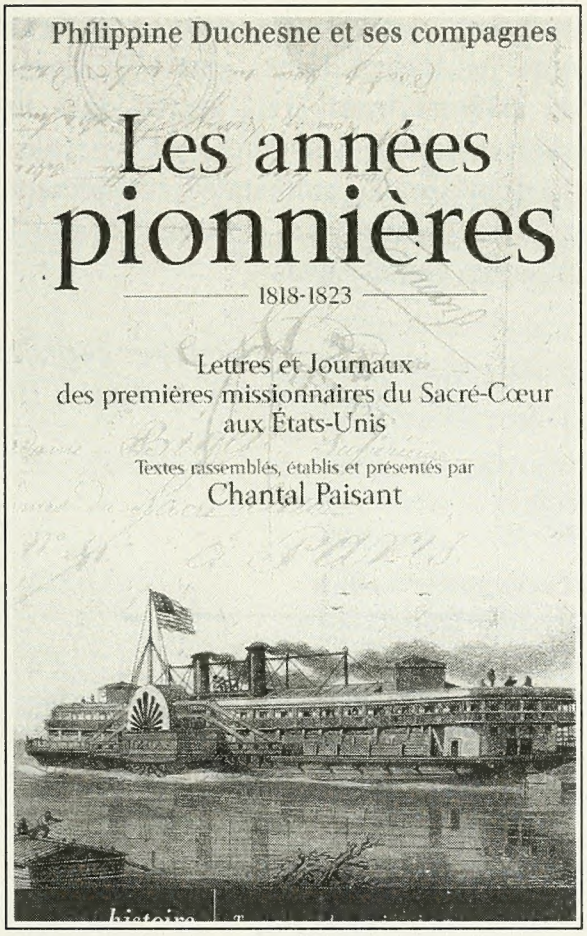
J'ai également été frappé et intéressé par l'extrême franchise des textes consacrés aux difficultés d'implantation des provinces et vice-provinces africaines : les échecs, les départs, les erreurs sont tranquillement – et même nominalement – exposés, analysés, souvent par des dominicains africains, avec un regard à la fois proche (comme dominicain) et éloigné (comme historien) qui semble juste. Cela n'est pas étonnant qu'il ait fallu cinq ans pour mettre cet ouvrage au point…

Paul Coulon
Institut catholique de Paris

Philippine DUCHESNE et ses compagnes, *Les années pionnières 1818-1823. Lettres et journaux des premières missionnaires du Sacré-Cœur aux États-Unis*, Textes rassemblés, établis et présentés par Chantal PAISANT, Paris, Cerf, 2001, illustrations, 4 cartes, 707 p. (Collection Cerf-Histoire-Terres de mission).

Il s'agit d'une édition très complète et richement annotée de la correspondance des premières religieuses du Sacré-Cœur parties pour les États-Unis. Les lettres de Philippine Duchesne à la supérieure générale de la communauté avaient déjà été publiées à la fin des années 1980. Mais l'auteur de cette nouvelle édition a ajouté un grand nombre de documents inédits collectés dans les archives de la maison généralice à Rome : missives de la supérieur locale à des amis ou des membres de sa famille, lettres de ses compagnes, journaux des communautés locales et enfin quelques écrits de

Mgr Dubourg, évêque de Louisiane, qui permettent de mieux comprendre les débats en cours.



Une introduction d'une trentaine de pages fournit de nombreuses clefs de lecture pour les correspondances missionnaires. Après avoir brièvement évoqué le contexte historique, Chantal Paisant note en effet que la liste des destinataires permet de reconstituer les lieux d'ancrage, elle remarque que les textes révèlent l'écart profond entre rêve et réalités et souligne enfin, qu'écrites par des enseignantes, les missives forment une œuvre littéraire à part entière.

Les lettres sont réparties selon leur ordre chronologique en neuf chapitres, depuis l'embarquement à destination de l'Amérique jusqu'à l'arrivée annoncée des jésuites dans la maison de Florissant en 1823. La lecture est facilitée par la présence régulière de résumés qui synthétisent les faits contenus dans tel ou tel groupe de missives. Enfin, un index très complet, subdivisé en catalogues des noms propres, des lieux et des thèmes traités, permet de naviguer rapidement au sein de l'ensemble.

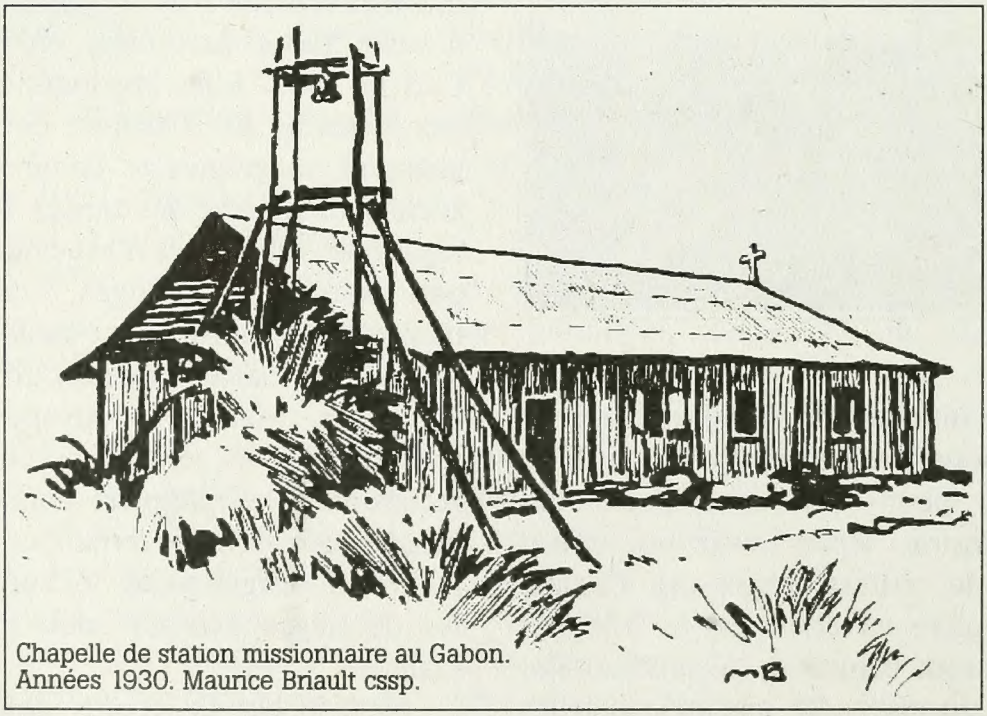
Les lettres de Philippine Duchesne et de ses compagnes fournissent un témoignage très éclairant sur la vie des communautés féminines à supérieure générale, si importantes pour le XIX^{e} siècle. Elles pourront aisément être mises en relation avec la correspondance d'Anne-Marie Javouhey, rééditée au Cerf en 1994. Elles apportent en outre des éléments sur l'histoire de l'enseignement congréganiste comme sur la société américaine des années 1820. Le regard des religieuses n'est évidemment pas exempt de préjugés, comme le montrent les allusions au cannibalisme supposé des Indiens, voire des aventuriers européens. Mais les correspondances présentent plus encore l'intérêt de reconstituer les premiers contacts des missionnaires avec le terrain, et donc de mettre en exergue toutes les surprises et les décalages existant entre projet et réalités.

Nourrie par la lecture assidue des *Lettres édifiantes*, Philippine Duchesne part pour la Louisiane dans le but d'évangéliser les Amérindiens ou les Noirs. Or, elle constate bien vite que les

« Sauvages » sont difficilement accessibles à des religieuses installées dans les villes ou les bourgs, et que les préjugés racistes imposent de délaisser les personnes de couleur. Malgré une relative ouverture d'esprit, la religieuse doit se ranger aux arguments de l'évêque, et concéder que les élèves blanches ne pourront accepter d'être instruites en même temps que les Noires.

Les réalités du Sud des États-Unis posent d'ailleurs d'autres problèmes. Dans des sociétés où la hiérarchie est fondée plus sur la couleur de peau que sur les compétences, la distinction opérée entre Sœurs de chœur et Sœurs coadjutrices paraît difficilement acceptable. N'ayant apparemment ni les moyens financiers ni le goût pour l'utilisation de serviteurs noirs, les maisons manquent rapidement de bras pour les tâches domestiques. Le poids du racisme transparaît jusque dans le comportement des jeunes élèves, qui, accoutumées à commander, considèrent pour certaines que l'obéissance est réservée aux esclaves.

Philippe Delisle
Université Jean Moulin-Lyon III



Chapelle de station missionnaire au Gabon.
Années 1930. Maurice Briault cssp.

Sigles et abréviations

AN	Archives nationales, Paris.
Ann. Prop. Foi	*Annales de la Propagation de la Foi.*
ANSOM	Archives nationales, section outre-mer (Aix-en-Provence).
APF	Archives de la sacrée congrégation « de Propaganda Fide ».
Arch. CSSp	Archives de la Congrégation du Saint-Esprit à Chevilly (b. pour boîte).
Arch. Srs. sp.	Archives des Sœurs spiritaines.
BG	*Bulletin général de la Congrégation du Saint-Esprit.*
BPF	*Bulletin de la Province de France* (Congrégation du Saint-Esprit).
CS	*Cahiers spiritains*, Maison généralice, Rome.
CSJ	F. LIBERMANN, *Commentaire de Saint-Jean* (1895 ou 1988).
DC	*La Documentation catholique.*
Ecr. (1959)	*Les Écrits spirituels de M. Claude-François Poullart des Places.* Ed. français-anglais, Duquesne University, Pittsburg, 1959, 297 p. (Ed. Henry J. KOREN).
Ecr. (1988)	*Claude-François Poullart des Places, (1679-1709). Ecrits,* Centre spiritain, Rome, 1988, 88 p. (Ed. Joseph LECUYER).
ES	*Écrits spirituels du Vénérable Libermann*, Paris, Duret, 1891.
ES Supp.	*Écrits spirituels du Vénérable Libermann,* Supplément, Paris, maison mère, 1891.
Jal ***	*Journal de communauté* (Nom de la communauté).
LS I, II, III	*Lettres spirituelles du Vénérable Libermann* 3e édition, Paris, Poussielgue, (1889), 3 volumes).
LS IV	*Lettres spirituelles de notre Vénérable Père aux membres de la congrégation*, Paris, maison mère, (1889).
MC	*Les Missions catholiques.*
NB	Notice biographique.
ND I à XIII	*Notes et Documents relatifs à la vie et à l'œuvre du Vénérable François-Marie-Paul Libermann* (Ed. A. Cabon) Paris, maison mère (30, rue Lhomond), 1929-1941.
ND IX *App.*	*Appendice* au t. IX des *ND,* Paris, 1939.
ND XIII *App.*	*Appendice* au t. XIII des *ND*, Paris, 1941.
ND Compl.	*Notes et Documents. Compléments*, Paris, 1956.
NDH	*Notes et Documents relatifs à l'histoire de la Congrégation du Saint-Esprit sous la garde de l'Immaculé Cœur de la B.V. Marie, 1703-1914*, Paris, 30, rue Lhomond, 1917.

Dans ce numéro 15 de *Mémoire Spiritaine*, 1er semestre 2002 :

Liminaire

Paul Coulon
L'actualité de Libermann : aujourd'hui 1 000 spiritains africains

Libermann, d'hier à aujourd'hui

Paul Coulon
Relecture historique et théologique de l'itinéraire
d'un fondateur missionnaire : François Libermann (1802-1852)

François Nicolas
Soutenance de thèse devant la Sorbonne et l'Institut catholique de Paris :
une présentation renouvelée de Libermann

Gérard Morel
Mgr Edward Barron (1801-1854)
ou le vent d'Amérique et la reprise de la mission à la côte d'Afrique

Arsène Aubert
Nouveaux regards sur les origines des Sœurs missionnaires du Saint-Esprit :
correspondance entre Eugénie Caps et le P. Clauss (1919-1920)

Paul Coulon
Léopold Sédar Senghor, les spiritains et Libermann

In Memoriam

Henry J. Koren (1912-2002), historien de la congrégation du Saint-Esprit
Jean Criaud (1922-2002), historien de l'Église catholique au Cameroun

Postface

Pierre Schouver, supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit
Lettre de Pentecôte 2002 : L'Afrique dans la force de l'Esprit

Recensions

Une moisson de livres sur la Mission dans l'histoire